19e ANNÉE (2e SÉRIE). Nº 44 4 NOVEMBRE 1897
(CE NUMÉRO A UN SUPPLÉMENT DE 16 PAGES)

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, HISTOIRE SACRÉE. — LÉGISLATION CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE. — PASTORALE, PRÉDICATION, CATÉCHISMES. — BIBLIOGRAPHIE

DIRECTEUR ET RÉDACTEUR EN CHEF : F. PERRIOT
ANCIEN SUPÉRIEUR DU GRAND-SÉMINAIRE DE LANGRES

Paraît à Langres, tous les jeudis

L'abonnement, pour tout l'univers, est de 15 fr. avec le Supplément : L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL, *de 10 fr. sans le Supplément.*

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de l'*Ami du Clergé*, Maison Saint-Pierre, rue Sainte-Barbe, à Langres (Haute-Marne).

L'AMI DU CLERGÉ et les livres

1° Consultations

Q. — Voudriez-vous m'indiquer un bon ouvrage sur les catholiques socialistes et les innovations introduites par les encycliques politiques et sociales ?

R. — 1° Il n'y a pas de catholiques socialistes, et il est profondément regrettable qu'on soit toujours obligé de revenir sur ce malentendu, que des hommes qui se disent chrétiens et sont au fond imbus de préjugés tout païens, se plaisent à entretenir. Le socialisme aujourd'hui n'est plus un mot vague. Il désigne un corps de doctrine précis, celui de Karl Marx, c'est-à-dire le socialisme d'Etat, attentatoire à toute liberté et, par suite, toujours condamné par l'Eglise. On ne peut donc être, à la fois, socialiste et catholique. Mais on peut être social, on le doit même pour être vraiment chrétien. C'est tout l'opposé.

2° S. S. Léon XIII n'a rien innové. Un pape n'innove rien en fait de doctrine. Il s'est contenté de préciser certains points et surtout d'en rappeler qui étaient trop oubliés.

Ceci dit, nous croyons comprendre que notre correspondant désire un ouvrage qui traite du mouvement catholique social et, en ce cas, nous sommes prêts à lui répondre.

Il y a quatre ans, un volume intitulé : *Le Pape, les Catholiques et la Question sociale*, a paru à la librairie Perrin et Cie, 35, quai des Grands-Augustins, Paris. Ce volume, signé d'un nom inconnu : Léon Grégoire, eut un grand et très légitime succès.

Mais, depuis lors, l'écrivain si distingué et si personnel, le penseur et le sociologue profond qui se cachait sous le pseudonyme de Léon Grégoire, s'est fait connaître sous son vrai nom, Georges Goyau, par une série de travaux des plus remarquables, par tout une suite d'articles qu'ont publiés notamment la *Revue des Deux Mondes* et la *Quinzaine*.

Il vient enfin de réunir ces derniers en un volume : *Autour du catholicisme social* (librairie académique Perrin), et c'est de cet ouvrage que nous voulons parler.

Et tout d'abord, qu'on se rassure : ce n'est pas une suite d'articles sans lien commun, groupés là au petit bonheur, que nous présente notre sympathique frère d'armes M. Goyau. Une idée maîtresse, dominante, a fait un tout parfait de ces études successives. Et cette unité même dénote déjà toute la méthode d'un esprit supérieurement philosophique et qui marche sur un plan nettement défini.

Autour du catholicisme social se divise en quatre parties : *Définitions et distinctions*, ce qu'on oublie trop souvent d'arrêter au début de toute étude, et faute de quoi des esprits parfaitement d'accord risquent de discuter à l'infini comme s'ils divergeaient d'opinion ; *Les aspects sociaux du catholicisme ; Convergences vers le catholicisme social ; Le bilan du catholicisme social en 1896-1897*.

M. Goyau part du gros roman de *Rome* de M. Zola pour fixer une première définition.

M. Zola va passer quelques jours à Rome, dont il *brûle* les rues et les monuments, sans pénétrer sérieusement nulle part. Il enregistre, comme un guide, tout ce qu'il voit ; il n'observe même pas. Naturellement, il n'est pas reçu par le Pape. Pour remplacer cette entrevue qui était capitale, il recueille sur sa route tous les cancans absurdes qui courent la ville, et il écrit son livre *Rome*. Tel un historien qui, sans avoir pris d'ailleurs la peine d'étudier les mémoires d'une illustre famille, se contenterait pour en faire le portrait de publier les appréciations qu'il aurait recueillies, sur le seuil de la maison, de la bouche des valets mécontents ou des adversaires de ses héros.

D'ailleurs, quel historien pour *Rome*, qui est une idée, la plus grande du monde, que M. Zola dont la philosophie est toute rudimentaire, et qui ne croit qu'à la prédominance de la bête, de la

matière, du fumier ! Des problèmes d'âme ? Il n'en voit point, si ce n'est dans les cervelles fêlées.

Quoi de plus naturel, par suite, que la *Rome* de M. Zola, excellent guide du touriste, soit un réceptacle ridicule de jugements erronés, même absurdes, quand elle aborde le terrain de l'idée ?

Et quel meilleur critique, pour faire éclater ses lourds préjugés, que M. Goyau, ancien membre de l'Ecole française de Rome, et des plus marquants, sociologue de haute envolée, chrétien dont la croyance est bâtie sur de longues études, esprit éminemment philosophique ?

Aussi, faut-il lire les pages où il montre dans quelle erreur est tombée M. Zola lorsqu'il confond tout bonnement les néo-chrétiens ou les révoltés contre l'Eglise, et les catholiques sociaux ; ceux qui voudraient d'une religion nouvelle avec ceux qui sont précisément dans la pure tradition du catholicisme, dégagée des erreurs que les siècles et les passions ont pu parvenir à y glisser.

« A la différence de certains néo-catholiques, plutôt préoccupés d'amincir, d'atténuer les exigences du dogme, les apôtres du catholicisme social énoncent les principes et développent les conséquences du christianisme intégral ; ils ne veulent pas faire à Dieu sa part, ce qui implique une idée de limitation, mais, au contraire, lui restituer son règne ; en son nom, ce ne sont point des concessions qu'ils font, mais des exigences qu'ils apportent. Ils ne parlent point de religion nouvelle ; c'est au contraire sur la vieille théologie morale du moyen âge que de préférence ils s'appuient. »

Dans le chapitre suivant, *Catholicisme social et catholicisme intégral : La préface de M. Francis de Pressensé,* M. Goyau insiste sur cette même idée et montre que c'est précisément cette unité du catholicisme et cette intégralité des revendications chrétiennes qui ont séduit les esprits les plus élevés de ce temps, désireux de trouver *la* doctrine.

Le mouvement des esprits allait, il y a peu de temps encore, trop souvent, de la foi au doute. Il va maintenant du doute à la foi. Il suffit de lire et d'étudier pour s'en convaincre. Et qu'est-ce qui les attire ? Précisément, à travers les banqueroutes successives de tous les systèmes, la marche toujours égale, toujours triomphale de l'idée chrétienne, toujours une sous ses formes diverses.

Quelques hommes à courte vue voudraient mettre Léon XIII en opposition avec Pie IX, comme si deux papes pouvaient avoir deux doctrines contradictoires ! Il faut que ce soit un protestant, M. Francis de Pressensé, qui signale précisément l'unité de doctrine des deux Pontifes. « C'est grâce au grand œuvre du pontificat de Pie IX, écrit-il, que le pontificat de Léon XIII prépare l'accomplissement de l'idéal trop tôt conçu et surtout poursuivi avec une trop impérieuse arrogance par Lamennais et les rédacteurs de l'*Avenir.* »

« La Papauté maîtresse de l'Eglise » (infaillibilité), puis « l'Eglise servante de l'humanité » (encyclique *Rerum novarum),* voilà le véritable enchaînement, d'après un protestant.

En somme, Léon XIII n'a fait que donner la forme théologique aux idées sociales chrétiennes, les seules qui peuvent amener la solution à la question brûlante qui se dresse devant nous.

Quelle autre doctrine, en effet, pourrait y prétendre ? Est-ce celle de M. Yves Guyot ou celle de M. Bourgeois ? Mais toutes deux remplacent la morale par une sorte d'art de vivre social. En quoi un art ou une science peuvent-ils nous obliger moralement ? D'autre part, dire que l'égoïsme bien entendu implique l'altruisme, n'est-ce pas tomber dans des subtilités ridicules ? Pour M. Yves Guyot le grand ressort moral c'est la concurrence économique, et pour un peu, il voudrait qu'elle fût plus terrible encore, sans doute afin que le ressort fût meilleur. Ainsi, il va jusqu'à reprocher aux grands industriels leur excès de charité, pendant qu'il tombe en extase devant les perfections sociales de notre époque et les charmes séduisants du laisser faire, laisser passer. « Ses volumes d'économie politique, dit notre auteur, sont un oreiller pour l'opulence satisfaite, » et c'est pourquoi il est antichrétien.

Plus généreux est M. Bourgeois, l'ex-ministre radical, et il y a, quoiqu'il pense, quelque chose de chrétien dans son idéal de fraternité. Mais encore, qui nous obligera à cette fraternité ? L'Etat ? Quelle philosophie ! Nous sommes solidaires, avoue M. Bourgeois, et il conclut : « Soyons solidaires ! » De la solidarité-fait il passe, sans plus se gêner, à la solidarité-obligation. C'est vraiment d'une logique trop primitive et insuffisante.

Suit un chapitre remarquable sur *la communion des saints* où l'auteur établit sans peine que cette idée de solidarité, hier encore combattue comme une monstruosité, aujourd'hui admise comme un principe, c'est au catholicisme qu'on la doit.

Oui, nous sommes solidaires, oui nous avons des devoirs sociaux autant que privés, d'où le devoir de l'apostolat.

D'où une excellente étude sur ce sujet et sur *Le livre de l'apôtre* de Mme de la Girennerie.

M. Goyau s'attaque vigoureusement à l'égoïste et fausse doctrine de la dévotion individualiste, et il revient encore, à ce sujet, sur cette vérité, qui ne devrait même pas avoir besoin d'être développée, que le catholicisme est social. Ce ne sont pas, à ce point de vue, les jeunes qui innovent. Ce sont les conservateurs attardés de ce siècle qui avaient innové avec la théorie individualiste, et nous retournons simplement à la tradition, en reprenant la doctrine sociale, autrement dit en rentrant dans le catholicisme intégral.

L'action, l'apostolat sont des devoirs impérieux. Nous avons tous notre influence, petite ou grande. Nous devons l'utiliser chrétiennement. Il n'y a point d'orgueil à se mettre à la besogne, quelque petite part qu'on puisse prendre à la bataille pour le bien. Il y en aurait bien plutôt à ne pas agir par

crainte de ne pas faire assez bien, de ne pas avoir le succès assuré, d'encourir la critique des inactifs, impuissants et, eux, véritablement orgueilleux.

Suivent des chapitres d'exemples frappants : *Genèse d'une âme d'apôtre, Genèse d'un terrain d'apostolat, Histoire sociale d'une paroisse normande,* etc. Nous ne saurions analyser ces chapitres du plus grand intérêt. Il faut les lire. Du reste, rien ne peut se résumer avec succès dans ce remarquable ouvrage, par cette bonne raison qu'il ne s'y trouve rien d'inutile et que chaque détail y a sa valeur propre. Tout porte, point de phrases, et l'on est frappé de la lecture immense qu'il a fallu à l'auteur pour composer ce volume.

Si le catholique doit s'intéresser à toutes les questions sociales, à plus forte raison le prêtre. Il y a une doctrine qui veut le renfermer dans sa sacristie. C'est la doctrine cynique de Frédéric II qui disait : « Savez-vous ce qu'il faut faire de l'Eglise catholique ? Il faut en faire un hibou. » Et c'est malheureusement aussi la doctrine de nombre de catholiques. C'est une théorie mortelle. Ce qu'il faut, au contraire, c'est que le prêtre aille au peuple, qu'il s'inquiète de ses besoins matériels et qu'il s'occupe de remédier à la misère. C'est par là qu'il peut ramener ceux qui échappent à son influence bienfaisante. Rester à l'église ? Et qu'y fera-t-il s'il n'y vient personne ? Il priera, je le veux bien. Mais Dieu ne nous a-t-il pas commandé de joindre l'action à la prière ?

Quelle singulière théorie que celle des hommes qui se lamentent journellement sur la triste situation de cette fin de siècle, et qui agissent absolument comme s'ils n'avaient à faire qu'à des convertis, à des catholiques pratiquants, à des saints d'une sainteté telle qu'ils en oublieraient leurs intérêts matériels pour leur vie spirituelle !

Les missionnaires ne vont-ils pas chercher les infidèles au-delà des mers? Pourquoi nos prêtres n'iraient-ils pas trouver leurs paroissiens ?

Qu'on lise les exemples cités par M. Goyau. Qu'on voie s'ils ne sont pas concluants à ce point qu'on ne puisse sérieusement les discuter. La logique en est irréfutable, et c'est pourquoi nous insistons sur l'utilité de faire lire cet ouvrage à quiconque hésite encore sur la voie à prendre. Il est rempli d'enseignements autorisés, de citations et de faits décisifs. Et certes, l'étude en vaut la peine, car il y va de l'avenir du catholicisme en France.

M. Goyau examine ensuite les *convergences vers le catholicisme social,* partant de l'école Saint-Simonienne, pour constater après l'évolution du parti modéré et la disgrâce de l'économie libérale.

L'ancien conservateur modéré se contentait d'un programme négatif. Il était *anti-ceci, anti-cela.* Mais rester sur la défensive, c'est se perdre, et la foule ne va qu'à ceux qui lui offrent quelque chose de net et qui agissent pour une idée, non contre un système. On comprend aujourd'hui cette nécessité et les modérés proposent enfin un programme de réformes sûres, simples, pratiques.

M. Deschanel, à la Chambre, l'année dernière, s'est élevé, l'un des premiers de son groupe, contre la vieille économie libérale. Il a compris que la loi de l'offre et de la demande ne suffisait plus, qu'il n'y a pas à envisager que le travail, mais qu'il faut tenir compte du travailleur. Le faible doit être protégé contre le fort, qui n'est pas toujours le bon. C'est la vraie doctrine chrétienne dont M. Deschanel s'est ainsi rapproché. C'est la doctrine qui peut nous ramener au succès. Nos adversaires le comprennent bien. N'est-ce pas M. Gérault-Richard qui écrivait dans la *Petite République française* : « Les vrais ennemis, les seuls redoutables, du prolétariat socialiste ne sont pas ces bourgeois oisifs que la digestion paralyse et qui se reposent sur des mercenaires du soin d'être défendus... Avant qu'il soit longtemps, les soi-disant démocrates chrétiens auront pris, contre nous, la première place dans la bataille sociale. »

Le pas que les modérés ont fait du côté des réformes sociales est énorme et du meilleur augure. Il peut arriver à trancher une question capitale. Et voici comment.

Jusqu'ici, les catholiques sociaux se trouvaient dans un singulier embarras. Soumis au pape, politiquement et socialement, ils ne pouvaient faire d'alliance avec les radicaux, adversaires acharnés de la pacification religieuse et politique, quelque fût d'ailleurs leur programme social, où il y a beaucoup à prendre. Ils ne pouvaient d'autre part s'unir aux modérés, malgré le désir de ces derniers de calmer les esprits, parce que les modérés étaient les représentants de la vieille économie libérale païenne. Si ces derniers prennent en main la cause des réformes sociales nécessaires, urgentes, s'ils ne veulent pas se contenter du *statu quo,* qui est à la fois l'injustice et la mort, la question est résolue : les catholiques sociaux unis aux modérés peuvent sauver le pays.

Nous aurions encore à étudier, dans le bel ouvrage de M. Goyau, *Le bilan du catholicisme social en 1896-1897.* Mais cet article est déjà bien long et nous préférons renvoyer nos lecteurs à la lecture détaillée de *Autour du catholicisme social.* Ils n'auront qu'à y gagner.

Nous avons rappelé, au cours de cette étude, le premier ouvrage de M. Georges Goyau : *Le Pape, les Catholiques et la Question sociale.* Sans vouloir en faire une critique détaillée, qui nous entraînerait trop loin, nous voulons du moins donner, en deux mots, le résumé de cette œuvre où brillent les mêmes qualités qu'en celle dont nous venons de faire l'analyse.

Première partie. La genèse de l'encyclique « Rerum novarum » : esquisse du mouvement social catholique. Histoire critique du mouvement catholique social en Allemagne, en France, en Suisse, avec les Ketteler, de Mun, Decurtins, etc.

Deuxième partie. Le dogme social de l'Eglise et la situation économique actuelle. Le droit de propriété et ses limites. Doctrine de saint Thomas. Licité de la prise par nécessité. Le travailleur doit

être en mesure de vivre et de vivre chrétiennement. Le juste salaire. La liberté du contrat n'est pas suffisante. L'ouvrier-machine et l'ouvrier-homme.

Troisième partie. Remèdes proposés. 1° Deux moyens de faire supporter l'injustice sociale : la conquête évangélique, la charité. Mais la charité n'est pas suffisante. L'Encyclique *Rerum novarum* met au premier plan l'idée de justice.

2° Premier moyen pour faire régner la justice sociale : l'association. L'idée corporative en France, en Autriche, en Allemagne. La corporation obligatoire. La représentation professionnelle.

3° Le second moyen pour faire régner la justice sociale : la loi, l'Etat. L'intervention de l'Etat. L'Etat seul recours provisoire pour les faibles. Législation internationale.

Enfin, M. Goyau jette un coup d'œil sur l'*avenir* que nous devons espérer. Il voit avec confiance la lutte de l'Eglise contre l'économie libérale d'une part et le socialisme de l'autre : l'Eglise pouvant seule triompher. *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles.*

Q. — Je fonde une bibliothèque pour la jeunesse. Je m'efforce d'y introduire autant d'ouvrages instructifs qu'il se peut ; mais il faut y joindre nécessairement des volumes qui tout en moralisant, offrent aux jeunes lecteurs une distraction facile. En d'autres termes, je voudrais avoir quelques bons romans chrétiens ; mais je tiens à ce qu'ils soient pensés et écrits de façon à élever à la fois l'âme et l'intelligence. On m'a parlé des ouvrages de Zénaïde Fleuriot. Pourriez-vous me dire ce qu'en pense l'*Ami?*

R. — L'occasion ne pourrait être meilleure de parler de Zénaïde Fleuriot, car il vient précisément de paraître d'elle une œuvre posthume de haute valeur spirituelle : *Mon dernier livre* (Oudin, rue de Mézières, Paris), et sur elle, un volume de grand mérite et de grand intérêt : *Zénaïde Fleuriot, sa vie, ses œuvres, sa correspondance,* par F. Fleuriot-Kerinou (librairie Hachette).

Si le premier de ces ouvrages nous montre toute l'élévation mystique d'une âme de choix, le dernier, dont la publication sera une joie pour les milliers de lecteurs de l'illustre romancière et une révélation pour ceux qui n'ont point lu ses œuvres, nous raconte la vie même de celle qui fut un écrivain d'une rare valeur, une femme de caractère, une chrétienne accomplie. Connaître en ses détails intimes la vie d'un auteur, n'est-ce pas déjà savoir ce qu'on peut attendre de lui ? Et qui donc était mieux placé que le propre neveu de Zénaïde Fleuriot, M. F. Fleuriot-Kerinou, le si distingué vice-président du cercle catholique des étudiants du Luxembourg, et le poète très apprécié des *Lointains*, de *Flammes de vie*, de la *Genèse de l'Eucharistie,* pour dire ce que fut l'existence toute de travail et de dévouement du vaillant écrivain que tant de lecteurs inconnus ont aimé et pleuré ?

Zénaïde Fleuriot naquit à Saint-Brieuc, le 28 octobre 1829, d'une vieille famille bretonne, invariablement fidèle à l'honneur et à la foi, et qui, de ce chef, eut à subir toutes les persécutions, les deuils, les ruines, de la horde révolutionnaire et sanglante de 93. Il faut lire, dans l'ouvrage auquel nous empruntons ce résumé, le récit des souffrances qu'endurèrent les ancêtres de Zénaïde, dont plusieurs furent massacrés.

Son enfance fut pourtant heureuse, mais son enfance seulement, car bientôt les épreuves accablèrent sa famille, et la jeune fille, dans toute la fleur de sa beauté, qui était exceptionnelle, et de son imagination d'une rare vivacité, dut se suffire à elle-même et venir en aide aux siens.

« Si tristes furent les épreuves qui assombrirent son adolescence et les années qui la suivirent, dit M. F. Fleuriot-Kerinou, si douloureux était le souvenir que sa mémoire et son cœur en avaient gardé, qu'elle évitait de rappeler cette époque de sa vie. »

Elle entra, comme institutrice, dans une famille bretonne, la famille de Kerever, où elle demeura, s'attirant aussitôt les sympathies, puis l'amitié profonde de tous, de 1849 à 1858.

Les lettres qui restent de Zénaïde Fleuriot, de cette époque, sont toutes à lire ; sa fierté bretonne lui interdit de parler de ses privations, de sa détresse, et c'est avec une énergie toute virile, longue, perpétuelle, qu'elle arrive à dominer la situation. Le récit détaillé de ce qu'elle a souffert au début est éminemment propre à réconforter ceux que pourrait gagner le découragement, et c'est pourquoi ce livre nous paraît tout d'abord à recommander, car il peut faire beaucoup de bien.

Cependant, Zénaïde, tout en consacrant le meilleur de son temps à l'éducation des jeunes filles qu'on lui avait confiées, poussée par son talent naturel, écrivait à temps perdu.

Elle envoie un jour un manuscrit, signé d'un pseudonyme, à une revue. Le manuscrit paraît et c'est un succès. Un autre suit le même chemin, et ce sera désormais pour elle une suite ininterrompue de triomphes littéraires.

Son premier ouvrage : *Souvenirs d'une douairière,* lui vaut une critique flatteuse de M. Hippolyte Violeau qui écrit : « Il y a dans ce livre un talent d'observation, une finesse d'aperçus, une vérité de sentiments qu'on est heureux d'applaudir... Dans chacun de ces récits domine toujours une pensée morale et d'autant plus salutaire qu'elle s'épanouit pour ainsi dire, tout naturellement au milieu des fleurs de la route. »

Puis, c'est M. Nettement qui, après avoir ouvert toute grande la *Semaine des Familles* à Zénaïde Fleuriot, fait de l'auteur un éloge aussi juste que complet. Il écrit, après la lecture du premier volume :

« En la terminant, je me dis qu'il y avait là l'espoir d'un nouveau et vrai talent. Toutes les qualités que devait développer plus tard M^lle^ Zénaïde Fleuriot, rayonnaient dans les premiers ouvrages ; ce don d'observation si rare, cet art de saisir et de

peindre les scènes d'intérieur, le discernement et la reproduction fidèle des caractères, l'intelligence élevée des beautés du paysage, sans cette vaine recherche qui, chez beaucoup d'écrivains de nos jours, dégénère en afféterie; enfin la notion de la vie réelle avec un sentiment suffisant de l'idéal. Ce qui me frappa par dessus tout, dans cet auteur qui se révélait d'une manière imprévue, c'est, qu'on me pardonne cette expression, l'air de santé qui circulait dans toutes les pages de ses compositions, faisant contraste avec la « mal'aria » intellectuelle dont la littérature contemporaine est affligée.

« Derrière ce jeune talent, on sentait la présence d'une âme paisible et forte, soutenue et réglée par la foi catholique, cette grande Ecole de respect, comme l'a appelée M. Guizot. »

Et de fait, il n'y a pas une ligne des quatre-vingt-trois ouvrages de Zénaïde Fleuriot qui ne soit à mettre sous tous les yeux. Toujours et partout, c'est l'idée chrétienne qui a inspiré le fécond écrivain.

Quant aux qualités littéraires, si dès lors M. Nettement, fin connaisseur, en faisait si grand cas, nous ajouterons qu'elles ne firent que se développer chez la romancière, qui, grâce particulièrement aux critiques d'une amie éclairée et sincère, devint de plus en plus difficile pour elle-même, jusqu'au jour où l'Académie française, à la suite d'un rapport des plus élogieux de Patin, attribua un prix de 1.500 francs à l'un de ses meilleurs ouvrages : *Aigle et colombe*.

Et à ce propos, qu'il nous soit permis d'intercaler ici une observation générale et qui a son importance.

Catholiques, nous avons le tort de ne pas apprécier les nôtres à leur juste valeur. Si Zénaïde Fleuriot avait écrit des romans à la George Sand, d'une inspiration mauvaise, sa réputation serait décuple : les journaux libres-penseurs célébreraient à l'envi son talent, son génie peut-être. Et les organes catholiques, en grande majorité, se croiraient obligés de lui rendre hommage. Ainsi, les cent voix de la réclame chanteraient ses louanges.

Mais son œuvre a été chrétienne; les journaux boulevardiers l'ignorent, et les journaux bien pensants ne disent pas ce qu'ils en pensent ou l'oublient.

Nous aurions, à ce sujet, une curieuse anecdote à raconter. Il existe un écrivain très apprécié, très connu, qui, étant catholique, avait débuté chez un éditeur catholique. Ses ouvrages se vendaient médiocrement. Ancun libre-penseur, cela va sans dire, ne les achetait, et la plupart des catholiques eux-mêmes, ayant, en grande masse, un préjugé inexplicable contre tout ouvrage d'imagination ou de littérature publié par un catholique chez un catholique, les négligeaient.

L'éditeur, qui était à la fois homme d'esprit et de dévouement, invita un jour l'écrivain avec un de ses collègues du boulevard, et les présenta l'un à l'autre, ajoutant : « Maintenant que vous vous connaissez, faites affaire ensemble. »

L'éditeur du boulevard remplaça l'éditeur religieux pour la publication des ouvrages de notre jeune auteur, et, depuis ce jour, ce dernier est entré en pleine réputation. Tout le monde achète ses ouvrages, les mêmes qu'on dédaignait chez le libraire catholique.

Ces faits sont de l'histoire d'hier. Si nous les avons racontés, à propos de l'auteur qui nous intéresse, c'est pour suggérer à tous nos confrères de la presse l'idée de réagir fortement contre de tels préjugés, en parlant un peu plus décisivement en faveur des écrivains de grand talent que compte notre parti.

Mais revenons à Zénaïde Fleuriot. Quels ouvrages de sa plume pouvons-nous particulièrement recommander? Nous n'avons que l'embarras du choix. Aucun n'est médiocre et la plupart sont parfaits. Citons au moins, au risque de passer sur de petits chefs-d'œuvre : *La Petite Duchesse*, *Grand Cœur*, *Raoul Daubry*, *Mandarina*, *Cœur muet*, *Rayon de soleil*, *Papillonne*, *La vie en famille*, *Sans beauté*, *Un fruit sec*, *Le petit chef de famille* (librairie Hachette), *Alix*, *Les pieds d'argile*, *Miss Idéal*, *Charybde et Scylla* (librairie Lecoffre), *Aigle et Colombe*, *Les mauvais jours*, *Yvonne de Coatmorvan* (Blériot et Gautier), *Notre capitale Rome* (Plon), et enfin *Mon dernier livre*, ouvrage posthume, dont il nous reste à parler.

Comment nos confrères de la presse catholique, si souvent embarrassés dans le choix d'un feuilleton, ne puiseraient-ils pas dans cette mine si riche ?

Plusieurs de ces ouvrages, comme *Alix*, ont été inspirés par des faits mêmes de la vie de l'auteur. *Alix*, au fond, est la plus chère des élèves de Zénaïde, qui mourut jeune et dont la perte fut pour le romancier la cause d'une douleur immense.

Zénaïde Fleuriot, qui ne voulait point se marier, eut ainsi deux ou trois grandes et profondes, très profondes amitiés qui la suivirent toute sa vie. Et tout au premier rang, il convient de placer celle de la religieuse éminente qui a dû lui suggérer l'idée de son dernier ouvrage.

Le mot amitié est tellement profané qu'il ne nous semble pas assez dire ce qu'était cet attachement de Zénaïde. Rien d'ailleurs ne se faisait à moitié chez cette femme qui finit par se consacrer à Dieu, dans le monde, aussi complètement qu'au fond du cloître, où elle serait entrée sans les conseils de ses supérieurs.

Il semble que la plupart de ses lecteurs l'aient compris, tant ils s'étaient attachés à elle.

Qu'il nous soit permis d'en donner une preuve dont nous avons été témoin.

Là-bas, tout là-bas, au bout de la lande bretonne, en un bourg éloigné de toute voie de communication facile, à Locmariaker, où elle avait bâti sa maison de vacances, sur le golfe du Morbi-

han, nous avons vu sa tombe dressée sur les restes d'un vieux théâtre romain, qui, selon toute probabilité, périt par les flammes sous les Césars. Cette tombe, où nous avons prié, est en pur granit breton, d'un bloc, fort et franc comme le cœur de la morte. La piété de ses neveux a voulu l'entourer d'un lierre solide qui tint contre les rafales. Mais si la mer et ses rafales ont respecté la plante symbolique, il n'en a pas été de même de la main des fidèles de la bonne Zénaïde. Tout perdu que soit l'austère village, où la plage est aride et déserte, les vieux amis du charmant conteur y viennent encore et chacun d'eux s'en va emportant quelques feuilles, si bien que les rameaux sont dépouillés à mesure qu'ils grandissent !

L'âme attire les âmes, et ce fait dit assez quelle était celle de Zénaïde Fleuriot.

Terminons par *Mon dernier livre*, l'œuvre posthume de l'écrivain.

Celui-là n'est pas pour la jeunesse, ni même pour le public ordinaire ; il dépasse et de beaucoup leur portée. C'est une œuvre de haute spiritualité, de mysticisme profond.

Une femme vient de perdre son mari, lequel était veuf et laisse deux fils de son premier mariage.

La douleur de la veuve est sans borne, et il s'y ajoute l'antipathie malveillante de ses beaux-fils et de ses belles-sœurs. Elle va quitter à tout jamais l'inhospitalière maison où subsistent encore cependant les souvenirs du cher défunt ; mais avant, elle écrit à une religieuse d'une piété et d'une intelligence exceptionnelles, parente de son mari.

La religieuse lui répond, l'encourage, la pousse à rester, à gagner le cœur de ses beaux-fils, de ses belles-sœurs, à force de vertus chrétiennes. Et ce sont ces lettres et ces réponses qui forment tout le volume. Nous assistons à la formation d'une grande chrétienne, sous de sages conseils religieusement suivis. Nous apprenons ce que peut une vie très chrétienne, avec la méditation, l'ordre, la méthode, la sagesse, l'esprit de sacrifice, de charité poussé jusqu'à l'héroïsme. Tous les obstacles tombent un à un, à force de vertus. Les beaux-fils reviennent à leur belle-mère et les belles-sœurs à celle qu'elles avaient méconnue, et qui finit, digne couronnement d'une si belle vie, par entrer au couvent.

C'est simple, très élevé, très bon et très réconfortant.

C'est l'œuvre particulièrement soignée, couronnement de tous ses ouvrages et de toute sa vie, que Zénaïde Fleuriot avait toujours rêvée d'écrire, et qu'elle a travaillée avec amour et prédilection.

C'est l'œuvre qui révèle la sainte femme qui se cachait sous la romancière, et qui nous dit le mieux quelle fut l'inspiration de tous ses écrits.

Q. — J'ai entendu recommander la lecture des lettres du P. Ruellan, S. J. Avant de les acheter, je vous serais reconnaissant de me donner un aperçu de ce livre.

R. — Nous avons lu avec beaucoup d'attention le livre dont vous parlez [1], et nous vous le recommandons chaleureusement comme un excellent ouvrage.

Quelques détails historiques sur celui qui en est le héros vous permettront de mieux comprendre l'intérêt de ces lettres.

Auguste Ruellan naquit à Saint-Malo le 21 janvier 1836, et il mourut à Angers le 14 mai 1875, après avoir passé neuf ans et demi dans la Compagnie de Jésus.

C'était l'aîné de huit enfants. Son père mourut subitement au milieu d'une conférence de Saint-Vincent de Paul qu'il présidait. Privé, dès l'âge de douze ans, des leçons et des exemples de cet homme de bien, Auguste devint en quelque sorte le chef de la famille. Son esprit d'indépendance ne rencontra donc aucun obstacle sérieux, capable de le maintenir dans la subordination. On put en faire la remarque dès le collège. Placé dans l'Institution Saint-Sauveur de Redon, tenue par les PP. Eudistes, il se lie d'amitié avec un de ses condisciples de même caractère, et ils donnent ensemble l'exemple de l'indiscipline. Ils avaient même formé le projet de s'évader avec plusieurs autres pour passer quelques jours dans la flèche qui domine l'église de Redon. Le projet éventé, les conspirateurs s'en vengèrent en chansonnant leurs maîtres dans un café de la ville où ils s'étaient réunis un jour de sortie. Avis de cette escapade fut donné au collège. Le directeur s'en émut, et il fallut larmes et supplications pour empêcher de justes exécutions.

L'heure tant désirée de la délivrance sonna enfin ; mais la mère d'Auguste, qui voulait que son fils pût occuper utilement ses loisirs, l'envoya à Marseille pour qu'il s'y mît au courant des armements maritimes. Accueilli dans une famille chrétienne, mais réservée et austère, il finit bientôt par oublier toute pratique religieuse, sa bouillante nature ne lui permettant pas d'imiter ce qu'il admirait à peine.

Lorsqu'il fut de retour à Saint-Malo, trois ans après, rien ne l'empêcha plus de se laisser entraîner à cette vie que l'indulgence des hommes se contente d'appeler mondaine, mais que la raison éclairée par la foi ne peut que condamner. La prudence de sa mère lui épargnait les reproches, ou du moins savait en mesurer l'amertume. Ses frères et ses sœurs ignoraient heureusement qu'il avait cessé d'être chrétien et respectaient en lui quelque chose de l'autorité paternelle. Ainsi libre d'entraves et sans frein, il cédait à l'attrait des plaisirs et des succès de salon.

Quant à son caractère, sérieux au fond, il ne paraissait guère tel. Auguste était bouillant, facilement provocateur, ironique et mordant. Avec cela

[1] *Auguste Ruellan*. Conversion et vie religieuse. — Grand in-8° de 500 p., 115 gravures ; Société de Saint-Augustin, Lille.

beaucoup d'esprit, de verve et de gaîté, au moins de cette gaîté bruyante qui a besoin, pour naître et s'exciter, du succès ou de la certitude de l'obtenir.

Chasser, danser, mettre en train des jeux, organiser des fêtes et des parties, c'était à surpasser les autres dans ces petites choses qu'il avait placé son principal mérite. Dans cette vie accidentée, son esprit caustique et agressif l'entraînait parfois trop loin ; mais il ne savait ni reculer ni reconnaître ses torts, et il dut plusieurs fois aller sur le terrain.

Et cependant sous ce fond mondain, il y avait un autre Auguste, réservé dans sa famille, où l'on pratiquait la piété dans ce qu'elle a de plus tendre, respectueux pour sa digne mère, aimable et dévoué pour ses frères et ses sœurs, charitable pour les pauvres.

La Providence ménagea sur son chemin une humiliation profonde qui devait le détacher complètement du monde. Au sortir d'une partie de plaisir, il frappe de sa canne un réverbère qui tombe, le pousse du pied et le brise. Une enquête fait tomber les soupçons sur un de ses camarades. Auguste est trop généreux pour se mettre à couvert aux dépens d'un autre ; il se fait connaître, doit comparaître en personne à l'audience et s'entend condamner à la peine de la prison. Une amnistie, demandée en haut lieu, étouffa l'affaire, il est vrai ; néanmoins le coup était porté. Ce n'était pas encore la conversion. Elle viendra, grâce à de nombreuses prières et à un sacrifice héroïque que l'on ne connut que plus tard.

Auguste aimait tendrement la plus jeune de ses sœurs, appelée Marie, qui était aussi sa filleule. La pieuse enfant offrit un jour à Dieu le sacrifice de sa vie pour la conversion de son frère. L'échange fut accepté ; car, six mois ne s'étaient pas écoulés depuis le retour d'Auguste, que la victime s'endormait doucement dans le Seigneur, en pleine jeunesse, après avoir confié son secret à son confesseur, qui ne le révéla qu'après la mort de la jeune fille.

L'appel de la grâce se fait sentir à Auguste d'abord au fond de l'âme par un trouble intérieur qui appelle la prière sur les lèvres ; puis par les bons exemples d'un jeune frère qui emporte à l'école polytechnique toutes les ardeurs d'une piété sincère, et enfin par les exhortations d'un ami dévoué, le P. Du Lac, alors à Laval. Pressé de faire une retraite de quelques jours pour mettre ordre à sa conscience, Auguste consent à commencer les *Exercices* de saint Ignace entre les mains d'un vénérable religieux, le P. de Cacqueray ; mais sous l'influence de la grâce, la retraite se prolonge et le jeune mondain en sort avec la résolution bien arrêtée de se consacrer à Dieu dans la Compagnie de Jésus. Ses frères et sœurs, mis au courant par des lettres quasi journalières, bénissent la Providence. Seule, la mère, qui a eu autrefois plusieurs preuves d'irrésolution, ne veut pas y croire. Il faudra même qu'elle vienne passer plusieurs jours au noviciat d'Angers pour se rendre à l'évidence d'une conversion sans retour.

Après les longues années du noviciat et du scolasticat, le P. Auguste Ruellan exerce pendant quelque temps la charge de *Socius* du maître des novices à Angers. Puis il va de ville en ville, à la recherche d'un séjour bienfaisant qui refera sa santé délabrée, et finit par rendre son âme à Dieu dans cette maison d'Angers, où il avait commencé sa vie religieuse.

Il ne s'agit donc pas d'un illustre orateur qui a occupé les grandes chaires de la capitale, ni d'un écrivain célèbre qui a forcé par ses talents l'attention du monde savant, mais bien d'un humble religieux qui a vécu obscur, même pour ses confrères de la Compagnie de Jésus.

Dans une vie si cachée, on ne rencontre aucun fait extraordinaire, mais uniquement l'action de la grâce, qui, prenant un homme comme de vive force au milieu des amusements du monde, le transforma tout d'un coup et en fit un religieux exemplaire.

Le P. Ruellan n'a pas écrit de *Journal*, au sens propre du mot ; néanmoins, grâce à l'intimité qui unissait tous les membres de sa famille, assez chrétiens d'ailleurs pour comprendre l'action de Dieu dans son âme et la seconder de leurs prières et de leurs conseils, il a découvert jour par jour à sa mère, à ses frères, à ses sœurs, surtout au bon P. Du Lac qui fut pour lui l'instrument de la Providence, les plus cachés replis de son cœur. Dans ses nombreuses lettres, qu'on n'a fait que reproduire en les reliant les unes aux autres par un petit canevas tracé d'une main discrète, on saisit une âme droite, ingénue même, pleine d'affection et de confiance pour les siens, ardemment désireuse de procurer la gloire de Dieu par le travail et la souffrance.

Jamais l'humble Père n'aurait soupçonné que ses lettres dussent sortir du sein de la famille pour affronter le grand public. Aussi que d'abandon, quel enjouement, quel laisser-aller ! Et, malgré cela, la diction est facile, le ton soutenu, la verve parfois étincelante : on y sent l'homme de bonne société, qui n'a aucun effort à faire pour que l'expression toujours juste réponde à la délicatesse des sentiments.

Parmi ses lettres, il en est une que nous tenons à citer, malgré sa longueur, parce qu'elle traite un sujet d'ailleurs très intéressant et qu'elle peint bien son caractère.

Amélie, 9 janvier 1874.

Mon Révérend Père Provincial,

Je vous demande un bon renseignement que vous devriez bien me donner : où donc pourrait-on trouver un exposé clair et précis des erreurs qui constituent ce qu'on appelle le libéralisme catholique ?

C'est très drôle. Il y a chez les bons catholiques deux catégories de gens : les uns avec le pape anathématisant les libéraux catholiques ; les autres, au contraire, ceux qui se piquent d'être sages, de ne pas aller aux extrêmes, qui n'aiment pas les exagérés, qui sont du juste milieu, ont d'instinct un faible pour les libéraux. Mais les uns comme les autres seraient très

en peine de dire ce que c'est que le libéralisme. N'ai-je pas. un jour, entendu dire à un vénérable abbé : « Oh ! on parle beaucoup des libéraux, mais on serait très embarrassé de dire ce que c'est ! » Ce bon abbé s'imaginait qu'il n'y avait rien de moins défini que le libéralisme. Moi-même, qui vous parle, je ne vais pas aussi loin que mon abbé, mais il est certain que je n'ai pas des idées très fixes sur cette question. Or, dans cet état d'éducation très imparfaite, j'ai été appelé, pas plus tard qu'hier, à donner mon jugement sur ce sujet, et, ma foi, je ne sais pas trop si je n'ai pas dit beaucoup de bêtises : c'est précisément ce que je viens vous demander.

Nous avons ici une excellente dame qu'on appelle Madame X... — vous la connaissez peut-être. — Elle appartient à la seconde catégorie dont je parlais tout à l'heure, et toutes les fois qu'elle entend dire du mal des catholiques libéraux, elle secoue les oreilles et fronce le sourcil d'un air de dire : « Ah ! encore ? C'est un parti pris ! » Madame Y..., qui s'en aperçoit et qui, elle, voit uniquement les anathèmes du Souverain Pontife, ne perd pas une occasion d'être désagréable à la bonne dame. Quand je suis là, Madame X... ne répond rien ; mais quand je n'y suis pas, elle profite de l'occasion pour mettre ses adversaires au pied du mur, en leur demandant catégoriquement ce que c'est que le libéralisme catholique. Naturellement son interlocutrice veut essayer de le dire, mais elle s'embrouille et finit par s'en rapporter au Pape ; c'est ce qu'elle fait de mieux. Mais l'autre n'en a pas moins un demi-succès.

Cette petite scène s'est renouvelée l'autre jour, en mon absence, à propos d'un article de l'*Univers*. Ce journal donnait une inscription gravée sur marbre dans la chapelle d'un château de M. de Montalembert, et qui est ainsi conçue :

In hoc sacello
Felix, Aurelianensis episcopus
panem verbi
tribuit et panem vitæ
Christianorum amicorum pusillo gregi
Qui pro Ecclesia libera in libera patria
Commilitare jamdudum soliti
Itidem Deo et libertati
Annos vitæ reliquos
Devovendi pactum instaurarunt.
Die octobris XIII Anno Domini
MDCCCLXII.
Aderant Alfredus, comes de Falloux
Theophilus Foisset
Augustinus Cochin
Carolus, comes de Montalembert.
Absens quidem corpore, præsens autem spiritu
Albertus, princeps de Broglie[1].

Là-dessus, M. et Mme Y... invectivent ce petit conciliabule; Mme X... secoue les oreilles et demande des explications, qu'on lui fournit tout aussi embrouillées que précédemment. Mais Mme Y... s'était promis une revanche. Hier soir donc, on me raconte la petite discussion, et je suis sommé de dire bien clairement à Mme X... ce que c'est que le libéralisme catholique. C'est en ce moment que j'ai senti le besoin d'un petit exposé clair et précis de l'erreur en question. Cependant, me remettant d'une première émotion, j'ai commencé, pour me donner le temps de la réflexion, par invoquer l'argument d'autorité et les condamnations réitérées du Saint-Siège, « ce qui prouve bien que c'est quelque chose de très dangereux. » Ensuite il m'a bien fallu chercher dans mon cru des erreurs palpables, et voici à peu près ce que j'ai dit :

[1] Le texte donné par le P. Ruellan étant fautif sur certains points, nous lui avons substitué celui que Mgr Fèvre a publié naguère dans son *Histoire du catholicisme libéral*, p. 511, et qui est, paraît-il, le texte authentique dans sa forme lapidaire.

« Mon Dieu, Mesdames et Messieurs, il faudrait des volumes pour vous exposer les innombrables et colossales erreurs qui ressortent des principes proclamés par les libéraux. Vous n'en exigerez pas autant, mais qu'il me suffise de prendre ce principe contenu dans l'inscription qui vous occupait : *l'Eglise libre dans l'Etat libre*. Eh bien ! je vais vous faire voir de suite quatre ou cinq grosses erreurs capitales, archicondamnées par les conciles et les Souverains Pontifes, qui découlent immédiatement de ce principe :

« 1° L'Etat affranchi du premier et du plus sacré de ses devoirs, qui est de protéger la religion par tous les moyens possibles ;

« 2° L'Etat pouvant édicter ses lois indépendamment des lois et des commandements de l'Eglise ;

« 3° L'Etat athée ou l'abolition du culte social ;

« 4° Dans la pratique, indifférentisme complet en matière de religion ou liberté des cultes, c'est-à-dire égale protection donnée à toutes les religions. »

J'ai profité de l'occasion pour leur montrer comment un acte, très bon dans la pensée de l'individu qui l'avait provoqué, — les prières publiques demandées par l'Assemblée nationale, — était, en vertu des constitutions libérales qui nous régissent, un acte souverainement injurieux pour Notre-Seigneur.

Tout cela ne m'a pas paru trop faux, mais tout cela peut-il être mis au compte du libéralisme? Je n'en sais trop rien, et c'est à vous, mon Révérend Père, que je le demande.

Je serais heureux de n'avoir pas dit trop d'erreurs ; toujours est-il que le résultat de ma conférence a été la conversion radicale de la bonne Mme X..., qui n'en croyait pas ses oreilles et ne cessait de répéter : « Mais il ne faut pas avoir le sens chrétien pour soutenir de pareilles choses ! » Et comme je lui disais : « Mon Dieu, Madame, les radicaux ne peuvent reprocher qu'une chose à nos soi-disant libéraux catholiques, c'est de n'être pas logiques et de refuser de les suivre jusqu'aux extrêmes conséquences de leurs principes, » elle m'a répondu : « Oh ! mon Père, je trouve ceux-ci bien plus dangereux que les radicaux ! » Vous voyez si la conversion est complète !

Là-dessus, j'ai clos la discussion en lui disant : « Voyez, Madame, comme le bon Dieu vous a douée d'un esprit naturellement juste, car vous venez de dire là, sans le savoir, une parole qui a été dite et redite cent fois par le Souverain Pontife. » Je crois que ce compliment a achevé la conversion et dissipé les derniers nuages.

Donc, mon Révérend Père Provincial, indiquez-moi, si vous le pouvez, où je pourrais bien rectifier et compléter mon éducation sur cette question si importante par son actualité même. Vraiment si ce travail n'a pas été fait, ce serait une bien bonne œuvre que de le faire. Je voudrais quelque chose de très concis, que les gens du monde pussent facilement saisir ; on ne peut se faire une idée de l'ignorance où ils sont sur toutes ces matières. Il s'ensuit qu'ils sont élevés dans une atmosphère libérale, et regardent comme des dogmes inattaquables toutes les erreurs du libéralisme, de sorte qu'ils se mettent tout de suite en garde contre quiconque a seulement l'air d'y toucher[1].

En terminant, nous pouvons donc dire que la lecture de ces pages fera du bien à beaucoup de jeunes gens, surtout dans les séminaires et les maisons religieuses.

Le volume est d'ailleurs enrichi d'un grand nombre de gravures qui lui donnent un puissant attrait. Par une délicate attention, les éditeurs ont reproduit la photographie de toutes les personnes, de tous les monuments, et des lieux prin-

[1] *Auguste Ruellan*, p. 391 et suiv.

cipaux dont il est question dans le volume, de sorte que les yeux sont captivés comme l'intelligence.

Q. — Vous avez plusieurs fois recommandé des sermonnaires du vieux temps. J'ai remarqué ces jours derniers, sur un catalogue de livres d'occasion, des sermons du P. Faber, S. J. Les connaissez-vous? Valent-ils la peine qu'on les achète?

R. — On trouve encore assez facilement aujourd'hui d'occasion les sermons du P. Mathias Faber : *Concionum opus tripartitum*, 3 vol. in-folio; Ingolstadt, 1631; Cologne, 1642; Anvers, 1663 (36 à 40 fr.); — *Auctarium operis concionum*, 2 parties en 1 vol. in-folio; Gratz, 1646; Anvers, 1653; Cologne, 1678 (12 à 15 fr.); — *Concionum opus in quo inseruntur conciones Auctarii*, 6 vol. in-4°; Vivès, Paris, 1881 (60 fr.).

Un curé peut-il mettre à profit ce sermonnaire latin du XVIIe siècle? Oui, sans doute : *experto crede*. Assurément il serait bien plus commode de le lire en français, mais il n'en existe point de traduction. Les Allemands, qui sont plus pratiques que nous, ont fait des recueils de sermons choisis de Faber, traduits librement, par exemple *Ausgewaehlte Reden des P. Mathias Faber*, frei bearbeitet von Schmitt, 1 vol. in-8° (56 sermons), Schaffouse, Hurter, 1 fr. 50. Mais ce livre ne rendra pas de grands services à nos lecteurs, et leur donnera à peine une idée du genre de l'auteur. Il vaudrait mieux acheter l'*Auctarium*, qui renferme à lui seul près de 500 sermons, les derniers et les meilleurs. Il y en a quatre ou cinq pour chaque dimanche ou fête, et chacun d'eux occupe au moins trois pages in-folio à deux colonnes compactes. Ce sont de solides instructions pratiques, tirées de l'évangile du jour. Une idée fondamentale, exprimée en tête du sermon dans une formule saisissante, est développée par une suite de considérations, de raisonnements, de comparaisons, qui forment autant de paragraphes distincts, ou de divisions faciles à retenir.

En voici des exemples :

Premier dimanche de l'Avent

Dies judicii est dies Christi; scilicet
1° dies ostensionis gloriæ ejus,
2° dies summi imperii ejus,
3° dies messis,
4° dies rationum et solutionis.

Dimanche de la Septuagésime

Laborandum in vinea Domini; quia
1° nulla hic causa otiandi,
2° hic locus operandi,
3° otium culpabile,
4° tempus pretiosum,
5° otium perniciosum.

Dimanche de la Sexagésime

Quando et qua ratione volucres (dæmones) semen (verbum Dei) comedunt :
1° quando homines negligunt conciones,
2° — non attendunt,
3° — sola oblectamenta quærunt,
4° — corde non apprehendunt,
5° — verbi auditi obliviscuntur.

Dix-neuvième dimanche après la Pentecôte

Nuptiæ Christi triplices :
1° cum natura humana,
2° cum Ecclesia,
3° cum anima fideli.

Autre sujet :

Quinam potissimum cœlestes nuptias negligant :
1° qui illas spernunt,
2° qui nimium terrenis hærent,
3° qui se nimiis negotiis implicant,
4° qui non credunt verbo Dei.

Premier dimanche après la Pentecôte

Pauperes et debiles et cæcos et claudos introduc.
Accedere debemus ad Eucharistiam tanquam
1° pauperes et famelici, cum fame et desiderio,
2° debiles, cum tremore et fiducia,
3° cœci, cum fide,
4° claudi, cum humilitate.

Panégyrique de sainte Catherine

Catharina fuit virgo sapiens, quia
1° edomita carne virginitatem coluit,
2° spreto mundo martyrium subiit,
3° devicto dæmone Christo adhæsit

Il faut bien avouer que Faber n'est pas toujours aussi heureux dans ses plans, et qu'il tombe quelquefois dans le genre trivial.

Le jour de la fête de saint Martin, il ne peut s'empêcher de faire allusion à l'oie qu'on mange dans chaque famille. Tantôt il trouve que l'oie a les qualités du bon chrétien : humilité, obéissance, sobriété, vigilance; tantôt qu'elle a tous les défauts des mauvais chrétiens : bavardage, entêtement, etc. Même dans un sermon de vendredi saint, il éprouve le besoin de faire des jeux d'esprit, en expliquant les sept paroles du Sauveur en croix par des allusions aux sept arts libéraux.

Bref, il y a parfois dans le bon P. Faber moins à prendre qu'à laisser; ce n'est pas une raison pour ne pas chercher à prendre ce qu'il a de bon et d'excellent. « Ce ne sont pas des sermons que j'ai écrits, dit-il dans sa préface, mais des projets de sermons. J'ai préparé le bois, à vous d'y mettre le feu. Je n'ai pas travaillé pour les grands orateurs, mais pour ceux qui veulent instruire le pauvre peuple; j'ai voulu fournir des ressources à ceux qui ont peu de livres ou peu de facilité, mais je n'ai pas voulu venir en aide à la paresse. Quand vous aurez lu, vous prendrez ce qui vous convient, vous ajouterez, vous retrancherez suivant ce qu'exigeront le temps, l'auditoire, les circonstances. » Le P. Faber a écrit pour son temps, pour ses ouailles (il avait été longtemps curé avant d'être jésuite); il a voulu être utile à ceux qui viendraient après lui, en publiant, dans un style clair et simple, les notes qui lui avaient servi à préparer ses instructions. Il a écrit en latin comme la plupart des prédicateurs de cette époque, mais ce latin est à la portée d'un élève de troisième, et il suffit d'un peu de bonne volonté pour le lire.

On ne risque pas de s'y ennuyer : les historiettes et les grains de sel semés çà et là reposent l'esprit.

Q. — Que faut-il penser de l'opuscule *Le Juif roi, comment le détrôner ?* par L. Vial (1 vol. in-12 de 112 pages, 1 fr. 50, Paris, chez Lethielleux). Comme il s'agit d'une question très actuelle et très importante, il est utile de connaître la valeur des nombreuses publications qui en traitent et qui sont de mérite très inégal.

R. — L'an dernier, la *Libre Parole* mit au concours cette question : « Des moyens pratiques d'arriver à l'*anéantissement* de la puissance juive en France, le danger juif étant considéré au point de vue de la race, et non au point de vue religieux. » Cent quarante-cinq auteurs entrèrent en lice ; le premier prix fut remporté par M. Anselme Tilloy ; le second, décerné à M. Vial.

Le mémoire de M. Vial est divisé en deux parties : l'omnipotence juive et les moyens de l'anéantir.

L'omnipotence juive éclate dans toutes les sphères de l'activité sociale. Les cent mille Juifs de France ne représentent que la trois centième partie de la population à peine. Ils ne devraient donc avoir part qu'à la 300e partie des biens et des faveurs. Or, sur nos 260 milliards de propriétés, ils en possèdent 80. Ils accaparent l'armée pour les grades, les fournitures, les postes de frontière. Ils accaparent l'agriculture par la spéculation, ses produits qu'ils détiennent, les prêts usuraires. Ils accaparent le commerce, la Bourse, le marché français, l'industrie, les sucres, les phosphates d'Algérie, les cuivres du Rio Tinto. De nos sept grandes forêts, ils en possèdent quatre. Nos colonies sont devenues leur proie. Ils comptent 50,000 fonctionnaires, 80 députés ; ils sont les maîtres de la presse ; la France n'appartient plus aux Français.

Pour briser cette omnipotence, il y a deux moyens à employer : les moyens *prochains* et les moyens *éloignés*.

Les moyens *prochains* se réduisent au *souvenir* et à l'*action*. Bien graver dans sa mémoire les preuves de l'omnipotence juive, et agir contre eux par une espèce de blocus continental, par les journaux, les conférences, le refus d'achat, la ligue des industriels catholiques et le combat lors des élections.

Les moyens *éloignés* sont plus variés. Pour la propriété : la suppression de l'hypothèque et l'interdiction aux Juifs de devenir propriétaires. Pour l'agriculture : les refouler par les caisses rurales, les syndicats. Pour le commerce : empêcher les monopoles, publier l'annuaire des commerçants catholiques et des agents de spéculation frauduleuse. Tenir le Juif éloigné, dans l'armée, des hauts grades et de la frontière. Refuser les emplois à qui n'est pas Français depuis la quatrième génération. Mettre les colonies à l'abri de leurs agissements. Pour les finances : supprimer les marchés à terme, imposer fortement les coulissiers, punir sévèrement les opérations malhonnêtes, admettre le bimétallisme et révoquer les privilèges de banque. Pour la presse : soutenir la presse catholique par des sacrifices pécuniaires, et particulièrement les journalistes courageux. Enfin réviser les titres de propriété juive, retirer le décret Crémieux, et marcher à une grande liquidation, ou à l'expulsion, comme en Russie.

Tel est l'opuscule de M. Vial. Il est court, clair, pratique, complet. Toutefois il ne faut pas se leurrer, ni se bercer d'utopies et de bonnes intentions. Presque aucune de ces mesures ne sera applicable tant qu'on n'aura pas révisé le décret de la Convention qui a déclaré, — non sans de longues hésitations, sur l'insistance de Grégoire acheté par eux, — les Juifs citoyens français.

2° Notices et renseignements divers

Synopsis Evangeliorum historica, seu Vitæ Domini Nostri Jesu Christi quadruplex et una narratio. Auctore A. Azibert, Sacerdote. — Un vol. in-8 de 560 p., 5 fr., *franco* 5 fr. 85. — Albi, imprimerie des Orphelins apprentis.

De tous côtés, de nos Grands Séminaires, de nos Universités catholiques, des dominicains de Saint-Etienne de Jérusalem, cet ouvrage a reçu le plus chaleureux accueil ; et nul doute qu'il ne soit appelé à produire une sensation profonde dans le clergé. Fruit de savantes recherches et d'une comparaison assidue des quatre Evangiles, il nous présente l'harmonie la plus complète qui ait encore été réalisée entre les récits évangéliques.

La relation que les évangélistes nous ont donnée de la vie de Notre-Seigneur, même de l'histoire de son ministère public, est très sommaire, et de plus offre entre ses diverses parties des lacunes considérables. Par exemple, les synoptiques, après nous avoir dit les préludes de la vie publique, passent sous silence la première année de la prédication évangélique, dont saint Jean seul nous raconte quelques épisodes. — De même dans les années suivantes, on constate chez les uns ou les autres, ou même chez tous collectivement, des interruptions fort longues.

Et ce qu'il importe d'observer, c'est que les écrivains sacrés, au cours de leur récit, ne nous avertissent nullement de telles omissions.

Saint Luc, par exemple, nous parle des douze corbeilles que l'on recueillit après la multiplication des pains au désert (IX, 17), et ajoute incontinent : *Et factum est, cum solus esset orans, erant cum illo et discipuli, et interrogavit illos dicens : Quem me dicunt esse turbæ ?* Or, cette question, qui eut pour réponse la confession de saint Pierre, fut posée à Césarée de Philippe, et elle est séparée, en réalité, de la multiplication des pains par un espace d'au moins deux mois.

Saint Jean encore nous apprend qu'après la première multiplication des pains, Jésus faisait *en Galilée* ses tournées évangéliques (περι επατει), et non plus en Judée, par crainte des Juifs (οὐ γὰρ ἤθελεν ἐν τῇ Ἰουδαίᾳ περιπατεῖν... Jo. VII, 1). — Ce qui n'empêche que Jésus sortit plusieurs fois ensuite de la Galilée : une première fois vraisemblablement pour célébrer à Jérusalem la troisième Pâque (voyage dont nous trouvons des indices dans les deux premiers évangélistes) ; — une seconde fois certainement pour passer sur les frontières de Tyr et de Sidon et traverser la Décapole ; — une troisième fois pour l'excursion dans la tétrarchie de Philippe ; — deux voyages encore à Jérusalem, l'un pour la fête des Tabernacles, l'autre pour celle de la Dédicace. — Et ce n'est probablement pas tout. Et justement, ces sorties de Galilée, qui ont une date précise ou approximative, nous renseignent sur l'existence et l'étendue des lacunes que nous avons dites.

Il ne faut pas oublier non plus que la particule καὶ de nos évangiles correspond à la particule hébraïque *ve*. Elle en a tous les sens ; dès lors, il n'est nullement de règle qu'elle signifie toujours entre les faits qu'elle rapproche, un voisinage dans la durée, une suite sans

lacune. Il faut souvent la traduire, de même que la particule hébraïque, par : « plus tard, dans la suite. »

Ces lacunes constatées dans les récits évangéliques, il reste vrai que les écrivains sacrés ont suivi en général l'ordre chronologique. Saint Luc le dit positivement pour ce qui le concerne (ἄνωθεν... καθεξῆς). Saint Jean, avec une exactitude scrupuleuse, met tous ses récits à leur place propre, dans l'enchaînement des temps. Saint Marc suit évidemment la même marche. Saint Mathieu aussi, du moins à partir du chapitre XIII : car, dans le splendide exposé doctrinal et comparatif de la Loi ancienne et de la Loi nouvelle, fait par Jésus sur le mont des Béatitudes (ch. V-VII), il est bien possible que se trouvent rapprochées, rassemblées, des paroles prononcées en divers temps. Et dans les chapitres qui suivent (VIII-XII), saint Mathieu avance ou retarde les miracles accomplis dans la première partie du ministère public, pour les présenter dans un groupement spécial qui mette en plus vive lumière aux yeux des Juifs la démonstration de la messianité de Jésus.

Appuyé sur ces données solides, M. Azibert s'est appliqué à nous présenter le seul et unique récit évangélique qui résulte des quatre évangiles que nous possédons. *Quatuor libri unius Evangelii,* dit saint Augustin. Il nous montre en regard ces quatre Evangiles selon le texte de la Vulgate. Reproduits d'un bout à l'autre sans interversions, ils peuvent être lus, si l'on veut, chacun séparément dans sa colonne. Mais on peut aussi des quatre ne faire qu'une seule lecture, en passant d'une colonne à l'autre, négligeant alors les lignes ou les mots imprimés en italiques.

Au rez-de-chaussée, une sorte d'*Exposé justificatif,* qui montre d'une page à l'autre l'enchaînement historique de tous les faits et discours dont la trame compose le récit évangélique. Il sera utile d'en faire, une fois ou l'autre, la lecture suivie, sans s'arrêter au texte sacré. Ce sera un excellent tableau synoptique de la Vie de Notre-Seigneur.

Tout est vraiment parfait pour le plaisir des yeux comme pour la satisfaction de l'esprit.

Prælectiones dogmaticæ quas in Collegio Ditton-Hall habebat *Christianus Pesch,* S. J. — Tomus VII, *Tractatus dogmatici* De Sacramento Pœnitentiæ. De Extrema Unctione. De Ordine. De Matrimonio. — Cum approbatione Rmi Vic. Cap. Friburg. et Super. Ord. — In-8 de XIV-432 p. — Friburgi Brisgoviæ. Sumptibus Herder, typographi editoris Pontificii. 1897. — Prix : 7 fr. 50.

Le *Cours* de théologie dogmatique du P. Pesch doit comprendre neuf volumes. Nous avons déjà parlé de cinq d'entre eux qui ont paru les années précédentes. Celui que nous annonçons aujourd'hui, quoique le septième dans l'ordre des volumes, n'est en réalité que le sixième livré à l'impression, parce que le *Traité de la Grâce,* qui est le cinquième par ordre, n'a pas encore été imprimé.

Le succès de cette publication en montre la valeur. Les Revues les plus estimées lui ont consacré de longs articles, pleins d'éloges mérités. Nous ne reviendrons pas sur le bien que nous en avons dit en signalant les autres volumes. C'est un ouvrage qui doit entrer dans la bibliothèque de quiconque veut étudier sérieusement la théologie dogmatique et se tenir au courant de la science moderne.

Theologia moralis, decalogalis et sacramentalis, auctore clarissimo P. Patritio Sporer, O. S. F., novis curis edidit P. F. Irenæus Bierbaum, O. S. F., provinciæ Saxoniæ S. Crucis, lector jubilatus. — Cum permissu Superiorum. — Tomus I. — Paderbornæ, MDCCCXCVII, ex typographia Bonifaciana J. W. Schrœder.

Sporer appartient à la famille franciscaine, dans laquelle il se fit recevoir en 1637. Il mourut à Passau, sa ville natale, en 1683, après y avoir enseigné la théologie pendant plusieurs années. Il avait fait imprimer un ouvrage renfermant les principes théologiques concernant le décalogue et les sacrements, qui eut depuis de nombreuses éditions. C'était un honneur mérité. De fait, les théologiens modernes et contemporains adressent à l'œuvre de Sporer les plus beaux éloges et lui font de nombreux emprunts. Citons-en quelques-uns :

S. Alphonse l'invoque souvent et dit de lui : *In suis sententiis satis æquum.*

Pruner, 1883 : *Sporer auctor existit Operis moralis quod satis commendari non potest. Apprime novit conjungere ad invicem methodum scholasticam et casuisticam, qualiter perpauci noverunt auctores periodi istius.*

Lehmkuhl déclare qu'il mérite d'être placé *inter classicos scriptores.*

Scavini, 1890 : *Sporer claritate fulget ac plura pro praxi docet.*

Hurter dit de lui, t. II, p. 912 : *In scientia canonica et morali versatissimus, cujus theologia moralis solide, erudite et perspicue conscripta, hinc admodum commendanda, sæpius prodiit.*

D'Annibale, 1896, appelle Sporer *auctorem gravem et cordatum.*

La dernière édition de Sporer est celle de Salzbourg, en 1692. Il appartenait au P. Bierbaum, qui nous a donné naguère une magnifique édition d'Elbel, de nous rendre Sporer. Il a suivi le même plan que pour Elbel. Aussi le texte de Sporer est-il respecté scrupuleusement ; mais des notes entre guillemets, faciles à distinguer, ont mis l'ouvrage au courant de la science théologique actuelle.

Un volume a déjà paru ; à bientôt les deux autres.

Je me fais l'interprète d'un grand nombre de lecteurs en demandant à l'éditeur, dont le travail est admirablement réussi, d'adopter la méthode de brochage usitée en France, et de relier par un fil les divers fascicules de ses volumes. La méthode du collage est peut-être plus rapide pour l'éditeur ; mais pour ceux qui n'aiment pas à faire relier leurs livres, et c'est la majorité en France, elle aboutit à un résultat lamentable pour la bonne tenue d'une bibliothèque.

Examen Confessarii et Parochi (Seu Compendium theologiæ moralis et pastoralis), auct. Berardi. — 3 vol. in-8° : prix 14 fr. — S'adresser à l'auteur, vicaire général, Faenza (Italie), ou à Rome (librairie de la Propagande), New-York (librairie Benzinger), Paris (librairie Lethielleux).

L'*Ami du Clergé* a beaucoup loué les œuvres du savant moraliste italien, le chanoine Berardi. On commence à les connaître mieux et à les goûter en France, surtout son excellente *Praxis confessariorum ;* nous serions enchantés d'y avoir été peut-être pour quelque chose.

Jusqu'à présent, nous avions évité de parler longuement de l'*Examen confessarii,* déjà depuis longtemps en cours de publication, et que nous trouvions trop peu avancé pour en faire l'objet d'une critique sérieuse.

Berardi vient de faire paraître un 3e volume qui continue la série commencée en 1890. L'ouvrage n'est pas complet encore ; il aura sans doute au moins un quatrième volume. Mais, tel qu'il est, il se présente dans des conditions de plan et d'ensemble qui permettent d'en donner une idée exacte à nos lecteurs et de l'apprécier convenablement.

L'*Examen confessarii et parochi* porte en sous-titre : *Compendium theologiæ moralis.* Le premier titre répond mieux à la nature de l'ouvrage que le second. Tout en donnant à la rédaction de ses traités une allure suffisamment didactique et classique, l'auteur n'a point voulu cependant se plier aux exigences de l'ordre et de la méthode communément adoptés pour l'enseignement élémentaire dans tous nos manuels de morale.

A-t-il eu tort ou raison ? Chi lo sa ? Tout cela dépend du but qu'il a entendu poursuivre et de la condition des lecteurs qui auront recours à son *Examen.*

A parler franc, nous doutons que ce travail, tout à fait remarquable, réussisse à se faire accepter comme « manuel » au sens précis du mot, dans nos séminaires et scolasticats religieux. La rigoureuse clarté du plan n'en est point la qualité la plus apparente ; l'ordre habituel des matières y est largement bouleversé, et la disposition typographique du texte, si précieuse dans un livre d'enseignement, si utile pour la mémoire des élèves, laisse aussi quelque peu à désirer.

Est-ce à dire qu'il ne soit pas à recommander aux débutants? Telle n'est pas notre pensée, au contraire ; c'est mieux qu'un manuel, c'est un livre d'étude absolument hors ligne, et, à côté de leurs Gury, Haine, Marc, Ærtnys, Génicot, etc..., nos jeunes théologiens devraient, à notre avis, avoir sous la main l'*Examen* de Berardi, lequel d'ailleurs n'est le plus souvent qu'une simple réduction, une reproduction même, mieux ordonnée, plus précise et plus serrée, de la célèbre *Praxis confessariorum*.

Qu'importe en définitive que le traité des *Actes humains* soit dans le second volume et la *Pénitence* dans le premier, et que les questions ne soient pas à leur place ordinaire, s'il est facile de les trouver et de les creuser au fur et à mesure du besoin, dans les développements précieux du chanoine Berardi ?

Il faut avouer aussi que, pour originale qu'elle paraisse, la méthode adoptée dans l'*Examen* pourrait bien plaire à plus d'un professeur, soucieux avant tout de ce que nous nous permettrons d'appeler le terre à terre de la pratique. Car, c'est comme praticien que le savant moraliste italien se fait très spécialement remarquer. Aussi tous ses traités sont-ils d'une lecture souverainement utile pour les besoins de la casuistique, à tous ceux qui, ayant à l'avance une teinture suffisante des grands principes fondamentaux de la morale, veulent apprendre l'art des solutions pratiques de cas de conscience.

La critique légère que nous faisions tout à l'heure de l'*Examen* sera précisément une chaude recommandation en sa faveur auprès des prêtres du ministère paroissial. La plupart d'entre eux trouveraient difficile et trop laborieuse la lecture d'une œuvre scientifique, comme la *Theologia moralis* de Lehmkuhl par exemple.

Qu'ils aillent à Berardi ; c'est leur homme, non pas exclusivement certes, car les savants maîtres de l'enseignement trouveront aussi chez lui leur compte ; mais le genre de Berardi est plus accessible à ceux qui n'ont plus le loisir de se livrer, dans une lecture continue, à l'étude scientifique de la théologie morale.

Après avoir lu ces trois volumes nous n'avons rien à retrancher des appréciations flatteuses que nous avons émises déjà à propos de la *Praxis confessariorum*. Même souci de la clarté, même netteté dans l'analyse et la résolution des difficultés d'ordre pratique, même richesse de développements et de précieux renseignements sur les controverses les plus récentes, les plus modernes.

Voici le contenu de ces trois volumes :

Vol. I : *De Pœnitentia. De Officiis et juribus parochi. De legibus.*

Vol. II : *De actibus humanis. De conscientia. De peccatis. De virtutibus theologicis. De decalogo* (comprenant le traité *De Justitia*).

Vol. III : *De contractibus. De præceptis Ecclesiæ.*

A signaler tout spécialement, dans le 1er volume, le très remarquable traité de *Officiis et juribus parochi* qui constitue pour le curé le meilleur code juridique, liturgique et moral que nous connaissions. Notons aussi que Berardi insiste très longuement sur les deux traités fort pratiques *De justitia* et *De contractibus*.

Nous reviendrons sur cette importante publication quand elle sera terminée. Dès maintenant, nous en avons une idée suffisante pour nous permettre d'attirer sur elle toute l'attention de nos lecteurs. L'*Ami* consulte beaucoup Berardi et le cite volontiers ; c'est assez dire l'estime qu'il en a et à quel point il fait œuvre de justice en le recommandant à l'attention du clergé et des élèves de nos grands séminaires.

De Recidivis et Occasionariis, auct. Berardi, éditio 5a, 2 vol. in-8o. Prix 6 fr.

Puisque nous y sommes, signalons à nos lecteurs la cinquième édition, tout récemment publiée, de l'excellent traité de Berardi sur le difficile chapitre moral *de Recidivis et Occasionariis*. Nous n'avons pas à apprendre à ceux qui nous lisent l'importance capitale d'un pareil sujet. Quiconque a exercé un tant soit peu le ministère du confessionnal sait à quoi s'en tenir là-dessus, et combien sont délicats à résoudre les cas pratiques dont fourmille le problème des « récidifs » et des « occasionnaires. »

Berardi lui consacre deux volumes ; c'est beaucoup, et ce n'est pas trop. La matière vaut la peine d'être épuisée, et elle l'est ici de main de maître, de la main d'un moraliste qui joint à une science impeccable des principes de la théologie morale une prodigieuse érudition pratique et le plus rare bon sens qu'on puisse imaginer.

Voici un aperçu des questions intéressantes qui se trouvent amplement étudiées et résolues dans ce très précieux ouvrage : Le concubinage, les danses, le théâtre, les conversations, les mauvaises sociétés, les mauvais livres, les photographies, le jeu, les auberges et cafés, les visites, les rapports entre futurs, les domestiques, les écoles, etc. L'auteur donne en outre, en appendices, les plus récentes décisions du Saint-Siège sur le concours aux élections politiques, l'absolution du complice, la craniotomie, la fécondation artificielle.

Ce travail très spécial et très pratiquement rédigé, a sa place marquée dans toutes les bibliothèques de confesseurs et de gens soucieux de creuser à fond une des plus graves questions de la théologie morale.

Casus conscientiæ *propositi et soluti Romæ ad Sanctum Apollinarem, in cœtu Sancti Pauli Apostoli, Cura Rmi Dni Felicis Cadène Urbani Antistitis. — Romæ*, Ex bibliotheca Romanæ Ephemeridis *Analecta Ecclesiastica.*

Sous ce titre ont déjà paru deux fascicules contenant les solutions de cas de conscience discutés au Séminaire romain de Saint-Apollinaire dans des conférences auxquelles peuvent assister tous les ecclésiastiques, et auxquelles doivent assister les prêtres de Rome approuvés pour les confessions.

Après discussion du cas, un des membres de la conférence, chacun à son tour, résume les débats et expose son sentiment.

Les réponses que publient les *Analecta Ecclesiastica* et que le directeur, Mgr Félix Cadène, réunit en fascicules séparés, sont le fruit de ces discussions.

Toutefois elles ne sont pas publiées *au nom* de la Conférence de Saint-Paul. Elles n'ont, comme autorité, d'autre valeur intrinsèque que celle des raisons sur lesquelles elles s'appuient, et d'autre valeur extrinsèque que la valeur personnelle de leurs auteurs.

Mais, à ce double point de vue, personne ne niera qu'elles ne se recommandent à l'attention des théologiens. Les raisons fournies par une élite et discutées dans une réunion nombreuse et distinguée, ne peuvent guère manquer de force, et les rédacteurs des réponses sont des personnages estimés comme théologiens : Eschbach, Kaiser, Bucceroni, Ferrini, Passerini, Binzecher, etc.

Il n'y a encore que deux fascicules publiés dans ces conditions.

Le premier (44 pages in-8o) contient douze cas discutés depuis le 2 décembre 1895 jusqu'au 6 juillet 1896 : ils concernent tous la célébration de la messe.

Le deuxième (64 pages in-8o) contient douze cas discutés depuis le 23 novembre 1896 jusqu'au 5 juillet 1897 : ils concernent le sacrement de pénitence.

Chacun de ces deux fascicules coûte 1 fr. 25.

Ars artium, *La confession d'après les grands maîtres*, par le P. J. Zelle, missionnaire, ancien professeur de théologie. — Un vol. in-12, 3 fr. 50. — Delhomme et Briguet.

Nous avons loué déjà, comme il le mérite, cet ouvrage très pratique et très utile à lire pour les confesseurs. Nous le rappelons à l'occasion de la 3e édition, qui vient de paraître.

Des obligations (sources, extinction, preuve), par MM. Hudelot et Metman. — 1 vol. in-8o de 375 p. — A nos bureaux, *franco* 3 fr. 50.

Les lecteurs habituels de l'*Ami du Clergé* ne sont guère hommes de loi ni étudiants en droit. Si ces lignes tombent par hasard sous les yeux d'un juriste, amateur de droit et de jurisprudence civile, elles lui feront savoir la publication (en 2e édition) de l'excellent commentaire rédigé par MM. Hudelot et Metman sur le titre des *Obligations* (Code civil, liv. III, tit. III et IV, art. 1101-1386).

Sans être juristes de profession, beaucoup, parmi nous, liraient avec fruit cette très intéressante monographie dont ils saisiront vite l'importance pratique, quand nous aurons dit que c'est tout simplement un très bon traité des *Contrats*, composé il est vrai exclusivement au point de vue du droit naturel et civil. Les professeurs de morale feront bien de l'avoir sous les yeux quand ils seront amenés à étudier les difficiles problèmes (presque toujours de droit naturel et civil) que soulève la matière si complexe des contrats (le consentement et ses vices, — capacité des parties contractantes, — matière des contrats, — effets des contrats et des obligations, — diverses espèces d'obligations, — quasi-contrats, — délits et quasi-délits, — extinction des contrats, — leurs preuves).

C'est là, on le voit, une mine précieuse de décisions et de solutions pratiques à exploiter pour quiconque veut joindre à l'étude morale des *Contrats* la connaissance approfondie du régime auquel les soumet chez nous la législation civile, éclairée par les interprétations de la jurisprudence.

Ajoutons que les auteurs, fort au courant de tout ce qui regarde la condition civile de l'Eglise en France à l'heure actuelle, ont soin de fournir de très utiles renseignements sur la capacité contractuelle des établissements religieux publics (Fabriques, menses curiales, épiscopales, capitulaires, — séminaires, — caisses de retraites, — congrégations religieuses, etc.).

Memento juris ecclesiastici, publici et privati, auct. F. Deshayes, S. Th. et J. Can. Doct., prof. juris. can. in seminario Cenomanensi. — 1 vol, in-18 de 760 pp. Paris, Berche. Pr : broché, 4 fr., relié 5 fr.

L'opinion publique a pratiquement consacré le très vif éloge que nous avions adressé à cet ouvrage, absolument hors ligne, dès sa première apparition. Une édition à tirage considérable a été rapidement épuisée en deux ans ; ce qui peut passer pour un joli succès, étant donné la matière du livre, sa rédaction en latin, et le public auquel il s'adresse.

M. Deshayes nous donne aujourd'hui une 2e édition : nous sommes très heureux de la présenter à ceux de nos lecteurs qui auraient jusqu'à présent hésité à mettre le *Memento* en bonne place dans leur bibliothèque.

Cette seconde édition diffère très peu de la précédente. L'auteur a eu le très grand mérite, à notre avis, de si bien disposer du premier coup le plan de son œuvre, qu'il n'y eût pour l'avenir aucune modification profonde à lui apporter ; tous les tirages seront ainsi comparables entre eux, comme fondus dans le même moule, comprenant exactement la même série identique de numéros, de divisions, de matières. On a poussé le scrupule jusqu'à conserver la même pagination.

Nous avons remarqué toutefois que M. Deshayes a fait entrer dans le nouveau *Memento* toute la récente législation sur l'*Index*, introduite par la constitution *Officiorum* (25 janv. 1897), qui se trouve aussi, à titre de document, publiée en entier à la fin des *Appendices*. A noter également l'insertion des décisions et censures nouvelles sur le commerce des messes (App. xx).

L'occasion est bonne pour rappeler à nos lecteurs qu'ils s'épargneraient l'ennui de nous adresser bien des questions inutiles, s'ils avaient à leur disposition ce merveilleux *Code* de droit ecclésiastique où se trouve amoncelée, sous format commode et à un prix très accessible, une immense richesse de renseignements pratiques, non seulement sur toutes les parties du droit canonique, public et privé, mais encore sur la bibliographie des sources et auteurs à consulter dans toutes les questions qui peuvent faire chez nous l'objet de conférences ou de controverses juridiques.

Nous savons que plusieurs séminaires ont adopté le *Memento* comme texte de cours dans l'enseignement du droit canon. Aucun livre n'est plus précieux à la veille d'un examen ; aucun n'est à la fois plus orthodoxe, plus complet et plus pratiquement conçu, pour une consultation rapide aussi bien que pour une étude suivie, grâce à sa table alphabétique, à ses 30 tableaux synoptiques, à la clarté absolue de sa rédaction et à l'abondance de ses notes.

Cette édition nouvelle porte en tête une approbation personnelle, singulièrement flatteuse, de Léon XIII. En interprétant dans ce court compte rendu la pensée du pape et de tous ceux qui par expérience connaissent déjà le *Memento*, nous sommes heureux de nous associer une fois de plus au concert d'éloges unanimes dont il a été l'objet dans la presse catholique tout entière [1].

De prohibitione et censura librorum post Leonis PP. XIII Constit. « Officiorum ac Munerum » Brevis dissertatio Arthuri Vermeersch e. S. J., in Collegio maximo Lovaniensi S. J. Professoris Theologiæ moralis et Juris canonici. — Société S. Jean l'Evangéliste ; Desclée, Lefebvre et Cie, éditeurs.— In-8o de 62 pages. — Prix : fr. 0,50.

Les nouvelles lois de l'Index, comme toutes les autres lois, ont besoin d'être mises à la portée d'un grand nombre de lecteurs qui, ignorant le langage juridique, ne comprennent pas toujours la valeur de telles et telles expressions. Le commentaire que nous signalons émane d'une plume autorisée, et son auteur a pris soin de soumettre les principaux résultats de son examen personnel au contrôle compétent d'hommes de diverses nationalités : c'est une garantie pour le lecteur.

Le costume et les usages ecclésiastiques, selon la tradition *romaine*, par Mgr Barbier de Montault. Tome Ier. — Un vol. in-8o de 480 pp. avec gravures. — Paris, Letouzey.

Nous recevons trop tard ce volume pour en donner un compte rendu critique et détaillé aujourd'hui. Nous y reviendrons quand l'ouvrage sera complètement publié ; il est de premier ordre et mérite une appréciation d'ensemble. Il nous a semblé utile de l'annoncer tout de suite à ceux de nos lecteurs qui recherchent les excellents ouvrages de Barbier de Montault. Ce tome I contient les *Règles générales*, le *Costume usuel*, et le *Costume de chœur*. Véritable encyclopédie de renseignements historiques et liturgiques extrêmement curieux sur tout ce qui concerne le chapitre *De habitu clericorum.*

Manuel de théologie mystique, par M. l'abbé Lejeune, chanoine honoraire de Reims, aumônier du Pensionnat des Frères. — 1 vol. in-12 de xvi-300 pages. — Paris, Poussielgue.

C'est bien un manuel qu'a écrit M. l'abbé Lejeune. Ainsi que dans les manuels élémentaires, nous trouvons dans son livre, comme notions préliminaires, la définition de la théologie mystique, son caractère de science, son utilité, ses difficultés ; puis, composant le corps du traité, la contemplation, qui en est l'objet général, la préparation à la contemplation et ses différents degrés : oraison affective, oraisons de recueillement et de quiétude, union simple, union extatique, union parfaite ou mariage spirituel ; puis les purifications passives qui disposent l'âme, non plus aux degrés inférieurs de la contemplation, mais aux degrés supérieurs de l'union divine ; enfin quelques phénomènes mystiques qui

[1] Une simple observation à l'auteur. Nous comprenons très bien qu'il ait tenu à réduire au minimum le format, le caractère et le prix de son volume. C'est une pensée pratique dont les « jeunes » lui seront très reconnaissants. Les pauvres « vieux, » qui n'y voient plus aussi clair aimeraient sans doute une typographie un peu moins serrée. En leur nom, nous souhaitons que M. Deshayes donne de son indispensable *Memento* une édition, plus chère un peu s'il le faut, mais en plus gros caractère, à interlignage plus espacé. Nous sommes assuré qu'elle trouverait vite sa catégorie spéciale de lecteurs, sans aucun préjudice pour le très gentil « livre de poche » actuel qui sera toujours préféré des étudiants. Ajoutons, pour être complet, que d'après les lettres qui nous ont été adressées sur ce sujet, d'aucuns souhaiteraient une édition en français. Ce serait peut-être une manière de donner à plusieurs le goût d'un travail aisé et souverainement utile.

accompagnent parfois la contemplation, les visions, les paroles surnaturelles.

Comme dans les manuels aussi, chaque sujet est traité en peu de mots, simples et faciles à comprendre, souvent sous forme de réponse à une question.

Nous recommandons cet ouvrage à ceux qui désirent posséder les premiers éléments de la théologie mystique. Sa lecture leur procurera les premières connaissances nécessaires à tout prêtre qui exerce le ministère de la confession et de la direction. Elle ne les détournera pas de l'étude des grands auteurs mystiques. Elle leur en inspirera plutôt le goût par les citations que l'auteur leur emprunte.

M. Lejeune a pris sa classification dans sainte Thérèse, qui peut, à bon droit, être regardée comme le meilleur guide pour l'étude des états d'oraison et de contemplation. Mais la science mystique n'est pas tellement faite que le cadre puisse être considéré comme définitif. Chaque auteur a sa manière de comprendre et de diviser le sujet. Pour lire avec fruit chaque ouvrage, il faut se pénétrer de l'idée qui a présidé à sa rédaction et de la manière dont l'auteur en a conçu les parties et le développement. Nous en faisons la remarque pour l'utilité de nos jeunes confrères, qui, en abordant la lecture de quelque grand mystique, saint Jean de la Croix par exemple ou saint François de Sales (*Traité de l'amour de Dieu)*, pourraient se trouver déroutés en ne retrouvant pas sous la même forme et dans le même ordre les notions qu'ils auraient prises dans le manuel que nous leur recommandons.

Le Chemin de la Perfection ou **Le curé d'Ars conduisant le chrétien au ciel,** par Dom Germain Maillet-Guy, chanoine régulier de l'Immaculée-Conception. — 1 vol. in-12 de VIII-768 pages. — 2 fr. 50. — Paris et Lyon, Delhomme et Briguet.

Tout chrétien doit tendre à la perfection, dans la mesure et de la manière qui convient à son état et à sa condition. La perfection essentielle consiste à éviter le péché grave et à accomplir tous les commandements qui obligent sous peine de péché mortel. Tous sont tenus d'arriver au moins à ce degré : autrement ils encourraient la damnation.

Mais pour assurer ce minimum indispensable, il faut ajouter à ce qui est strictement commandé les pratiques salutaires de la vie chrétienne.

Où trouver un ouvrage solide, assez clair pour être compris de tous, assez pratique pour guider dans la vie commune les âmes engagées dans les travaux et les préoccupations de la famille ? On trouve assez facilement des traités de spiritualité à l'usage des savants, des religieux, des âmes élevées ; il est moins aisé d'en rencontrer qui soient vraiment populaires.

Or le nouvel ouvrage que nous annonçons a tout ce qu'il faut pour répondre aux besoins spirituels de la classe commune des fidèles.

Tout le texte en est emprunté aux prédications du vénérable curé d'Ars. On sait avec quelle pénétrante simplicité et quel esprit pratique il exposait les devoirs de la vie chrétienne. Il stigmatisait les péchés, signalait les tentations et les dangers, indiquait les moyens d'y échapper, exposait les devoirs de la vie chrétienne avec une sainte liberté, avec une vigueur tout apostolique, avec une sagesse toute divine. Sa science et son éloquence venaient de l'Esprit de Dieu qui parlait par sa bouche.

Ce sont ses enseignements et ses exhortations que Dom Germain Maillet-Guy a disposés dans un cadre qui fait du *Chemin de la Perfection chrétienne* un véritable traité de la vie chrétienne à l'usage de tous les fidèles, même des moins instruits.

L'ouvrage contient six parties dont voici les titres : La journée, La fréquentation des sacrements, Le saint jour du dimanche, Les principaux devoirs du chrétien pendant l'année, La vocation, La maladie et la mort.

Rien de plus pratique que ces sujets si ce n'est la manière dont ils sont développés. Avec quel charme et quel profit on relit ces enseignements du Vénérable curé qui a tiré de l'abîme et conduit au ciel, de son vivant, un si grand nombre d'âmes !

Quiconque veut, comme le curé d'Ars, aimer Dieu et le faire aimer, trouvera dans le *Chemin de la Perfection* un auxiliaire des meilleurs pour y réussir.

La vie d'intimité avec le bon Sauveur, par l'abbé Maucourant, secrétaire particulier de Mgr l'évêque de Nevers. — Edition à l'usage des âmes religieuses, 1 vol. in-18 de XVI-208 p., 0 fr. 60, *franco* 0 fr. 75 ; — édition à l'usage des personnes du monde, 1 fr. 25, *franco* 1 fr. 40. — Paris, Haton.

M. Maucourant est bien connu déjà de nos lecteurs pour ses Probations sur l'humilité, la pauvreté, l'obéissance. Son nouvel opuscule est un des plus beaux recueils de méditations que nous ayons vus. Il est difficile de les lire sans en être pénétré, remué jusqu'au fond de l'âme. Elles portent des titres bien ordinaires : la création, l'Incarnation, la Rédemption, nos relations d'amour avec la sainte Trinité, peur et crainte de Dieu, l'Eucharistie, etc. Mais, au lieu d'envisager nos grands mystères seulement par le dehors comme il arrive souvent, c'en est la substance la plus intime que l'on nous offre, c'en est une application amoureuse que l'on fait à chacun de nous. « Passer du simple service de Dieu à l'amour du *bon Dieu,* » tel est le but de ces méditations. La Rédemption nous a élevés du rang de serviteurs au rang de « familiers de Dieu, » d' « amis du Sauveur. » Le plus court chemin pour aller au bon Maître, c'est l'amour. Le Sauveur est l'ami fidèle qui cherche à tout prix à rendre la créature heureuse. Plus le Sauveur donne, plus il aime. Il ne demande qu'une chose, c'est de pouvoir donner. Laisser passer une occasion de demander au bon Dieu de se montrer bon, ce serait le priver de ce qu'il aime le mieux. Disons-lui bien, avec la Mère Marie de Sales Chappuis (une sainte religieuse dont la cause sera portée à Rome et que notre auteur aime à citer) : « Satisfaites-vous, mon Dieu. Il veut être de moitié dans toutes nos actions et fait les frais pour tous nos besoins. » Sa vie, sa mort, son œuvre, tout aboutit à ce mot qui résume ses chères volontés : « Moi, je vous aime ; vous, demeurez dans mon amour, » dans mon intimité.

(L'édition à l'usage des personnes du monde ne diffère guère de l'autre que par une exécution typographique plus élégante et des modifications nécessaires dans le questionnaire ou examen qui suit chaque méditation.)

L'Eucharistie et le mystère du Christ, d'après l'Ecriture et la Tradition, par le P. Marie Bonaventure, frère mineur. — Un gros volume in-4° de 720 pages. — Paris, Poussielgue.

Considérer l'Eucharistie comme centre de toute l'œuvre surnaturelle de l'Incarnation et de la Rédemption, n'est point une idée banale, ni sans doute absolument nouvelle. Au moins le P. Marie Bonaventure aura-t-il eu le mérite de la mettre en lumière parfaite, avec un luxe vraiment prodigieux d'érudition scripturaire et patristique.

A ceux mêmes qui ne seraient pas disposés à goûter beaucoup dans ces « élévations et considérations » le genre mêlé, tout à la fois théologique, oratoire et ascétique, de la rédaction, il faudrait au moins signaler les *notes* qui constituent, par leur abondance et leur sûreté, une des plus précieuses mines de renseignements que nous connaissions sur tout ce qui a trait au mystère de l'Eucharistie ; prédicateurs et théologiens trouveront là une bonne matière à développements, une source précieuse d'inspiration et d'argumentation.

Nous avons particulièrement remarqué et goûté les nombreuses pages consacrées aux figures de l'Eucharistie et à la controverse protestante. Inutile de dire que l'auteur adopte et défend longuement « la thèse franciscaine » sur le motif de l'Incarnation.

Une table « synthético-analytique » de tout l'ouvrage en donne un bon résumé dont la lecture corrige heureusement certaines longueurs qui seront plus appréciées des âmes pieuses que des théologiens de profession.

Itinéraire de l'âme à Dieu, par saint Bonaventure. — Nouvelle traduction, enrichie d'une introduction, de notes et du résumé de chaque chapitre, par le P. Charles, franciscain. — Un vol. in-12 de 200 p., 1 fr. — Vanves près Paris, Imprimerie franciscaine, route de Clamart, 16.

Ce petit opuscule est « une œuvre immense, *opus immensum* », disait Gerson. Immense par la hauteur de vues, par la profondeur de la doctrine, par la profusion de lumières qu'il répand sur la vie spirituelle.

Six degrés pour s'élever à la contemplation de Dieu et de la Trinité : les deux premiers sont pris de la considération du monde sensible ; deux autres, de l'étude de l'âme ; les deux derniers, de la contemplation de Dieu-Etre et de Dieu-Bonté. — Arrivée sur les auteurs du sixième degré, l'âme oublie le monde sensible, s'oublie elle-même, et passe en Dieu. Pour que ce passage de la créature au Créateur soit parfait, il faut « laisser en repos toutes les opérations intellectuelles, transporter et transformer en Dieu toute l'affection de notre cœur. » C'est la contemplation. *Hoc autem est mysticum et secretissimum, quod nemo novit nisi qui accipit, nec accipit nisi qui desiderat, nec desiderat nisi quem ignis Spiritus Sancti medullitus inflammat.*

L'impression est fort élégante. En regard de la traduction française, le texte latin.

Le divin Sauveur, *Méditations et Neuvaines tirées de saint Alphonse de Liguori*, par le P. Tournois, Rédemptoriste. — Deux vol. in-12 de xxv-366 et xv-324 p., 6 fr. — Paris, Téqui.

Ceci est un traité pratique d'amour de Dieu. L'amour de Dieu grandit dans la méditation : *in meditatione exardescet ignis ;* et c'est sous forme de méditations que le P. Tournois nous propose les enseignements de saint Alphonse. Dieu nous a témoigné son amour surtout dans sa Passion. C'est donc surtout la Passion qu'il faut méditer. Aussi saint Alphonse impose-t-il à ses fils, les religieux du Très Saint Rédempteur, l'obligation de consacrer chaque jour une de leurs trois oraisons quotidiennes à la contemplation de Jésus crucifié.

La Passion commence dès l'Incarnation. Jésus-Christ a été Homme de douleurs dès le sein de sa mère, chargé dès lors de tous les péchés du monde. Aussi le P. Tournois nous donne-t-il, en tête de son premier volume (p. 1-140), les méditations rédigées par saint Alphonse lui-même sur l'Incarnation et l'Enfance du Sauveur. — Tout le reste de l'ouvrage est consacré à la Passion proprement dite. Saint Alphonse a écrit beaucoup sur la Passion, et c'est la substance de tous ces écrits que le P. Tournois nous présente sous forme de méditations ainsi réparties : 84 sur les diverses circonstances de la Passion, 26 sur la cause de la Passion, ou l'amour de Dieu pour les hommes, 52 sur les effets et les fruits de la Passion, les excellences de la Croix ; puis la neuvaine de saint Alphonse au Sacré-Cœur, sa neuvaine au Saint-Esprit, et 18 méditations sur la Sainte-Eucharistie. — Ces méditations sont courtes en général, de deux à trois pages, et pourront être excellemment utilisées pour lectures spirituelles à la prière du soir par exemple.

La très sainte Eucharistie *ou direction des âmes pieuses dans l'assistance à la messe et dans la communion*, par l'abbé Debeney, du tiers ordre de Saint-Dominique. — 1 vol. in-12 carré, 240 pages, 1 fr. 20; *franco*, 1 fr. 50. — En vente : Imprimerie franciscaine missionnaire, 16, route de Clamart, Vanves, près Paris ; et Providence de Saint-Joseph, à Ars (Ain).

Trente-cinq méditations : une sur la foi, une sur le Saint-Esprit, une sur la sainte Vierge, et trente-deux sur la sainte Eucharistie. Dans chaque méditation, généralement deux points dont chacun ne contient qu'une considération bien exposée, bien nette, courte, tout à fait théologique et à la portée de tous.

L'amour de Jésus ou **Visites au Saint-Sacrement pour chaque jour du mois,** par le Rév. D. Gilbert DD.; ouvrage traduit de l'anglais par l'abbé Alphonse Têtu. — Un vol. in-32. — Québec, Hardy, libraire-éditeur.

Opuscule de piété, affectueux et solide, sur le plan des Visites au Saint-Sacrement de saint Alphonse de Liguori.

Les Anges et les temps présents, par l'abbé Paul Grand-Clément. — 1 vol. in-8° de c 774 pages. — Prix, 8 fr. — Chez l'auteur, à Cannes, Alpes-Maritimes, et au Mont Saint-Michel (Manche).

Opportunité de la dévotion aux Anges ; — leur nature et leur distinction, leur hiérarchie, leurs relations entre eux ; — puis les relations des Anges avec le monde physique, avec le monde moral, les Anges tutélaires des individus, des sociétés, leurs bons offices envers les hommes : voilà assurément la matière d'un ouvrage intéressant et important. Aux données théologiques s'ajoutent une foule de faits et autres données appartenant aux temps présents, ce qui double d'actualité l'intérêt qui s'attache à l'ouvrage.

Mais pourquoi avoir mélangé tant de choses disparates, sans aucune réflexion ou étude critique qui en établisse la valeur respective ? Avec la meilleure théologie, on y voit les révélations particulières qui ont cours dans l'Eglise, les traditions profanes, les vers des poètes, et jusqu'aux contes du docteur Bataille et aux espérances des prétendus descendants de Louis XVII !

Le Pater à l'heure présente, par l'abbé J. Poirine. — 1 vol. in-12 carré, de 290 pages. — Paris, Lethielleux. — Prix : 3 fr.

Bon commentaire de l'oraison dominicale. M Poirine y touche incidemment plusieurs questions importantes de notre temps, ce qui donne à cette étude un caractère spécial d'actualité.

Cet ouvrage, dit Mgr de Nancy dans une lettre à l'auteur, parait surtout destiné aux âmes chrétiennes et même pieuses. Toutes y trouveront certainement des enseignements et des exhortations qui leur seront utiles. C'est aussi notre avis.

Chemin de croix du prêtre, du religieux, et des âmes qui aspirent à la perfection, par le P. Abt, S. J. — 19e édition. Prix : broché 25 cent. ; 2 fr. 50 la douzaine. — Taffin-Lefort, éditeur, 30, rue des Saints-Pères, Paris.

Chemin de croix des Enfants de Marie, par le même. — Mêmes prix, même éditeur.

Voilà des *Chemins de croix* comme il en faut, et ce nous est un plaisir de les recommander. Ce n'est pas une dévotionnette que l'exercice du chemin de la croix ; et des âmes énergiques et ferventes ont seules assez de courage pour le pratiquer, tous les huit jours par exemple. Elles ne sauraient trouver pour s'aider à faire avec le plus de fruit possible ce chemin de croix tout intime, de meilleur guide que le P. Abt, avec ses réflexions si suggestives et si pleines dans leur brièveté, si précises et si pratiques.

Entretiens sur la règle du tiers ordre séculier de saint François d'Assise, par Charles de Montenon. — 1 vol. in-12, 244 p. — Poitiers et Paris, Oudin.

Ces entretiens sont un bon commentaire, exact, pieux et pratique, de la constitution *Misericors Dei Filius*, ou pour parler plus exactement de la nouvelle règle du tiers ordre de Saint-François.

L'auteur, un laïque, les a composés pour son utilité personnelle, étant chargé de faire connaître et aimer la règle du tiers ordre aux novices. Les supérieurs de l'ordre voulurent qu'ils fussent publiés, jugeant qu'ils seraient utiles à beaucoup d'autres. Les lecteurs partageront leur avis.

Paillettes d'or. *Dixième série.* Recueil des années 1895 96 97. — Un vol. in 18. Prix, broché 0 fr. 60. — Avignon, Aubanel frères.

Nous n'avons qu'à signaler l'apparition de cette dixième série. Cette publication est bien connue et beaucoup d'âmes pieuses en font leurs délices.

Le petit livre des Sœurs Converses, par l'auteur du « Livre des Professes » et des « Paillettes d'or. » — Un vol. in-18. — Avignon, Aubanel frères.

L'auteur s'applique à faire aimer aux sœurs converses leur condition et leurs emplois. Il leur enseigne avec beaucoup de simplicité et d'une manière pratique comment elles peuvent s'y sanctifier. Elles n'y manqueront pas.

Manuel des Indulgences, d'après l'ouvrage du R. P. Béringer, *Les Indulgences, leur nature et leur usage*, par le R. P. Jos. Hilgers, S. J. Traduction par l'abbé Ph. Mazoyer, du clergé de Paris. Seule édition française autorisée. Approuvée par la S. Congrégation des Indulgences. — 1 vol. in-18, de xxxvi-704 p. — Paris, P. Lethielleux, libraire-éditeur, 10, rue Cassette. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un résumé bien exact du grand ouvrage du P. Béringer, *Les Indulgences.* Le savant jésuite avait d'abord donné dans une longue introduction les notions générales sur les indulgences, puis il expliquait les diverses indulgences attachées aux prières, aux pieux exercices, aux œuvres de zèle et de charité, aux objets de dévotion, aux lieux et aux temps particuliers : c'était la matière du premier volume. Dans le second, après des notions générales sur les confréries, venait une étude sur les principales confréries et associations pieuses.

Dans le résumé que donne le P. Hilgers, tout en suivant l'ordre de la *Raccoltà* pour la distribution des prières indulgenciées, on a rapporté à chaque sujet les diverses confréries établies en son honneur.

Cet ouvrage sera bien accueilli par une foule de prêtres qui trouvaient le savant ouvrage du P. Béringer un peu trop long et d'un prix trop élevé pour leur modeste bourse.

Precetti di Sacra Eloquenza secondo le ultime norme della Chiesa ad uso dei Seminarii, per il sacerdote Prof. Aristide Botti, priore del Collegio dei Parrochi di Faenza. — Bologna, Tipografia pontificia Mareggiani, 1897. — In 8 de 350 pages.

Bien que ce livre soit écrit en italien, nous le signalons à nos lecteurs, d'abord parce que beaucoup d'entre eux peuvent, sinon parler, du moins lire couramment cette langue, et ensuite parce que le nom de M. Botti est connu avantageusement en France pour ses *Homélies*, traduites par M. Tachy.

Dans ce nouvel ouvrage, M. Botti s'adresse aux séminaristes et il procède sous la forme catéchistique, c'est-à-dire par demandes et par réponses.

Dans la première partie, intitulée *l'éloquence en général*, il est question de l'orateur et de ses principales vertus : vocation divine, probité, science, zèle, prudence ; — des sources de l'éloquence : écriture sainte, tradition, sciences sacrées, histoire, sciences profanes, auteurs profanes ou ennemis de l'Eglise ; — des formes de l'éloquence : style et langage de l'orateur ; — du discours et de ses parties : exorde, proposition, etc. ; — des convenances oratoires ; — de l'action oratoire.

Dans la seconde, consacrée à *l'éloquence sacrée*, on étudie les diverses formes qu'elle revêt : sermon, panégyrique, oraison funèbre, homélie, catéchismes, exercices spirituels, missions, mois de mars, mai, juin, etc., conférences, lectures, instructions pour les associations catholiques, pour les retraites de jeunes gens, de jeunes filles, de prêtres, de religieuses, pour les premières communions et les mariages.

Institutiones Philosophiæ naturalis secundum principia S. Thomæ Aquinatis ad usum scholasticum accommodavit *Tilmannus Pesch*, S. J. — Cum approbatione Rev. Vic. Gen. Friburg. et Super. Ordinis. *Editio altera.* — 2 tomi in 8, xlviii-850 p. — Chez Herder, à Fribourg-en Brisgau. — Prix : 12 fr. 50.

La première édition de cet ouvrage a été publiée en 1880, en un seul volume. Elle fut accueillie à cette époque avec beaucoup de faveur. La *Revue catholique* de Louvain disait en 1880 : « On pourra contester des conclusions de l'auteur, ne pas accepter toutes ses opinions, critiquer ses arguments, mais on ne pourra jamais lui contester un grand savoir philosophique, une érudition peu commune, un talent remarquable d'exposition, une rare intelligence des doctrines de saint Thomas. Voilà pourquoi nous souhaitons beaucoup de lecteurs à ce livre qui ne contribuera pas peu à réaliser les désirs du Saint-Père, à faire connaître et respecter la philosophie scolastique. » C'est aussi notre désir.

La nouvelle édition reproduit exactement, mais dans un cadre agrandi, les doctrines contenues dans la première et mérite par conséquent la même attention.

Inutile d'ajouter que l'exécution matérielle, comme pour tout ce qui sort des presses de M. Herder, ne laisse rien à désirer.

La philosophie de M. Balfour, par J. Rey. — Un vol. in-12 de 200 pages. — Paris, Lethielleux. — Prix : 1 fr. 50.

M. Rey a réuni en volumes les articles publiés par lui dans la *Revue Catholique des Revues* sur le fameux livre nouveau de Balfour : *Les bases de la croyance.* Cette étude critique n'est point mauvaise ; on y relève comme il convient les dangers du fidéisme exagéré de M. Balfour et les vices de son argumentation contre les certitudes rationnelles de la philosophie et de la science.

Le Kantisme et ses erreurs, par le P. Tilmann Pesch, S. J. — 1 vol in-12 de 340 pp. — Paris, Lethielleux. — Pr. : 3 fr. 50.

Les récentes défaites du matérialisme scientifique ont eu pour contrecoup de remettre à la mode les théories nuageuses de la philosophie kantiste. La matière a cessé de plaire ; on revient à l'idée. Pour beaucoup, ce changement d'attitude, cette évolution si l'on veut, nous dirions presque cette conversion, a son point de départ dans les discussions récentes qu'a soulevées, au milieu du monde où l'on pense, la crise morale contemporaine.

Rien de nouveau sous le soleil. L'intelligence humaine oscille éternellement, dans ses spéculations philosophiques, entre ces deux points extrêmes, matérialisme et idéalisme, avec des nuances à l'infini, suivant qu'elle se porte avec une audace plus ou moins radicale aux dernières conséquences de l'une ou l'autre de ces deux erreurs. Car, prises dans leur exagération, les deux tendances aboutissent à des monstruosités. Kant nous offre le meilleur spécimen des aberrations de l'idéalisme pur. Quiconque n'est ni sceptique absolu, ni philosophe scolastique à la manière qu'entend l'Eglise, doit nécessairement, s'il est logique, en arriver un jour ou l'autre à s'inscrire parmi les adeptes de Kant ou de Büchner.

Büchner est en baisse ; c'est donc Kant qui, après une heure d'oubli, reparaît sur la scène. Sans vouloir l'avouer, ni même peut-être s'en rendre bien compte, beaucoup d'auteurs catholiques de productions philosophiques très récentes, par exemple en matière de méthode apologétique, s'inspirent des principes « subjectifs » de la philosophie kantiste. Il y a là un danger grave. Nous sommes très reconnaissants au P. Pesch d'y avoir apporté un bon remède dans le très intéressant volume que nous présentons à nos lecteurs.

La lecture des œuvres du « Socrate de Kœnisberg » est chose difficile pour nous français qui sommes avant tout amoureux de lumière et de précision. Avec le P. Pesch, les obscurités sont réduites au minimum, l'exposé sincère des théories kantistes se laisse comprendre, leur réfutation est également claire et facile à saisir.

Il faut féliciter l'habile traducteur, M. Lequien, d'avoir

mis cette excellente critique des fantasmagories aprioristiques, nouméniques et antinomiques du kantisme à la portée de nos professeurs de philosophie et autres gens intéressés à surveiller le mouvement intellectuel qui tend à orienter les systèmes psychologiques du futur siècle vers les divagations creuses de l'idéalisme germanique.

Ephèse ou Jérusalem. *Tombeau de la sainte Vierge*, par Gabriélovich. — Une brochure in-8° de x-148 p., chez H. Oudin, Paris, rue de Mézières, 10.

L'auteur anonyme de cette brochure prend nettement parti pour Ephèse. Ses conclusions contrarieront sans doute nombre de personnes qui se sont fait une conviction touchant la mort de la sainte Vierge à Jérusalem, mais l'on doit reconnaître qu'il connaît son sujet et qu'il est compétent pour le traiter.

C'est le même auteur, croyons-nous, qui publiait déjà l'an dernier, chez Oudin, une petite brochure intitulée : *Panaghïa-Capouli ou Maison de la sainte Vierge près d'Ephèse*, où il est raconté comment les Kirkindjiotes, ou descendants des anciens Ephésiens, gardent le souvenir très précis du séjour, de la mort et de la sépulture de Marie sur le mont Bulbul-Dagh, près d'Ephèse. Nous en avons dit un mot en son temps. Celle-ci est plus affirmative encore, on y rencontre même une chaleur qui suppose ou appelle des contradictions. Sans prendre parti dans la discussion, nous nous contenterons de dire que ceux qui passeraient condamnation sur Ephèse avant d'avoir lu et étudié ce travail, feraient preuve de légèreté en matière de critique. De ce que la découverte d'Ephèse répond assez exactement aux descriptions de Catherine Emmerich, ce n'est cependant pas une raison de l'infirmer. C'est cela qui serait du parti pris.

Il y a une tradition à Jérusalem, dit l'auteur, mais il en existe une également à Ephèse. Il s'agit de les apprécier.

I. On allègue en faveur de Jérusalem : 1° Saint Denys l'Aréopagite, qui raconte à saint Timothée l'Assomption de la sainte Vierge; récit dramatique où comparaissent « Jacques frère du Seigneur, et Pierre coryphée et chef suprême des théologiens », ainsi que les Apôtres, puis Hiérothée, qui, « venus pour voir ce corps qui avait reçu Dieu », se répandent en nombreux discours « sur la toute-puissante Bonté de la Vertu divine. » Mais qui prouve qu'il y est question de l'Assomption de la sainte Vierge et de Jérusalem? Cela n'est pas dit. D'autre part, les écrits de saint Denis sont bien suspects d'interpolation. Et puis, il y a beaucoup de discours.

2° Saint Polycrate qui, énumérant les gloires d'Ephèse, ne fait pas mention de la sainte Vierge. Mais dans sa lettre au pape saint Victor (195), il voulait tout simplement prouver que, de temps immémorial, on avait toujours célébré la fête de Pâques le quatorzième jour de la lune de mars. La sainte Vierge n'avait pas à intervenir dans cette question.

3° Saint Epiphane, l'oracle de l'Orient (310-403). « Je ne sais pas, dit-il, si la Vierge est morte ou pas morte, si elle a été ensevelie ou pas ensevelie, ou si elle n'a pas été enlevée au désert vivante comme la femme de l'Apocalypse... Qu'on veuille bien ouvrir la sainte Ecriture et l'interroger. On n'y trouvera rien sur la mort de la sainte Vierge. Et lorsque Jean partit pour l'Asie, nulle part l'Ecriture ne donne à entendre qu'il l'emmena avec lui ; elle est absolument muette là-dessus. »

En somme, saint Epiphane déclare qu'il ne sait rien et que l'Ecriture ne dit rien, voilà tout. Alors, qu'on ne leur fasse rien dire.

4° Saint Méliton, évêque de Sardes (171), qui a écrit « *Du Trépas de la sainte Vierge.* » Un prince des prêtres se jette furieux sur le cercueil, et perd l'usage de ses mains, puis il se convertit et recouvre la santé. Quinze mille personnes accompagnent le convoi... Malheureusement le pape Gélase au concile de Rome (492-496) a déclaré que cette œuvre est apocryphe. — Puis Euthymius, un inconnu qui enchérit sur ces merveilles. C'est l'histoire des chants angéliques trois jours durant, de l'absence de Thomas et de l'ouverture du tombeau de Marie. — Enfin saint Jean Damascène qui recueille toutes ces traditions et nous les transmet telles quelles. Aussi bien, Tillemont lui reproche-t-il sa facilité extrême à recevoir toutes sortes d'histoires, ce qui lui ôte « de l'autorité », au moins sous ce rapport.

Il est vrai que le bréviaire renferme tout au long la légende Euthymienne et Damascénienne. Mais ce n'est que depuis le seizième siècle qu'elle s'y est introduite. Le correcteur du Bréviaire, séduit par l'orientalisme et le grand nom de saint Jean Damascène, la préféra alors à la fausse lettre de saint Jérôme qu'on y lisait, lettre où le saint docteur déclarait qu'on ne doit rien affirmer sur l'Assomption de la sainte Vierge. D'autre part, le bréviaire n'a aucune prétention à l'infaillibilité historique.

5° Le tombeau de la sainte Vierge à Gethsémani. Ce tombeau existe, mais rien ne prouve que le corps de Marie y fut déposé. On sait que Joseph d'Arimathie, par exemple, s'était fait construire un tombeau où fut enseveli le corps de Notre-Seigneur. C'était l'usage chez les juifs de se faire ériger un tombeau de son vivant. Ce tombeau a pu être érigé pour Marie et n'avoir point servi.

C'est le récit de Catherine Emmerich ; et au fond, c'est cela qui horripile la critique moderne. Un an et demi avant sa mort, dit-elle, la sainte Vierge alla d'Ephèse à Jérusalem et y tomba si gravement malade que les apôtres, pensant qu'elle allait mourir, chargèrent un sculpteur chrétien de lui préparer un tombeau, au pied du mont des Oliviers. Ce qui fut fait. Mais Marie guérit et retourna à Ephèse pour y mourir. — Nous ne prétendons pas que la voyante de Dülmen mérite créance au point de vue historique ; mais si elle raconte un fait il ne s'ensuit pourtant pas nécessairement qu'il soit faux.

6° Enfin Juvénal, évêque de Jérusalem, et sa fameuse entrevue avec sainte Pulchérie en 451. Celle-ci bâtit une église en l'honneur de la sainte Vierge aux Blacquernes, à Constantinople ; elle appelle Juvénal, qui était alors au concile de Chalcédoine, et lui dit : « Nous avons appris qu'il y a à Jérusalem une église majeure et insigne dédiée à Marie Mère de Dieu et toujours vierge, au lieu dit Gethsémani, et que là son corps qui a porté la Vie repose dans un tombeau. »

Juvénal répond par le récit de la légende Euthymienne.

Que va répliquer à cet argument l'auteur d'*Ephèse ou Jérusalem?*

Juvénal, dit-il, a inventé tout cela pour les besoins de sa cause. Il voulait, écrit saint Léon, « s'élever à la domination de la province de Palestine », et il appuya ce coup d'audace « de fausses lettres ». C'était un ambitieux, un faussaire, un ami de Dioscore — du brigandage d'Ephèse — et un fauteur d'Eutychès. Quelle autorité peut avoir son témoignage. N'a-t-il pas falsifié des pièces officielles en plein concile d'Ephèse?

Reste la tradition de Jérusalem. Mais pour qu'une tradition fasse loi, il faut 1° qu'elle remonte aux origines : or celle-ci n'était pas connue de saint Epiphane, qui déclare n'en rien savoir (310-403); 2° qu'elle repose sur des bases solides : or les bases ici c'est Euthymius, un inconnu, et Juvénal, un faussaire.

II. Etudions maintenant la tradition d'Ephèse.

En sa faveur, on peut apporter comme arguments :

1° La *loi du secret*. Pourquoi le silence des évangélistes sur la sainte Vierge, après sa mort, et particulièrement sur sa mort? « C'est peut-être, dit saint Epiphane, à cause de ce qu'il a dû y avoir de merveilleux dans ce trépas ; et pour ne point jeter les hommes dans un étonnement extrême. » N'est-ce pas plutôt parce qu'il y eût eu pour les nouveaux convertis un danger d'idolâtrie à leur faire connaître le tombeau de Marie? Des Scythes et des Arabes, au dire de saint Epiphane, l'adoraient « comme une divinité. » Les chrétiens qui étaient prosternés la veille devant les autels de Diane, n'eussent-ils pas adoré de même la sainte Vierge? Alors on fit silence sur elle en attendant que les esprits pussent porter cette vérité et comprendre son culte. C'est ce que le P. Lana appelle le *secret de discipline.*

2° Le *silence de Jérusalem*. Comment expliquer l'ignorance de saint Epiphane touchant la mort de la Mère du Sauveur et le silence de tous les pèlerins, comme Sylvion (380), des historiens comme Eusèbe de Césarée (313), ou des docteurs comme saint Jérôme, qui passe quarante ans à Jérusalem (373-420), décrit les « Lieux hébraïques » et n'a pas un mot sur le tombeau ni sur la mort de la sainte Vierge?

3° Le *texte de saint Jean : « Accepit eam discipulus in sua.* » Saint Jean la prit avec lui. Or il ne resta point à Jérusalem. L'Asie-Mineure lui échut à évangéliser, c'est la tradition unanime qui l'affirme, et il l'évangélisa si bien, qu'au rapport de saint Jérôme il en fonda toutes les Eglises, *fundavit totas Asiæ Ecclesias.* Il

emmena donc Marie avec lui en Asie-Mineure, par conséquent à Ephèse. Le P. Ollivier pense que ce fut en l'an 42. « A Ephèse, conclut-il, saint Jean l'aurait confiée à des mains fidèles, comme avait fait Notre-Seigneur à Capharnaüm pendant sa prédication, puis, ce pieux devoir rempli, il aurait repris le cours de ses missions apostoliques. » *(Amitiés de Jésus)*. C'est aussi l'opinion de Benoît XIV et de dom Ruinart, qui vont même plus loin, car ils affirment que la sainte Vierge est morte à Ephèse.

4° La *lettre du Concile d'Ephèse* au clergé et au peuple de Constantinople, touchant Nestorius. Voici la fameuse phrase qui a suscité tant d'interprétations diverses : « φθάσας έν τῃ 'Εφεσίων,ἔνθα ο Θεολόγος Ἰωάννης, καὶ ἡ θεοτόκος Παρθένος ἡ ἁγία Μαρία... Quand il parvint dans la ville des Ephésiens, où Jean le théologien et la sainte Vierge Marie... »

Si la phrase est complète, avec εἰσι sous-entendu, la cause est entendue : Saint Jean et la sainte Vierge ont leur tombeau à Ephèse.

Si elle est tronquée, le champ est ouvert aux conjectures. Les uns expliquent : la ville où saint Jean et la sainte Vierge « ont leur tombeau ; » d'autres, « ont leur temple », « ont séjourné », « sont honorés. » Mais qui l'aurait tronquée? Qui, sinon celui qui y avait intérêt, pour établir la prépondérance de Jérusalem, Juvénal, coutumier des faux ? En tout cas la phrase, même tronquée, dit toujours quelque chose, et quelque chose de favorable à Ephèse.

Tels sont les principaux arguments.

« Comparez les traditions, dit l'auteur. Tout favorise Jérusalem, et cependant malgré le concours inouï de tant de circonstances, toutes favorables, la tradition de Jérusalem n'a point réussi à faire oublier celle d'Ephèse. » Et pourtant, « à Jérusalem tout est disposé en faveur. A Ephèse c'est le contraire, tout est disposé *contre*, jusqu'au clergé du pays qui combat contre Ephèse pour Jérusalem. »

Malgré l'incrédulité même du clergé éphésien, chaque année, depuis des siècles, les Kirkindjiotes font leur pèlerinage à l'endroit qu'ils regardent comme le tombeau de la sainte Vierge, à cinq lieues de la ville, en dépit des brigands qui infestent le pays, et des difficultés des chemins embroussaillés. Ils sont 4000, tous chrétiens, mais de religion grecque, retirés dans la montagne. « La veille du pèlerinage, vers l'Assomption, raconte un témoin oculaire dans *Panaghïa-Capouli*, des hommes partaient en avant pour *débroussailler* les abords de la maison et en permettre l'approche. Le jour venu, hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles, enfants et vieillards, arrivaient avec le prêtre. On établissait un autel provisoire sur les décombres mêmes remplissant la chapelle. Le prêtre disait la messe que tout le monde entendait fort dévotement. La messe dite, on défaisait l'autel, on prenait un peu de repos et on repartait pour Kirkindjé. »

Seulement, il y a le récit de Catherine Emmerich. Elle a vu dans un site près d'Ephèse, au pied d'une montagne du haut de laquelle on aperçoit la cité, une maison isolée construite en pierres, disposée de telle manière, octogone par derrière, où la sainte Vierge a habité neuf ans, après son départ de Jérusalem. C'est là qu'elle est morte, et non loin de là, dans une grotte aujourd'hui cachée sous terre, est son tombeau. Elle a vu les funérailles de la sainte Vierge où assistaient seulement les apôtres et quelques fidèles. Il était presque nuit quand les apôtres fermèrent le sépulcre. Après l'avoir fermé, ils creusèrent un fossé devant l'entrée étroite de la grotte, plantèrent devant une haie au pied de laquelle ils firent passer un ruisseau voisin, en sorte qu'il était impossible d'en apercevoir l'ouverture.

Mais pourquoi a-t-elle vu cela ! Sans quoi l'on prendrait peut-être en considération la découverte de Panaghïa-Capouli faite en juillet 1891, et l'on étudierait ce fait curieux d'une tribu de chrétiens qui depuis des siècles s'obstinent, malgré leur clergé qui n'est sans doute point de leur race, à faire leur pèlerinage annuel aux vieilles ruines d'une maison où ils croient que la sainte Vierge a établi autrefois son séjour.

Oh, ce respect humain de la science qui l'empêche même de tenir compte d'un fait, parce qu'il a été l'objet de révélations auxquelles sûrement elle aurait honte de s'arrêter !

Toutefois cette brochure, par ailleurs très documentée, nous paraît nécessiter quelques réserves. Elle a contre elle l'argument de prescription, le grand argument de Tertullien. Jérusalem *possède*, il faut prouver qu'elle a usurpé son titre. Il ne nous est parvenu aucun document des premiers siècles, cela ne prouve pas qu'ils n'aient point existé. Nous avouons que « l'ignorance » de saint Ephiphane nous ébranle, mais les agissements de Juvénal ne nous convainquent pas.

Il y a encore un *postulatum* difficile à accorder : « Nous déclarons très nettement, dit l'auteur (p. 56), que nous regardons comme nôtre quiconque admet que la sainte Vierge est venue, et surtout a demeuré à Ephèse. » Tout le monde à peu près admet cela, croyons-nous, ce qui n'empêche pas que beaucoup de monde tient aussi à la tradition de Jérusalem, parce qu'elle *possède*.

Anciennes littératures chrétiennes : La littérature grecque, par l'abbé Batiffol. — Un vol. in-12 de XVI-348 p., 3 fr. 50. — Paris, Lecoffre.

Ce volume est le second de la nouvelle *Bibliothèque de l'enseignement de l'Histoire ecclésiastique*, annoncée dans notre numéro du 29 juillet, page 635.

Il répond à une nécessité pressante. C'est un livre français, adapté à notre esprit français. Jusqu'ici, en fait de *patrologie*, nous n'avions guère que des traductions de l'allemand, à moins de remonter à nos excellents auteurs du siècle dernier, Tillemont surtout, encore inappréciable, mais qui aurait besoin d'être condensé et rajeuni. La meilleure Patrologie allemande, celle de Bardenhewer (professeur à Munich), n'était même pas traduite. Les ouvrages de Harnack sont fondamentaux, mais inaccessibles au grand public. Et pourtant, depuis quelques années surtout, un immense effort s'est opéré dans les régions scientifiques. D'importants ouvrages primitifs ont été découverts ; des authenticités ont été contestées, d'autres ont été établies victorieusement ; une foule de monographies se sont succédé un peu partout, et régulièrement dans les publications de Textes et d'Etudes en Angleterre et en Allemagne.

Il fallait que tout cela fût mis à la portée du public français. C'est ce qu'a fait excellemment M. Batiffol. Par ses publications de textes inédits, il était suffisamment apprécié du monde savant pour offrir au public lettré toutes les garanties du travailleur de première main qui classe et met au net dans un tableau concis ce qu'il a vu lui-même.

Son livre est un admirable instrument de travail : « Ce sera, dit-il lui-même, moins une histoire qu'une introduction... On y trouvera un exposé rapide de l'état des études d'histoire littéraire grecque chrétienne. La psychologie des auteurs et l'esthétique des œuvres donneraient lieu à des développements dont la place n'est pas ici. — L'histoire des doctrines est de la compétence de l'historien des dogmes... Il nous restait à classer, à dater, à caractériser les pièces de cinq siècles de littérature ecclésiastique. » — Tâche immense et qui semble dépasser de beaucoup les proportions d'un Manuel. Et pourtant, rien d'important n'a été omis de ce qui peut aider l'étude personnelle et approfondie : chaque auteur, ou chaque groupe littéraire, à son rang chronologique ; les éléments traditionnels de sa biographie soigneusement triés selon leur degré de certitude ou de probabilité ; les conjectures ou controverses discrètement indiquées avec le nom de leurs auteurs et de leurs tenants ; l'énoncé critique des œuvres avec leur caractère d'authenticité ou de non-authenticité, et la longue liste des pseudépigraphes : Pseudo-Athanase, Pseudo-Chrysostome, Pseudo-Basile, Pseudo-Justin, etc... (il y en a dix-huit), pour finir « sur le nom énigmatique du faux Aréopagite. »

Il faut pratiquer ce petit volume, et le pratiquer laborieusement, pour en soupçonner la richesse. Les jugements sont brefs, mais singulièrement précis et condensés : l'épître de saint Clément pape, par exemple, est « une véritable déclaration du droit divin de la hiérarchie... Elle a marqué plus qu'aucune autre dans la formation de l'esprit catholique » (p. 12-13). — Les épîtres de saint Ignace d'Antioche expriment « surtout l'idée d'unité par la hiérarchie en chaque église, et de cohésion entre églises : la formule καθολικὴ ἐκκλησία est employée ici pour la première fois » (p. 15). — Les épîtres des martyrs de Lyon à diverses églises nous montrent « quelle extension cette correspondance catholique tend à prendre et comme Rome s'en manifeste le centre » (p. 20). — L'Evangile de saint Pierre (récemment découvert en Egypte) « n'apporte aucun élément nouveau à

l'histoire évangélique, mais est un repère pour l'histoire de l'altération du souvenir par la légende et une précieuse attestation de la très primitive autorité des quatre évangiles canoniques » (p. 37). — Au cours du IIe siècle, on a vu la doctrine ecclésiastique s'affirmer comme tradition. Il lui reste à se développer comme science : « ce sera l'originalité du IIIe siècle de fonder ce développement en fait et en droit... Ce sera l'œuvre d'Hippolyte, de Clément, d'Origène, de Lucien, les premiers qui aient posé en principe le droit à la recherche de l'intelligence de la foi, et qui, l'ayant pratiqué avec des erreurs ou des tâtonnements multiples, en ont cependant accrédité le principe dans l'Eglise... Denys d'Alexandrie, Theoteknos de Césarée, Anatolios de Laodicée, sages esprits, qui savent unir la foi traditionnelle et la culture, toute la culture de leur temps : union déjà délicate assez pour que des esprits pétulants comme Paul de Samosate y échouent, et pour que, aussi bien du temps de Clément d'Alexandrie que de Lucien d'Antioche, on sente se former un parti d'esprits inquiets qui demandent à l'autorité ecclésiastique d'en définir les conditions » (p. 123-124).

Sainte Cécile et la Société romaine aux deux premiers siècles, par Dom Guéranger, abbé de Solesmes.

La librairie Victor Retaux (Paris, rue Bonaparte, 82) vient de publier en deux volumes (in-12 jésus ; prix 7 fr. 50), la 8e édition de ce chef-d'œuvre que nous n'avons pas à louer et à recommander. Cette nouvelle édition est parfaite d'exécution.

La Serbie chrétienne. *Etude historique*, par A. d'Avril, ministre plénipotentiaire. — In-8 de 134 p., 2 fr. — Au bureau des *Œuvres d'Orient*, rue du Regard, 20, Paris.

Nos atlas scolaires et manuels de géographie apprennent à nos enfants que la Serbie est un petit royaume situé sur la rive droite du Danube et de la Saxe, entre la Bosnie à l'Ouest, la Bulgarie à l'Est, et la Turquie au Sud, avec Belgrade pour capitale et un peu plus de deux millions d'habitants.

Cela, c'est la petite Serbie, la Serbie des traités, une Serbie éclose sur le tapis vert des diplomates et qui se débat dans ces étroites limites comme un enfant au maillot.

La race Serbe elle-même est bien autrement étendue. Il y a des Serbes en Macédoine, il y en a en Bosnie-Herzégovine, il y en a en Dalmatie, il y en a en Croatie, il y en a en Transylvanie, etc. Réunir en une Grande-Serbie tous ces rameaux séparés du tronc, voilà la *grande idée Serbe* qui vit au cœur de tout Serbe et qui n'est pas l'un des points les moins difficiles de la question d'Orient. Car, à côté de la Grande-Serbie, d'autres rêvent une Grande-Grèce, d'autres une Grande-Bulgarie, d'autres une Grande-Roumanie, d'autres une Grande-Croatie (voir *Ami*, 1895, p. 423), de même qu'ailleurs, il n'était question, voilà cinquante ans, que de Grande-Allemagne ou de Grande-Italie.

En Allemagne du moins et en Italie, il y avait des limites géographiques pour préciser les appétits même les plus pantagruéliques. En Orient, la géographie physique ne fait que compliquer les questions : races et religions s'emmêlent sur le même sol dans un fouillis inextricable. Les données historiques contredisent la géographie; les appétits débordent les traditions. Il faudrait être aveugle, quand on jette un coup d'œil sur l'Orient, pour ne pas voir tout ce qu'ont de faux, de factice et d'inapplicable ces théories de races et de nationalités qui, depuis un siècle, encombrent l'histoire et dont on voudrait faire des principes absolus.

Mais il ne s'agit pour le moment que de présenter à nos lecteurs la *Serbie chrétienne* de M. d'Avril. On y étudiera, dans un exposé que l'on pourrait souhaiter plus clair et plus vivant, le passé et le présent religieux de tout ce qui a nom Serbe, depuis les origines lointaines du christianisme qui fut prêché dans ces régions dès avant le concile de Nicée, jusqu'au Concordat de 1886 avec les Serbes du Monténégro et aux grandes manifestations jougoslaves de 1895 et 1896, où l'on vit réunis dans un même esprit de solidarité Serbes orthodoxes et Serbes catholiques.

Géographie de l'Afrique chrétienne, par Mgr Toulotte, évêque titulaire de Tugaste, vicaire apostolique du Sahara. — 4 vol. in-8. — S'adresser aux Pères Blancs, à la Maison-Carrée, près d'Alger.

Le cardinal Lavigerie, en travaillant à la résurrection spirituelle de l'Eglise d'Afrique, a compris tout l'intérêt qui s'attache au passé jadis si glorieux de cette Eglise ruinée par les invasions. Il a chargé un de ses missionnaires, Mgr Toulotte, de publier ce que l'antiquité et les constatations récentes nous apprennent sur les anciens sièges épiscopaux d'Afrique.

Mgr Toulotte a repris le texte du P. Moricelli, savant jésuite italien de la fin du siècle dernier. Il en a publié la traduction, mais avec de nombreuses modifications. Des suppressions notables ont été faites; mais elles sont largement compensées.

Le monde et la science, par S. Georges Mivart, traduit de l'anglais par J. Legoux. — 1 vol. in-12 de 565 p. — Paris, Lethielleux. — Prix : 3 fr. 50.

Tout le monde sait la place d'honneur qu'occupent dans la science les travaux du professeur catholique S. Georges Mivart. Nous les avons plus d'une fois signalés à l'attention du lecteur en quête d'ouvrages de bonne vulgarisation, scientifique et philosophique tout à la fois, non sans remarquer que l'auteur sait faire montre d'une très large originalité de pensées sans préjudice de son orthodoxie.

Ce dernier volume ressemble à ses aînés; il en a les qualités et les défauts. On y trouve la même clarté de style et d'exposition synthétique, la même sûreté d'érudition scientifique, et aussi la même allure un peu superficielle, fort excusable d'ailleurs dans un livre qui n'a pas la prétention d'être un traité, mais un simple résumé très rapide de tout ce que la science peut nous apprendre aujourd'hui sur l'histoire naturelle et philosophique du monde.

Dédié à ceux qui veulent se mettre rapidement au courant de tout ce qu'un curieux des choses de la science doit savoir aujourd'hui sur : la nature inorganique, — la nature organique, — les fonctions organiques, — les facultés animales, — la nature, — la cause première.

L'ambassadeur du Christ, par S. E. le cardinal Gibbons. — 1 vol. in-12 de XL 510 pages. — Paris, Lethielleux. — Prix : 4 fr.

Pro Christo LEGATIONE *fungimur*. Le cardinal Gibbons prend à la lettre ce mot de saint Paul, pour en faire, dans cet admirable volume, une application fort intéressante à la fonction du prêtre, qu'il étudie pour ainsi dire sous toutes ses faces, dans son rôle d'*Ambassadeur du Christ*.

Juger l'œuvre d'une Eminence est chose malaisée. Comme il nous faut cependant avoir ce courage, respectueusement nous en dirons notre avis.

A part le parfum d'exotisme américain et je ne sais quelle saveur d'originalité qui, au premier abord, surprend un peu le lecteur, ce charmant volume serait bien près d'être un pur chef-d'œuvre. Encore devons-nous bien vite remarquer que notre discrète réserve peut, au fond, être prise pour un compliment, si l'on veut bien comprendre que ce livre a été écrit par un Américain pour l'utilité du clergé d'Amérique; il était tout naturel qu'il gardât l'empreinte de son origine et des qualités propres au milieu qui l'a vu paraître.

Si Son Eminence lit par hasard ces lignes d'un très modeste critique de son œuvre, nous sommes assuré à l'avance que son large libéralisme d'esprit et de cœur nous aura vite pardonné l'indépendance quelque peu « américaine » de notre jugement.

Cette réflexion préliminaire nous a paru nécessaire, dans l'intérêt même de l'œuvre, que nous voulons recommander très vivement aux supérieurs de séminaires pour leurs lectures spirituelles, et aux prêtres en général, comme un des plus beaux et intéressants livres qui aient jamais été écrits sur le sacerdoce.

La forme même, point du tout sévère ni ascétique, — oserons-nous dire, parfois un peu humouristique, — et

toujours singulièrement animée et attrayante, que Son Eminence donne à l'allure de son style, constitue un charme tout à fait à part, une qualité infiniment rare dans nos œuvres françaises analogues « genre méditation ». C'est un mérite exceptionnel que de savoir, en de pareils sujets, se faire lire avec plaisir et infiniment d'intérêt, grâce au mélange merveilleusement combiné de l'anecdote ou du trait avec les formes graves d'un enseignement toujours profond et singulièrement sanctifiant.

Ouvrez l'*Ambassadeur du Christ*, cher lecteur ; et comme nous, vous ne le quitterez qu'après l'avoir lu presque malgré vous tout entier. Les sept chapitres (le quart du volume) consacrés à l'*étude* dans la vie du prêtre, suffiraient largement, à eux seuls, à la gloire d'un maître de la vie sacerdotale moins universellement connu et réputé que le cardinal Gibbons pour sa haute compétence théologique et les manifestations pratiques de son zèle pastoral.

Dans une lettre au traducteur, M. Branchereau, supérieur du Grand Séminaire d'Orléans, dit avoir lu l'*Ambassadeur du Christ*, avec grand succès d'attention, à ses séminaristes en lectures spirituelles. Nous l'en croyons volontiers sur parole, et pouvons ajouter à son dire la confirmation de notre expérience personnelle. Il y a là sur la vocation, le respect, l'amabilité et la politesse, la sincérité de caractère, l'art d'improviser, le chant paroissial, les consolations et récompenses des prêtres, etc..., des pages absolument exquises, aussi brillantes de finesse que pénétrantes d'onction surnaturelle.

L'*Ami du Clergé* fait des vœux pour la diffusion de cette œuvre d'édification sacerdotale parmi ses lecteurs. Aucun d'eux certainement n'aura à se repentir d'avoir écouté son avis, tant sont utiles et agréables les heures qu'on passe en compagnie de l'*Ambassadeur du Christ*.

Nouveau dire sur le système du moins possible, etc., par Mgr Isoard. — Un petit vol. in-12 de 70 pages. — Paris, Lethielleux. — Prix : 1 fr.

L'*Ami du Clergé* a publié l'an dernier une critique, très respectueuse mais très nette, du livre fameux de Mgr Isoard : *Le système du moins possible et Demain dans la société chrétienne*. Nous avons dû mettre nos lecteurs en garde contre certaines tendances et certains jugements de l'austère prélat, qui d'ailleurs a eu l'extrême amabilité de nous faire savoir que l'indépendance de nos appréciations ne lui avait pas été désagréable.

Rentrer aujourd'hui sur ce terrain serait superflu ; mais, avec la même franchise, nous avouerons n'avoir aucun « dire nouveau » à opposer au *Nouveau dire* de Mgr Isoard, qui n'est en réalité que le « dire ancien » répété, résumé, et au besoin accentué par ci par là par des considérations de fait qui ne changeront rien aux sentiments des critiques de la première heure.

Mgr Isoard n'aime pas les bénédictions multipliées du Saint-Sacrement, ni les récentes doctrines larges sur la fréquente communion. On le savait déjà, et nous avons peine à comprendre pourquoi il a tenu à le dire une fois encore dans ce court opuscule, qui n'apporte vraiment aucun argument nouveau dans la controverse. Nous jugeons inutile d'insister.

Rappelons cependant pour mémoire, à propos de cette réduction en miniature de la première œuvre, les éloges que nous avions très sincèrement adressés à Sa Grandeur pour ce qu'il y a souvent de vraiment juste et bon dans sa critique, un peu noire, des mœurs de la vie chrétienne contemporaine.

Memento. *Souvenir et prières pour les morts*, par le P. Ch. Laurent, mariste. — Quatrième édition, revue et augmentée. Un vol. in-18 de 236 p., 1 fr. — Lyon, Vitte.

Ce petit livre, imprimé avec luxe, sera le *Memento* des âmes pieuses qui ont le culte des morts. Un riche écrin de prières et pratiques pieuses : la sainte messe et la Communion à l'intention des âmes du Purgatoire, le chemin de la croix du Purgatoire, l'oraison dominicale appliquée aux âmes du Purgatoire, Litanies, Chapelet des Morts, neuvaines, l'acte héroïque, les messes grégoriennes, prières diverses : tout ce qu'il y a de plus beau et de plus touchant dans la liturgie et dans la tradition de l'Eglise. Et en tête, une série de méditations du P. Laurent : les Oubliés, le Souvenir, l'Incertitude, la Résignation, Litanies de la Résignation, la Prière, le Crucifix, la Pensée des Morts. Le P. Laurent, l'auteur de *Nos Deuils et nos Consolations*, le zélé directeur de l'*Echo du Purgatoire*, n'est pas un inconnu pour nos lecteurs, et nous avons dit déjà tout ce qu'il y a de douceur et de force, de tendresse pénétrante et d'énergie reposée dans son style, un style qui rappelle souvent saint François de Sales, le doux saint qui ne vous fait grâce d'aucune vérité et vous les fait toutes accepter.

L'homme devant la douleur et la mort, par l'abbé Maigret. — Un vol. in 12 de VIII 288 p., 1 fr. 50. — Arras, Sueur-Charruey, rue des Balances, 10.

Le problème de la souffrance, ses fruits, la mort, ses leçons et ses espérances : tel est l'objet de ce livre. Un philosophe n'y apprendra sans doute rien de nouveau. Comme fond, ce sont les idées que l'on trouve partout sous les plumes chrétiennes ; mais rarement on leur a donné une forme aussi agréable, aussi simple et élégante, aussi pénétrante et persuasive. Il y a là une trentaine de chapitres dont on peut faire aisément autant de sermons excellents.

Les voix consolatrices, *choix de fragments des plus celèbres ecrivains contemporains pour réconfort dans les heures d'épreuve*, par l'abbé Guillermin, aumônier des Ursulines de Saint-Tropez. — Un vol. in-12 de 360 p., *franco* 3 fr. 50. — Paris, Bloud et Barral.

L'infatigable abbé Guillermin, qui nous avait donné déjà la fleur de l'éloquence sacrée sur la sainte Vierge, sur Jeanne d'Arc, sur le mariage, etc., aborde aujourd'hui le grand mystère de la douleur. Toutes les questions que l'angoisse humaine se pose en face du problème de la souffrance, toutes les réponses qu'y fait le christianisme, tous les baumes qu'il applique sur nos plaies : tel est l'objet de cette anthologie, où figurent, groupés avec un art exquis, les noms les plus grands et les plus aimés de l'éloquence et de la pensée contemporaines, des évêques comme NN. SS. Pie, Mermillod, Gerbet, Darboy, des orateurs comme Lacordaire, Monsabré, Gratry, Ventura, des penseurs comme Donoso Cortès, Louis Veuillot, de Maistre, de Voguë, des poètes comme Byron, Hugo, Musset, Lamartine, des profanes comme Guizot, Carlyle, Michelet, Jules Simon... Et toutes ces voix venues des quatre vents du ciel, s'harmonisent magnifiquement sous la direction du maître du chœur et rendent le même son de consolation chrétienne.

Les Saints du diocèse de Cambrai. Traduction du *Propre* de Cambrai, avec courtes réflexions, exemples et prières, par M. Hélin, curé de St-Michel à Lille. — Un vol. in-12 illustré, de XXXVI-478 p. — Chez l'auteur, à Lille.

Ceci est une très intéressante page d'hagiographie locale. Tous les diocèses ont leur Propre ; mais combien peu l'on connait la vie des Saints qui y sont inscrits ! Partout l'on remarque que les habitants de nos campagnes sont très attachés au culte de leurs saints Patrons, là même où l'indifférence religieuse a éteint une foule d'autres souvenirs ; et cet attachement est d'autant plus profond, plus indestructible, qu'il s'agit de Saints locaux, d'« enfants du pays. » Raison de plus pour les faire connaître, ces Saints, au peuple. C'est par eux que nos aïeux des siècles barbares ont été amenés à la foi : pourquoi n'est-ce pas par leur ressouvenir, par une nouvelle efflorescence de leur culte, que commencerait le réveil religieux ? La dévotion même des populations à leurs Saints n'est-elle pas une indication de la Providence ? Aussi le livre de M. Hélin est-il d'un excellent exemple pour les travailleurs des autres diocèses. Il fera beaucoup de bien à Cambrai. On n'a rien négligé pour en assurer l'attrait : exécution typographique soignée, pages encadrées, gravures, culs-de-lampe, etc.

Nous souhaitons d'ailleurs vivement qu'il se répande au-delà des frontières du pays flamand. Le berceau de notre France est orienté du côté du Nord; et au Nord ont fleuri une foule de Saints dont l'influence a été grande sur le développement de la France chrétienne. Relevons par exemple, à travers le *Propre* de Cambrai, les saints Evêques martyrs, Firmin, Lambert, Léger, Liévin, Nicaise, Saulve, etc. ; les Martyrs non Pontifes, saint Piat, saint Quentin, saint Charles le Bon ; les Evêques Confesseurs, saints Remi, Vaast, Eleuthère, Médard, Hubert, Vindicien, Willibrord, Amand, Eloi, Ouen, Géry, Omer, Humbert, Ghislain, Wasnon, etc. ; les Confesseurs non Pontifes, saints Vincent, Fursy, Maurand, Bertin, Dodon, Poppon, Léonard, Evrard, et, tout près de nous, Benoît-Joseph Labre ; les Saintes Aldegonde, Rainelde ou Reine, Eusébie, Gertrude, Gudule, Pharaïlde, etc.

Qu'elle a été belle, l'aurore du christianisme en France ! et comme il faut remercier M. Hélin de venir un instant nous réchauffer à ses rayons !

Petit office de la Sainte Vierge expliqué et médité, par l'abbé Salmon. Ouvrage spécialement dédié aux communautés religieuses. — Un vol. in-32 de 384 p., 1 fr. — Tours, Cattier.

Le Magnificat de l'âme réparatrice, par l'auteur de *Allons au Ciel.* — Un vol. in-18 de 184 p., 1 fr. — Paris, Bureaux de la Basilique, 31, rue de la Barre (se vend au profit de l'église du Vœu national).

I. Le *Petit Office* en est à la quatrième édition. C'est un excellent opuscule à mettre aux mains des enfants de nos Congrégations de la Sainte Vierge. Deux parties : 1° Le Petit Office lui-même, avec traduction en regard ; — 2° sur chacun des éléments de l'office, psaumes, antiennes, hymnes, des commentaires et des méditations simples et substantielles qui pourront fournir aux aumôniers d'aimables thèmes d'instructions.

II. Le *Magnificat* est à sa seconde édition. Série de méditations très élevées sur chaque verset du divin cantique. *Magnificat :* agrandir Dieu dans les âmes, avoir soif du salut de ses frères, soif de réparation. — *Exsultavit :* si les péchés des hommes sont grands, il n'est rien de si mortel que les mérites et les plaies du Dieu Sauveur ne puissent guérir : *Deus salutaris.* — *Ancillæ suæ :* l'âme réparatrice, instrument fidèle des volontés de Dieu, coopératrice de ses desseins de miséricorde. — *Beatam :* bienheureuse d'enfanter de nouveaux élus à la vie de la grâce, d'enfanter dans la douleur : le sacrifice est la condition essentielle de l'apostolat. — *Fecit magna :* Jésus a besoin de coopérateurs pour opérer ces grandes choses : comment doit répondre l'âme réparatrice à l'appel du Maître. — *Sanctum Nomen :* réparation pour les blasphèmes, — etc.

Ce livre est très beau, d'une piété très grande et très large. Méditées ainsi, les strophes du *Magnificat* sont admirablement propres à produire dans l'âme les saints transports qu'elles ont produits en Marie. C'est bien le *Magnificat* de la réparation, du zèle, de la charité.

L'Enfant Jésus et sa joyeuse Quarantaine de Noëls, *precédée d'une neuvaine d'introduction,* par Mgr Albert Minot. — Un fort vol. in-8 de 558 p. — Prix : 6 f. — Troisième édition. — Roger et Chernoviz, 7, rue des Grands-Augustins, Paris ; et chez l'auteur, curé à Rupt, par Joinville (Haute-Marne).

Voici un livre charmant. Ce n'est point une nouveauté, à parler franchement, puisqu'il s'annonce comme une « troisième édition » et que plusieurs journaux et revues, comme l'*Univers* et les *Etudes Religieuses*, en ont déjà publié des comptes rendus élogieux. Malgré cela, bon nombre de nos lecteurs sans doute ne le connaissent pas encore ; nous le regrettons pour eux, et nous sommes tout aises de leur signaler cette troisième édition à bonne époque pour la Noël prochaine.

« — Qu'y trouverons-nous ? » — Amis lecteurs, vous y trouverez, nous vous le promettons, de quoi passer délicieusement et saintement la joyeuse Quarantaine : un *noël* pour chaque jour, précédé et suivi d'une lecture sur les mystères de la sainte Enfance.

Les noëls sont vieux, — ce sont les meilleurs, — « très vieux pour la plupart, » dit l'auteur, qui a « choisi les mélodies les plus belles et les plus chantantes, » et modifié dans ces couplets d'autrefois les paroles ou les expressions qui sonneraient mal aujourd'hui. — Les lectures elles aussi vous ont un parfum de dévotion vigoureuse et si tendre à la fois, qu'on les devinerait empruntées aux meilleurs de nos guides dans la vie spirituelle, même si leur signature manquait à la fin des alinéas.

Comment user de ce livre ? Il est adressé aux familles chrétiennes, aux prêtres, aux communautés religieuses. Familles chrétiennes, « lisez en famille ces pages instructives agréablement interrompues par le Noël que vous chanterez et qui vous enchantera ; puis lisez encore afin de fixer vos souvenirs, de réchauffer vos cœurs et de cueillir quelque fruit. » Prêtres, lisez (p. 10)... et tâchez d'imiter ce que Mgr Minot a si bien fait dans sa « petite paroisse. » Et dans les communautés « ces roses de Noël s'épanouiront, comme en l'atmosphère qui leur est propre. »

Et puisse tous un jour, auteur, lecteurs et *compte rendeur*, l'Enfant Jésus nous bénir et nous appeler à chanter ensemble au paradis une joyeuse éternité de Noëls !

Année évangélique, *ou Suite de Conférences, Sermons et Allocutions dans l'ordre liturgique,* par le P. Carrière. — Un vol. in-12 de 436 p.; 3 fr. 50. — Chez l'auteur, à Montpellier, rue de la Providence.

« Fond, applications, style, tout est parfait » dans cette *Année Evangélique*, écrivait à l'auteur Mgr de Cabrières. Si nous déclarons que nous n'avons pas à contredire à ce jugement, un lecteur encore se trouvera pour nous blâmer de recommander une nouveauté, alors qu'on a déjà Bossuet, Massillon, Bourdaloue et tant d'autres, sans parler des Pères... Advienne que pourra ! Nous croyons que le présent volume est capable de faire beaucoup de bien, et nous le disons.

Il contient d'abord, pour les dimanches entre le premier de l'Avent et l'Epiphanie, une série d'instructions inspirées de l'évangile du jour. Puis, un Carême où divers récits et paraboles évangéliques sont très heureusement mis en œuvre sur le plan que voici :

1er Dimanche : Parabole du semeur. — Obstacles à la parole de Dieu.

2e Dimanche : Guérison de l'aveugle-né. — Appel aux justes incomplets.

3e Dimanche : Ouvriers de la onzième heure. — Appel aux indifférents.

4e Dimanche : Le figuier stérile. — Appel aux pécheurs endurcis.

5e Dimanche : Prédictions sur la ruine de Jérusalem. — Appel de tous les hommes à la conversion.

6e Dimanche : Le festin royal. — Appel de tous les chrétiens à la communion pascale.

Viennent ensuite trois Conférences aux hommes sur la *Persécution religieuse :* ses effets généraux, la résistance qu'on doit y opposer, le devoir de bien voter pour désarmer les persécuteurs.

Enfin plusieurs sermons pour des fêtes, l'Ascension, la Saint-Pierre, la Dédicace ; et différentes allocutions pour mariage, distribution de prix, et pour le jour des Morts.

Le P. Carrière, trop modeste, prétend que son livre « n'est remarquable ni par le fond, ni par la forme. Il a peut-être le mérite de mettre à la portée de toutes les intelligences quelques vérités élémentaires trop oubliées, et d'exposer nettement les devoirs qui en découlent. Il me semble que c'est aujourd'hui le grand moyen de faire du bien. » Oui, l'*Année Evangélique* a *certainement* ce mérite, mais elle n'a pas que celui-là, nous l'avons dit en commençant. Et sa lecture nous fait regretter que soit épuisée la première œuvre du P. Carrière, la *Première Année d'un curé*, si elle avait — nous ne saurions l'affirmer, car nous ne la connaissons pas — les qualités maîtresses de celle-ci.

Maintenant, nous attendons les lettres de reproches. Viendront-elles ?

La mine évangélique, ou trois cents plans oratoires suivis, puisés dans l'Evangile, avec indication des textes, par l'abbé Caillet, missionnaire apostolique. — 1 vol. in-12 de 284 p., 3 fr. — Lyon, Vitte.

Un curé vieilli dans le ministère disait : « A mon âge on ne sait plus que prêcher ; on prêche tout bonnement l'Evangile. » Naïveté ou malice, ce trait est certainement la plus fine critique des neuf dixièmes de nos sermons. Ne sortons pas de l'Evangile, et nous n'aurons pas besoin d'y revenir. *Prædicate Evangelium.* Puisons à la mine évangélique tandis que nous sommes jeunes ; à mesure que nous vieillirons, elle nous découvrira des richesses toujours nouvelles.

Le livre de M. Caillet est le fruit d'une longue expérience. On y trouvera, groupés sous neuf titres ou séries, l'ensemble des enseignements que nous offre l'Evangile. C'est une synthèse complète de la doctrine, à l'aide uniquement du texte sacré : Jésus-Christ et ses mystères, Jésus-Christ docteur, Jésus-Christ législateur, Jésus-Christ modèle, Jésus-Christ fondateur de l'Eglise, Jésus-Christ auteur de la grâce, le péché, les vertus, les personnages évangéliques.

Le missionnaire au XIXe siècle. Sermons et instructions populaires pour le temps présent, à l'usage des curés de campagne, par le P. Villard, missionnaire de Notre-Dame de la Salette. — 2 vol. in-8 de 580 et 590 p., 2e édit., 8 fr., *franco* 9 fr. — Paris, Bloud et Barral.

Ces sermons ont tous été prêchés au cours des missions que le P. Villard a données dans les campagnes. On n'y trouvera donc pas un cours suivi de doctrine. Mais ce qu'on y trouvera est au moins aussi précieux. Presque tous les sujets de la morale chrétienne y sont traités, traités dans un langage simple, familier, primesautier, touchant surtout de bonté et de chaleur pénétrante ; traités à l'usage des auditoires les plus divers, à l'usage des enfants, des jeunes filles, des mères de famille, des pères aussi et des indifférents. Répertoire bien précieux donc pour sermons de carême, et chaque fois du reste que vous avez besoin de toucher, de frapper votre auditoire. Il nous vient de la Salette ; et nos lecteurs savent tous que de la Salette il ne nous est venu, jusqu'aujourd'hui, que de l'excellent.

L'apostolat chrétien dans la famille et dans les relations. Conférences spirituelles prêchées aux membres de la Pieuse Union au Cœur de Jésus dans l'Eucharistie, par le R. P. Ferdinand de la Mère de Dieu, carme déchaussé. — 1 vol. in-12 de 464 p., 3 fr., *franco* 3 fr. 50. — Paris, Bloud et Barral.

Il est bien beau, l'apostolat des femmes chrétiennes. L'Evangile déjà en est rempli. Jésus-Christ dut faire des avances aux apôtres, les presser de le suivre : sans qu'il fût besoin d'un appel de ce genre, les saintes femmes vinrent à lui, s'attachèrent à ses pas, le servirent. C'est une femme qui, alors que les disciples se taisaient, confondit les accusateurs de Jésus par cette parole de protestation et de foi : « Heureux le sein qui vous a porté et les mamelles qui vous ont nourri ! » La Samaritaine, sitôt convertie, eut hâte de lui gagner des cœurs, de lui conquérir les habitants de sa ville. Pendant la Passion, qui sonna l'heure des délaissements et des traîtrises, seules les femmes furent constamment fidèles à Jésus. Au milieu des clameurs accusatrices, c'est une voix de femme, la femme de Pilate, qui plaida sa cause. Dans la foule qui l'accompagna au Calvaire, il y eut des femmes pour le consoler, et tandis que saint Jean apporta au Crucifié une solitaire compassion d'homme, il y avait là, debout, Marie mère de Jésus, Marie de Cléophas et Marie-Magdeleine. Les disciples ne retournèrent pas d'eux-mêmes au sépulcre du Maître ; les saintes femmes, qui avaient été les dernières à quitter le tombeau, y accoururent, le sabbat fini, dès avant le jour. A elles d'abord échut le privilège de savoir que le Christ était ressuscité ; Marie-Magdeleine eut les prémices des apparitions. L'annonce de la résurrection fut taxée de délire par les apôtres ; sauf Pierre et Jean, ils furent tardifs à secouer leur incrédulité. Le doute n'effleure point l'esprit des pieuses Galiléennes ; leur premier mouvement, à la vue du Sauveur, est de tomber à genoux et d'adorer.

Ce qui s'est passé pendant la vie mortelle de Jésus-Christ, s'est continué à travers les siècles dans l'Eglise, son corps mystique. « Aux plus beaux temps du christianisme, dit le P. Ferdinand, la femme exerçait une sorte de sacerdoce, elle annonçait et démontrait l'Evangile en dehors des églises. » Ce qu'elle a fait, elle doit le faire toujours. L'influence d'une femme chrétienne est immense, immense pour conserver la religion au foyer domestique, immense aussi pour la ramener. Il n'est pas de paroisse où l'on ne trouve des exemples vivants et bien beaux de la toute-puissante influence d'une mère chrétienne, d'une épouse chrétienne. Influence faite surtout de bonté, d'amabilité, de patience, de calme, de simplicité, de droiture : toutes vertus dont le P. Ferdinand nous trace de fines et charmantes esquisses.

Et la jeunesse ? par le P. Jonquet, O. M. I., chapelain du Sacré-Cœur. — Brochure in-12 de 52 p., 0 fr. 75, se vend au profit du Cercle de Montmartre, au siège de l'Œuvre, rue du Mont-Cenis, 21, Paris-Montmartre.

La vieillesse, Ténèbres et Lumière, par l'abbé J. Berlier. — Un vol. in-12 de 296 p., 2 fr. 50. — Lyon, Vitte.

I. — Si la jeunesse n'est pas sage, ce n'est pas faute de soins. Tous nos publicistes y vont, qui d'un article, qui d'un volume, sur la nécessité d'aller à la jeunesse, de la moraliser, de la préserver de la barbarie qui nous envahit. Articles et volumes dorment dans les liasses de Revues ou sur les rayons poudreux des bibliothèques. Prions que la brochure du P. Jonquet échappe à ce sort et que le souffle de Dieu emporte bien loin, partout, dans les campagnes comme dans les villes, ces pages rapides, brûlantes, embrasées d'amour de Dieu et d'amour des âmes.

Pie IX disait des Français : « Chez eux, on prépare très bien les enfants à la première communion ; mais après cela, on ne fait pas assez pour la persévérance. »

Oui, en France, grâce à Dieu, l'immense majorité des enfants font encore la première communion, et la font bien. Quelle fête ! Quel tableau plein d'espérance !... Et quelles amères désillusions ensuite !

Vous avez beau multiplier vos soins, votre dévouement pour vos chers enfants. Tout disparaîtra au premier vent comme un fétu, si vous ne créez pas d'œuvres de persévérance, d'œuvres de jeunesse.

On voyait encore, il y a quelque temps, la jeunesse rester fidèle à l'Eglise jusqu'à sa dix-huitième ou sa vingtième année. Aujourd'hui, en mainte campagne, c'est l'année même de la première communion que les enfants laissent tout de côté, même la messe du dimanche. On dirait que la cérémonie de la première communion n'ait plus d'autre sens que celui d'un adieu perpétuel à l'Eglise.

Lisez la brochure du P. Jonquet : elle vous entraînera.

II. — Et ne laissez pas se morfondre la vieillesse. Si la jeunesse c'est l'espoir, *spes messis*, la vieillesse c'est ou ce doit être la récolte, la moisson pour les greniers du Père céleste. Et à mesure que nous avançons, hélas ! nous voyons se multiplier le triste spectacle des vieillesses sans Dieu. Lisez le livre de M. Berlier qui sur toutes les variétés du vieillard sans Dieu vous offre le fruit d'immenses lectures et de longues observations : le vieillard ignorant, le vieillard inconséquent, le vieillard frivole, le vieillard libertin, le vieillard avare, etc. Et en regard, le suave et tranquille tableau de la vieillesse chrétienne : la vieillesse et la nature, la vieillesse et la grâce, la vieillesse et la sagesse, l'art de vieillir, hygiène morale et régime surnaturel de la vieillesse.

Et vous sentirez que si la jeunesse est l'espérance, la vieillesse peut l'être aussi ; et vous vous surprendrez à désirer de vieillir...

Saint Pierre Fourier, chanoine régulier de Saint-Augustin, curé de Mattaincourt, fondateur des chanoinesses régulières de la Congrégation

de Notre-Dame et réformateur des chanoines réguliers de Notre-Sauveur, par un chanoine régulier de Mattaincourt. Ouvrage illustré de 18 gravures. — In-8° de 240 pages, sur beau papier. — Prix : 2 fr., port en sus. — Société de Saint-Augustin, Lille.

L'auteur, Dom Fourier Bonnard, originaire de Mattaincourt et chanoine régulier, avait un double titre pour célébrer les gloires de celui qui enfanta ses aïeux à la vie spirituelle et donna une nouvelle règle aux chanoines réguliers de Notre-Sauveur, ses frères en religion.

Au lieu de procéder par ordre chronologique, d'après la méthode historique, il présente une série de tableaux dans lesquels il groupe une quantité de faits ayant trait au même but. Quand on les a examinés, on possède la vraie physionomie de notre nouveau saint. Faut-il dire qu'on suit avec un intérêt soutenu ces récits semés d'anecdotes piquantes, écrits dans un style élégant, quoique facile à suivre, d'une plume alerte, mais d'une correction de forme irréprochable? Ils font plus qu'intéresser : ils édifient. On ne peut pas prendre contact d'une manière aussi intime avec un saint, sans que ses exemples vous portent au bien ; on sort meilleur d'une pareille lecture. Quoique ce livre puisse être utile à tous, surtout aux jeunes gens, qui seraient heureux de le recevoir en prix, les prêtres ont beaucoup à y puiser ; ils y trouveront des leçons et des encouragements.

Saint Pierre Fourier est-il mort curé de Mattaincourt? Le P. Dom Fourier Bonnard se prononce pour la négative, comme la plupart des membres de son Ordre. Mais nous devons à la vérité de dire que cette opinion est fortement combattue par M. Chapelier, dans le n° 19 du *Bulletin de la canonisation de saint Pierre Fourier*.

C'est une question d'histoire à débattre au moyen de documents et dans laquelle nous n'avons pas à prendre parti.

Saint Pierre Fourier de Mattaincourt (1565-1640), d'après sa correspondance, par le P. Henri Chérot, de la Compagnie de Jésus. — Un volume grand in-8°, orné de filets rouges et de nombreuses gravures. — Société de Saint-Augustin, Lille. — Prix : 2 fr. 50.

Ici encore nous avons, comme dans l'ouvrage précédent, des tableaux où l'on nous montre successivement l'écolier de Pont-à-Mousson, le promoteur et le législateur de l'instruction primaire gratuite au XVII^e siècle, le curé de Mattaincourt, le missionnaire, le réformateur des chanoines réguliers, le patriote. Seulement, la principale source où puise le P. Chérot, ce sont les lettres du Saint. Cet ouvrage très intéressant peut certainement faire beaucoup de bien.

Le R. P. Boyer, *supérieur des Oblats du Sacré-Cœur de Jésus et du Cœur-Immaculé de Marie, missionnaires de Saint Edme, établis à Pontigny*, par le R. P. Massé. — 1 vol. in-8° de XIV-436 pages. — Sens, Duchemin ; Pontigny, chez les Pères de Saint-Edme.

C'est la vie d'un de ces prêtres selon le cœur de Dieu, d'un de ces bons ouvriers qui ont préparé à notre siècle les apôtres dont il a si grand besoin.

Ami d'études, puis successeur du P. Muard, le P. Boyer administra pendant quarante-cinq ans la communauté des Pères de St-Edme établie par son saint ami dans l'antique abbaye de Pontigny et qui, depuis, sous le gouvernement du P. Boyer, a été appelée par Mgr Bravard, un autre ami, à veiller sur le sanctuaire du mont Saint-Michel.

Le P. Massé, un des plus anciens compagnons du P. Boyer, a raconté cette histoire avec une simplicité qui aide à goûter son héros. Les prêtres qui liront cette vie du P. Boyer, en admirant le modèle, se sentiront portés à l'imiter.

Vie de M. Huchet, archiprêtre de Saint-Malo, par le R. P. Ollivier. — 1 vol. in-12 de 313 p. — Prix 3 fr. 50. — Paris, Lethielleux.

Jean-François Huchet, né en 1795, successivement professeur de rhétorique au petit séminaire de Rennes, vicaire de Saint-Sauveur, archiprêtre de Saint-Malo, mort en 1878, avait été le père spirituel du P. Ollivier. Le P. Ollivier a écrit sa biographie, parvenue aujourd'hui à sa quatrième édition. Cet écrit est une œuvre de piété filiale, mais faite par un homme d'esprit qui a cédé à la grâce des souvenirs. Primitivement ce ne devait être qu'une courte notice, mais le cœur a des complaisances qu'on ne saurait blâmer ici : elles sont de saison. C'est ainsi que la notice est devenue un volume que personne ne trouvera trop long.

M. Huchet nous est présenté dans sa famille et à l'école, dans son professorat et son vicariat, enfin dans sa cure de Saint-Malo. Ici nous apprenons à connaître ses œuvres de charité et de zèle, la création de la paroisse de Tallard, la tenue du presbytère, l'emploi du temps, les rapports avec les confrères, l'attitude politique, toutes choses bien vues, bien exposées. Une sainte mort couronne cette vie pleine d'œuvres.

« On ne saurait trop, dit le P. Lacordaire, propager le culte et le souvenir des belles âmes, dans un temps où il y en a si peu. » Le P. Ollivier remplit parfaitement ce devoir que nous assigne son père en Dieu et en saint Dominique. Le récit est d'une exactitude irréprochable et d'une rare élévation. Des mots profonds jaillissent sous la plume ; parfois l'enfant du pays se complait en des longueurs ; ses compatriotes lui en sauront gré et ne le remercieront pas moins des douze notes où il appuie sur des souvenirs chers au Saint-Malo contemporain. Le héros du livre garde au surplus toutes les sympathies : il est pour tous *le type du curé breton* au XIX^e siècle.

« Je me confie, dit le P. Ollivier, particulièrement à la bienveillance de mes frères dans le sacerdoce, pour qui ce petit livre aura peut-être plus d'attrait dans les circonstances présentes. Je tiens surtout à leur suffrage et j'espère qu'il ne me fera pas défaut. »

Le clergé a déjà répondu et il continuera à répondre à ce vœu légitime, non seulement par « bienveillance, » mais par esprit de justice.

Vie de la Bonne Mère Marie de Jésus, *née* Sophie Brochet de la Rochetière, *Fondatrice, et première Supérieure Générale des Religieuses de Marie-Thérèse*, par M. le chanoine J. Condamin, docteur en théologie et docteur ès-lettres, professeur à l'Université catholique de Lyon. — 1 vol. in-8, XL-720 pages, orné de deux portraits en simili-gravure, et revêtu de plusieurs approbations épiscopales. — Lyon, librairie E. Vitte, 3, place Bellecour. — Prix, *franco* : 5 francs.

Une *Histoire* de religieuse, va-t-on dire peut-être, même l'Histoire d'une Fondatrice d'Ordre, d'une Supérieure générale, cela peut-il bien être intéressant?...

A cette question, il est facile de répondre d'abord par des faits, en citant la *Vie de Madame Barat*, celle de *Sœur Natalie*, et vingt autres volumes de même genre. Mais, sans aller chercher si loin des preuves, il est bien permis d'affirmer que toute *Vie* est intéressante qui raconte, en bon style, l'histoire d'une belle âme, et qui fait revivre le portrait d'un grand caractère. Supposez en outre que cette âme a connu toutes les extrémités des choses humaines, dans l'épreuve et dans la souffrance ; qu'elle a monté, dans la lutte, jusqu'à l'héroïsme ; et qu'elle a laissé, dans ses actes et ses discours, comme un harmonieux écho d'elle-même, et il s'en manquera de bien peu alors que cette *Vie* soit, non plus simplement intéressante, mais vraiment empreinte d'un suprême intérêt. Or, s'il faut en croire NN. SS. les Evêques, excellents juges en la matière, qui ont donné à l'ouvrage leur haute et précieuse approbation, la *Vie de la Mère Marie de Jésus*, à la fois dramatique, instructive et édifiante, est destinée à produire beaucoup de bien, et à prendre place à côté des meilleurs travaux des Baunard, des Lagrange et des Bougaud.

Nous souhaitons, pour notre part, à l'auteur de ce beau volume, les nombreux lecteurs qu'il mérite ; et nous faisons des vœux pour que son livre, introduit bientôt dans les communautés religieuses, les bibliothèques paroissiales et les foyers chrétiens, y obtienne en effet le succès que ses gracieux et éminents parrains lui ont prédit.

Un prieuré de Fontevrault au XIXe siècle. — *Sainte Marie-de-Fontevrault de Chemillé.* 1805-1897, par M. l'abbé Chalubert, aumônier au Bon-Pasteur d'Angers. — 1 vol. in-8 de XVIII 320 pages. Net : 2 fr. ; 2 fr. 40 par la poste. — Se vend au profit de la Communauté, à Chemillé, chez les Dames Fontevristes ; à Angers, chez M. Gastineau, libraire.

Une ancienne sœur de Fontevrault est appelée en 1805 à Chemillé par le curé pour diriger une école de filles. L'école se développe à merveille. Mais par l'école Dieu fait repousser d'une racine l'arbre de l'antique ordre de Fontevrault. C'est à Chemillé maintenant que reposent les restes de Robert d'Arbrissel son fondateur. Telle est la résurrection que raconte M. l'abbé Chalubert. Les voies de Dieu sont merveilleuses ; sur les ruines et les tombeaux, il fait renaitre et refleurir la vie.

Jésus révélant les trésors de son Cœur, par un pèlerin de Paray-le-Monial. — Tours, Cattier, — 4e éd. ; un vol. in-12 de XXIV 350 p. — Prix : 3 fr. 50.

Au fond, et sous une forme qui n'est pas sans présenter ses avantages, nous avons là une véritable Histoire ou Biographie de la B. Marguerite-Marie. L'auteur a cru utile — et à notre avis il a eu raison — de séparer ce qu'on pourrait appeler « l'œuvre mystique » de la Bienheureuse, d'avec les détails intimes et personnels de sa vie. Le tableau de « l'œuvre » y gagne beaucoup en unité et en grandeur.

Le volume s'ouvre donc par une notice abrégée, toute simple, trop peut-être, de la vie admirable de la Bienheureuse Marguerite-Marie. Cela tient une soixantaine de pages à peu près. Puis vient la première partie du livre proprement dit, consacrée aux *Révélations*. L'auteur en compte tout juste trente. On pourrait chicaner sur l'arbitraire de cette classification si rigoureuse. A quoi bon, si enfin, les pensées et les dires de la Bienheureuse sont exactement rapportés d'après les bonnes sources, et proposés au pieux lecteur dans un ordre et sous des rubriques qui ne peuvent que faciliter la lecture, aider la mémoire, et fixer mieux l'attention ?

Dans une seconde partie, beaucoup moins considérable, on nous donne les célèbres *promesses* faites par Notre-Seigneur Jésus-Christ aux dévots amis de son adorable Cœur.

Une troisième partie rapporte textuellement les *Pensées* diverses de la Bienheureuse sur le Sacré-Cœur, tout cela sans ordre ni suite logique, un peu comme les *Pensées* de Pascal.

Enfin, la quatrième partie renferme différentes *Pratiques* de la Bienheureuse Marguerite-Marie en l'honneur du Sacré-Cœur.

Lecture à la fois historique et singulièrement propre à édifier les fidèles en réchauffant leur dévotion au Sacré-Cœur. Disons que ce livre en est à sa quatrième édition. C'est en faire un bel éloge et une très suffisante et efficace recommandation.

Première communion et fin chrétienne de Napoléon, par l'abbé Bourgine, du clergé de Dreux. — Un vol. in-12 de 72 p., 1 fr. 25, *franco* 1 fr. 50. — Tours, Cattier.

Livre rigoureusement scientifique. La seconde partie *(Fin chrétienne)* est la plus intéressante et, à certains égards, la plus neuve, tant l'esprit de parti a répandu d'obscurités et de doutes sur la mort de Napoléon, en dépit des témoignages les plus certains.

Profondément impressionné par la mort d'un serviteur dévoué qui à ses derniers moments ne peut trouver de prêtre catholique à Sainte-Hélène, Napoléon fait demander par le général Bertrand au cardinal Fesch « un ministre de notre religion, ... un Français ou un Italien » (23 mars 1818). Malgré les entraves suscitées par le cabinet britannique, le pape envoie les abbés Buonavita et Vignali qui arrivent à Sainte-Hélène le 21 septembre 1819, en compagnie du docteur Antomarchi. A dater de ce jour, Napoléon assiste régulièrement à la messe les dimanches et fêtes concordataires.

Le 15 avril 1821, il fait son testament, dont le premier article est ainsi conçu : « Je meurs dans la religion catholique, apostolique et romaine, dans laquelle je suis né il y a plus de cinquante ans. »

Six jours plus tard, dans la nuit du 20 au 21, il exprime à Montholon le désir de causer seul avec l'abbé Vignali (l'abbé Buonavita avait dû le quitter un mois auparavant, la santé fort ébranlée par le climat meurtrier de Sainte-Hélène).

Le 1er mai, la chambre de Napoléon est transformée en chapelle ardente, et l'abbé Vignali commence les prières des quarante-heures. Le 3, l'empereur reçoit l'Extrême-Onction (Antomarchi dit qu'il a reçu le viatique ; mais il est clair que le docteur, fort peu au courant des choses religieuses, a confondu viatique et Extrême-Onction : car les autres témoignages portent que Napoléon n'a pu recevoir la Sainte Eucharistie, à cause de l'état de son estomac ; Antomarchi lui-même nous dit qu'il vomissait fréquemment et ne pouvait plus rien supporter de solide).

Il faut lire les détails dans ce beau livre, qui nous rend témoignage d'une des plus illustres victoires de la foi.

Lamennais intime, par le P. A. Roussel. — 1 vol. in-12 de XVI-460 p. — Prix 4 fr. — Paris, Lethielleux.

L'œuvre et l'influence de Lamennais ont été considérables, et c'est à peine si aujourd'hui l'on apprécie à sa valeur la grandeur de l'une et l'action décisive de l'autre. Dès 1808, il écrit en collaboration avec son frère les « *Réflexions* sur l'état de l'Eglise en France pendant le dix-huitième siècle et sur sa situation actuelle, » où il montre que le gallicanisme a fait méconnaître en France les règles de l'Eglise universelle fixées par les Papes et les Conciles, et que les études ecclésiastiques sont insuffisantes. Dès lors il dresse d'une main sûre le programme des réformes et progrès religieux que le siècle devait accomplir. En 1814 il publie la *Tradition de l'Eglise sur l'institution des évêques*, où il fait ressortir ce principe que toute juridiction spirituelle a été donnée à Pierre seul, qui la communique aux évêques. En 1818 il remet en vogue par le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence* la question religieuse à peu près oubliée depuis un siècle. En 1821, par sa théorie sur la certitude, il ramène les esprits aux études philosophiques et à la recherche des traditions de la Gentilité. En 1826 et en 1829, en déterminant les rapports de l'Eglise avec la société civile et en dénonçant les progrès de la guerre contre l'Eglise, il signalait la grande aberration gallicane. En 1831, par le journal l'*Avenir*, il prenait position contre le libéralisme, tout en l'acceptant comme arme de combat, car c'est au nom de la liberté qu'il revendique la liberté d'enseignement, ouvrant ainsi une lice où la France catholique inaugure une croisade qui dure encore. L'homme dont le génie avait si bien posé les problèmes de son temps et dont la plume avait possédé une si haute puissance d'impulsion, s'il fût demeuré fidèle à l'Eglise, eût été le grand docteur du XIXe siècle.

C'est pourquoi tout livre sur Lamennais intéresse, surtout s'il se rapporte à la période féconde de son existence. Le P. Roussel, qui a déjà publié deux volumes sur Lamennais d'après des documents inédits, nous offre aujourd'hui *Lamennais intime*. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, Lamennais en robe de chambre, connu d'après les révélations de son entourage ; c'est Lamennais vu dans son intimité, avec l'un de ses disciples, Eugène Boré. Boré est venu à la Chesnaye, puis s'est fixé à Paris pour se livrer aux études orientales ; il partira bientôt pour l'Orient. En attendant il est le correspondant parisien de son maître et père ; ils s'entretiennent de la publication des ouvrages du grand écrivain, de ses affaires d'intérêt, de ses démêlés avec des hommes d'affaires, le tout entremêlé de petits détails d'intérieur et relevé toujours par la bonne grâce des sentiments.

Pour ceux qui connaissent déjà la biographie de Lamennais, cet ouvrage éclairera seulement quelques recoins peu connus de son existence intime, il n'apprendra rien de bien nouveau sur les points importants de son histoire. Pour ceux, plus nombreux, qui ne l'ont pas étudiée, ce livre les instruira sûrement et agréablement. L'ouvrage est d'ailleurs bien fait, appuyé sur de solides et authentiques documents ; il se lit avec aisance et intérêt. A notre humble avis, en entrant ici dans le dessein de l'auteur, la critique n'a

rien à reprendre. *Lamennais intime* est une page de biographie très exacte pour la première partie de l'existence publique de Lamennais.

La Viriculture. Ralentissement du mouvement de la population. Dégénérescence. Causes et remèdes, par G. de Molinari, correspondant de l'Institut, rédacteur en chef du *Journal des économistes*. — Un vol. in-12 de 254 p., 3 fr. 50. — Paris, Guillaumin, rue de Richelieu, 14.

Encore un nouveau livre sur la dépopulation. M. de Molinari est un de nos plus brillants économistes. Mais ce n'est pas la science économique qui guérira la terrible maladie dont tant de médecins s'occupent. Toutes les statistiques du monde ne nous donnent pas un enfant de plus.

Cette remarque faite, il faut dire que le livre de M. de Molinari abonde en aperçus intéressants. Nos lecteurs en feront leur profit. Comparaisons entre l'espèce humaine et les espèces inférieures, animales ou végétales ; coutumes et lois relatives à la population aux divers âges de l'humanité et aux diverses étapes de la civilisation, dans les diverses classes sociales ; mise en équilibre de la population avec ses moyens de subsistance ; affaiblissement de la qualité de la population ; la prostitution, la conscription, l'émigration, la littérature, le croisement des races, l'impuissance des encouragements fiscaux, etc., etc. : autant de sujets sur lesquels l'auteur répand une foule d'observations curieuses, appuyées toujours sur des chiffres. (Quelques épithètes regrettables à l'adresse des casuistes catholiques).

Léon XIII poète et la France, par Mgr Guthlin, consulteur canoniste à l'ambassade française à Rome. — Un vol. in-12 de 110 p., 1 fr. 50. — Paris, Lethielleux.

Etude intéressante, pleine de sens littéraire et de patriotisme, sur le *Carmen sæculare* chrétien que Léon XIII composa le 25 décembre 1896 dans la langue et le rythme d'Horace, « en mémoire du jour béni où la nation des Francs, à la suite de Clovis son roi, se voua au Christ. »

Cours complet d'enseignement religieux destine aux élèves des maisons d'éducation, des pensionnats et des catéchismes de persévérance, divisé en trois parties : le *Symbole*, la *Morale*, les *Moyens de sanctification et liturgie*, par l'abbé Terrasse, professeur à l'école Saint-François de Sales de Dijon. — Trois petits volumes formant ensemble 250 pages, 2 fr. — Delhomme et Briguet.

M. l'abbé Terrasse a éprouvé par son expérience personnelle que des *synthèses* claires et raisonnées valent mieux pour les élèves que des *Manuels* développés. Ceux-ci font dormir l'élève qui n'a point d'effort à faire ; celles-là le font travailler.

Ces synthèses sont des plans bien faits, avec des développements courts mais suffisants. Chaque mot porte, a un sens précis, renferme une preuve. Plusieurs de nos confrères nous écrivent que ces opuscules leur sont d'une grande utilité pour leurs catéchismes de persévérance, et même pour le prône paroissial.

Voici du reste l'appréciation de Mgr l'Evêque de Dijon :

« Après une définition toujours *précise*, toujours *complète* sur chaque question, des divisions très saillantes indiquent au premier coup d'œil les divers points de vue sous lesquels il importe de l'étudier. Puis chaque paragraphe forme une espèce de tableau synoptique fournissant par un texte, par une phrase, par un simple mot suggestif mis en italiques, les preuves théologiques et rationnelles les plus capables de frapper les esprits et de toucher les cœurs. »

M. l'abbé Terrasse prépare en outre, dans le même genre, un cours d'*Apologétique* et une *Histoire de l'Eglise* dont nous parlerons quand ils auront paru.

La science du catéchiste, *ou Explication littérale et raisonnee du catechisme du diocèse de Rennes*, par l'abbé Debroise. — Un vol. in-12 de 388 p., 3 fr., *franco*, 3 fr. 50. — Paris, Haton.

La science du catéchiste sera bientôt aux mains de tous ceux qui connaissent la *Gerbe* et le *Guide* du même auteur. Sens pratique, comparaisons appropriées, rapprochements intéressants, questions habilement graduées : nos jeunes lecteurs trouveront là un exquis modèle à suivre. Les Catéchismes expliqués sont en général trop longs, surtout faits de trop longs paragraphes. Ici, petites questions, petites réponses : c'est le seul moyen de tenir en haleine l'attention de votre petit peuple ; et c'est cette manière de procéder qui a le plus contribué au succès du *Catéchisme* de notre *Paroissial*. Oh ! mon Dieu, ne faites donc pas de longs discours aux enfants ! C'est déjà bien trop d'en faire aux grandes personnes, qui n'en peuvent mais !

Nouveau choix d'Exemples à l'usage des catéchistes et des prédicateurs, *recueillis et mis en ordre d'après le Catéchisme du diocèse de Lyon*, par l'abbé Deville, docteur en théologie et en Droit canon. — Un vol. in-12 de XII 282 p., 2 fr. 50. — Lyon, Vitte.

Catéchisme du diocèse de Lyon, in-18 de 250 p., avec 37 gravures, 1 fr. — Lyon, Vitte.

Un recueil d'exemples est toujours le bien venu. M. Deville s'est préoccupé d'éviter les anecdotes qui traînent partout ; il a visé à donner surtout des traits récents, partant plus accommodés à nos mœurs, plus accessibles à l'imitation de l'enfance. Il a même une prédilection pour les traits spirituels. L'esprit ne fait jamais de mal, même au catéchisme. Ecoutez un peu, par exemple, ce mot, pris au hasard (p. 100) :

Au guichet d'une gare de la ligne d'Ambérieu à Genève, M. l'abbé R... se présente pour prendre son billet.

« Après moi, crie un voyageur, j'étais là avant vous.

— C'est possible, répond l'abbé, mais je crois être arrivé le premier.

— Non, monsieur, c'est moi, et ici comme au confessionnal ! Chacun son tour, et il faut payer !

— Ah ! vous avez payé au confessionnal ?

— Oui, monsieur.

— Tant pis pour vous, on ne paie au confessionnal que pour restituer ce qu'on a volé. Si donc vous avez payé, c'est que vous avez restitué. »

Tête du libre-penseur. Applaudissements répétés dans la salle d'attente.

Ce livre est le fruit d'une longue expérience. C'est un recueil qui s'est lentement complété. On y suit l'ordre du catéchisme de Lyon : 1° ce que nous devons croire pour être sauvés ; — 2° ce que nous devons faire ou éviter pour être sauvés ; — 3° des moyens de sanctification. — Outre ces trois parties, le *Catéchisme* lui-même est précédé d'un *Abrégé d'Histoire sainte* et suivi d'un appendice sur les *principales fêtes et solennités de l'année* (p. 153-206). Nous invitons nos confrères à faire connaissance avec ce catéchisme. L'exécution typographique est très soignée, et les gravures magnifiques. Evidemment, pour réaliser cette perfection, il faut pouvoir compter sur un débit considérable, ce qui n'est guère possible que dans un vaste diocèse comme Lyon.

Histoire sainte, à l'usage des cours supérieurs d'instruction religieuse, par l'abbé Ch. Menuge. — 1 vol. in-12 de 310 p. — Bourges. Librairie Auxenfants.

Moins savante, et partant plus abordable à la masse des élèves, que l'*Histoire de l'Ancien Testament* de Schopfer (traduction Pelt), plus sérieuse et érudite que les *Abrégés* de nos catéchismes et autres petits manuels du même genre, l'*Histoire sainte* de M. Menuge nous semble tenir le juste milieu entre les deux extrêmes, excès ou pénurie de critique. La presse catholique lui a fait bon accueil, et nous n'avons point de raison de mêler à ce concert d'éloges une note discordante.

Il est bien entendu que, malgré sa forme élémentaire, ce n'est pas là un livre à l'usage des enfants : il s'adresse aux *Cours supérieurs* et, pour être fructueuse, sa lecture réclame l'enseignement parallèle et le commentaire vivant d'un professeur.

L'auteur développe assez longuement le problème des origines, qui offre de nos jours tant d'attraits aux hommes d'étude. Les notes sont nombreuses, pas encore assez d'après nous, et généralement bien rédigées au point de vue apologétique. La plupart des questions difficiles y sont renvoyées, et le maître y trouvera de bonnes références, sinon bien complètes, au moins très suffisantes pour son instruction personnelle.

Bien que ce *Cours* ne soit pas destiné aux catéchismes des paroisses, l'auteur a voulu du moins qu'il fournit, résumées en un volume, beaucoup d'explications que le catéchiste pourra, dans ses leçons orales, adapter à l'âge de ses auditeurs.

M. Menuge, pour répondre par avance à une critique possible de son œuvre, prend soin de déclarer lui-même que « là où la science est douteuse, ce qui arrive souvent, il n'est pas pressé d'en admettre les conclusions, et continue à défendre les interprétations traditionnelles. » Cette tendance prudente n'est pas pour nous déplaire, dès là qu'elle ne compromet pas la solidité scientifique de l'ouvrage. Ce petit livre a de la valeur ; à notre avis, il fera son chemin.

Petite Histoire de la Religion depuis la Création jusqu'à nos jours, à l'usage des catéchismes et des écoles chrétiennes, par l'abbé E. Girard, curé de Moux (Nièvre). — Un vol. in-16 cartonné de 120 p., 0 fr. 50. — Nevers, Imprimerie Cloix ; et chez l'auteur.

Les Manuels d'Histoire Sainte se multiplient ; et c'est une concurrence dont les éditeurs murmurent sans doute, mais où les clients ne peuvent que gagner.

Celui qui nous arrive de Nevers a été composé à la demande de Mgr Lelong, et adopté pour l'usage du diocèse.

Voici ce qui lui assure un avantage sérieux sur d'autres Manuels. Il continue *jusqu'à nos jours* l'histoire sainte, ou histoire de la Religion, que trop souvent l'on interrompt brusquement à la venue du Messie. Et cependant, pourquoi étudie-t-on l'histoire de l'Ancien Testament, sinon pour comprendre le Nouveau, l'établissement même et le développement de l'Eglise? L'Ancien Testament n'est que le *prologue*, la *figure :* isolé du Nouveau, il perd son sens providentiel et révélé. Et c'est pourquoi nous aimerions voir M. Girard donner un peu plus de développement à l'explication des figures de la Loi ancienne. Il indique bien les principales, mais d'un trait trop rapide, trop sec. J'ai bien peur que les enfants ne comprennent pas, ni peut-être quelques catéchistes non plus. *Omnia in figura contingebant illis. Tota Lex gravida erat Christo. Vetus Testamentum in Novo patet ; Novum in Vetere latet :* voilà des axiomes qui devraient figurer en tête de chaque page d'un bon manuel d'Histoire Sainte. C'est dans cet esprit que les Pères expliquaient l'Ancien Testament ; c'est de cet esprit que sont inspirées les peintures des Catacombes. C'est l'esprit même de la Révélation. L'Ancien Testament a été, dans la pensée de Dieu, la meilleure *manuductio ad Christum* ; c'est ce qu'il doit être aussi dans notre enseignement.

Tout en exprimant donc le désir que M. Girard donne une place plus large au sens figuratif, nous applaudissons à la pensée qu'il a eue de faire dans son livre la part égale entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Avec cela, on n'aura plus sous les yeux ce phénomène d'enfants qui savent sur le bout du doigt les étapes du voyage d'Eliezer ou de la mission de Jonas et n'ont jamais entendu parler de l'apostolat de saint Paul. Que d'enfants encore récitent sans faute l'histoire d'Eléazar ou des sept Machabées, et n'ont pas dans la mémoire le nom d'un seul martyr de l'Eglise catholique !

M. Girard divise heureusement l'histoire de l'Eglise en cinq chapitres, qui donnent de la marche de l'Eglise à travers les âges une idée assez exacte : 1° l'établissement de l'Eglise et les grandes persécutions ; 2° l'Eglise et la conversion des Barbares ; 3° l'Eglise à la tête des nations chrétiennes ; 4° l'Eglise dans les trois derniers siècles ; 5° l'Eglise toujours combattue et toujours conquérante (XIXe siècle).

On a apporté un soin tout particulier à l'illustration. L'enfant n'ouvrira pas une page de son Manuel sans qu'une gravure s'offre à sa vue. Et c'est ce qu'il faut dans un ouvrage de ce genre. Sous ce rapport, M. Girard emporte, et facilement, la palme sur tous ses devanciers.

Conclusion : nous pressons tous nos abonnés de faire connaissance avec ce petit volume, d'un extrême bon marché. M. Dassé reste très recommandable ; mais deux pages sur l'histoire de l'Eglise ne sauraient suffire. En revanche, tout le monde s'est félicité du petit cours de liturgie et de civilité chrétienne qu'il a ajouté à son Histoire Sainte et qui manque à M. Girard : preuve qu'on ne peut réunir toutes les perfections à la fois. Pour le texte, M. Vandepitte continue à l'emporter, et de beaucoup, sur les autres ; mais l'illustration y est trop clairsemée ; puis, son *Histoire de la Religion* est partagée en deux volumes, ce qui a le très considérable inconvénient d'en augmenter le prix (*Histoire Sainte,* 0 fr. 45 ; *Histoire de l'Eglise,* 0 fr. 75) : mais quelle perfection de rédaction !

P.-S. — Nous disions à la première ligne de cet article, que la concurrence entre éditeurs est chose excellente pour les lecteurs. Oyez plutôt. Nous recevons à l'instant une circulaire où l'on nous informe que M. Vandepitte prépare une nouvelle édition de son *Histoire Sainte,* augmentée d'un petit sommaire de l'Histoire de l'Eglise, enrichie de nouvelles gravures, et de prix plus modique : 0 fr. 40. Voilà précisément nos *desiderata* exécutés avant même d'avoir été formulés. — Oh ! ces bons éditeurs ! Qui va maintenant détenir le record du bon marché ?

Histoire contemporaine de 1789 à nos jours, conforme au programme du 28 janvier 1890, par M. J. Bernard, agrégé de l'Université. — Un vol. in-12 de 740 p., reliure anglaise, 6 fr. — Lyon, Vitte (collection F. T. D.).

Histoire de France à l'usage des élèves des classes supérieures et des candidats aux brevets de capacité. Cours supérieur (collection F. T. D.). — Un vol. in-12 de 460 p., 3 fr. 50. — Lyon, Vitte.

I. — L'*Histoire contemporaine* de M. Bernard est une vraie nouveauté. Jamais Manuel n'avait encore facilité à ce point l'intelligence des grands changements économiques et sociaux. M. Bernard enseigne l'histoire dans les deux plus florissantes de nos maisons libres à Paris. Il est l'intime ami de M. G. Goyau, dont l'autorité en matière sociale est si universellement établie auprès des catholiques. C'est vous dire quelle sûreté de doctrine vous trouverez dans le présent Manuel. Point de détails inutiles, point de menus faits encombrants ; mais un exposé large, qui met en admirable lumière la marche des événements et le développement des grands problèmes politiques et sociaux dont le XXe siècle verra sans doute la solution.

Exécution typographique parfaite. Pour un Manuel, on peut même dire que c'est une impression de luxe. Tableaux généalogiques, cartes des principales campagnes, plans des batailles, références bibliographiques, enfin manchettes qui attirent l'attention sur les faits et les noms principaux et facilitent singulièrement les recherches.

II. — Le *Cours supérieur* des FF. Maristes s'adresse à un autre public et sera accueilli avec la faveur qui s'est attachée déjà aux Cours élémentaire et moyen. C'est surtout l'époque contemporaine que l'on y trouvera développée (près de 200 pages) ; 100 pages pour le XVIIe et le XVIIIe siècles ; 180 pages pour toute la période antérieure à Henri IV.

Précis d'Histoire de France. Cours élémentaire, par M. l'abbé Vandepitte. — Un vol. in-12 de 142 p., enrichi de nombreuses cartes et gravures, cartonné 0 fr. 75. — Paris et Lille, Taffin-Lefort.

M. Vandepitte n'est plus un inconnu pour nos lecteurs. Nous leur avons parlé maintes fois de ses divers ouvrages à l'usage de l'enfance : Explications du catéchisme et de l'Evangile, Civilité chrétienne, etc. C'est surtout son *Cours d'Histoire de France* qui a attiré

sur lui l'attention universelle. Il nous donnait, voilà trois ans, son *Cours supérieur;* l'an dernier, son *Cours moyen;* cette année, le *Cours élémentaire.* C'est la marche que suivent les auteurs de bons Manuels ; c'est toujours par le Cours élémentaire que l'on termine, parce que c'est aux petits que le pain de la science est le plus délicat à rompre.

M. Vandepitte y excelle. Ceux de nos confrères qui connaissent ses précédents ouvrages, le savent. Aux autres, nous rappellerons ce que nous avons dit déjà. Nul Cours d'histoire n'est plus franchement chrétien que le sien ; nul n'est plus pleinement inspiré de la philosophie catholique de l'histoire ; nul n'est plus nettement exempt de toute concession aux erreurs modernes.

Et ce n'est malheureusement pas un éloge banal, même pour un prêtre. On voit des Manuels, même revêtus de signatures ecclésiastiques, se montrer plus hésitants à défendre la vérité, plus couards à revendiquer les droits de l'Eglise, que certaines œuvres de haute érudition qui chaque année sortent du sein de l'Université. Joseph de Maistre disait que l'histoire, depuis trois siècles, n'est qu'une conspiration contre la vérité. Le mot a certainement cessé d'être vrai de l'histoire telle qu'elle est étudiée dans les sphères supérieures de l'enseignement. Mais quand il s'agit des Manuels destinés à l'enseignement secondaire et plus encore à l'enseignement primaire, qu'il est difficile de sortir de l'ornière, de dépouiller le vieux levain libéral, de s'affranchir des prétendues exigences d'un programme qui escompte par avance notre lâcheté !

Et c'est pourquoi nous saluons avec allégresse l'œuvre de M. Vandepitte, œuvre chrétienne et française, œuvre admirablement une et suivie comme l'action même de la Providence sur notre pays, œuvre pénétrée de respect et d'enthousiasme pour toutes nos gloires passées et rayonnante de larges espoirs au siècle futur, œuvre vigoureusement animée de tous les souffles généreux qui traversent avec une telle intensité l'Eglise et la France, à la voix de Léon XIII.

Grammaire grecque, par l'abbé Ragon. — **Grammaire latine,** par le même. — **Premiers exercices grecs,** par le même. — **Thèmes grecs sur la syntaxe,** par le même. — **Premiers exercices latins,** par le même. — **Morceaux choisis des Pères de l'Eglise latine** (classe de 3e), par l'abbé Monier. — **Horace** (Edition classique), par l'abbé Lechatellier. — **Théâtres choisis :** de **Corneille,** par l'abbé Margival; — de **Racine,** par M. Le Bidois ; — de **Molière,** par l'abbé Bousquet. — Paris, Poussielgue.

Toutes ces publications (nouveautés ou rééditions) nous viennent de l'*Alliance des maisons d'éducation chrétienne.* L'*Alliance* est bien connue de nos abonnés de l'enseignement libre ; et, grâce au mérite rare de ces publications récentes, elle ne saurait être ignorée totalement par ces messieurs de l'enseignement officiel, où nos lecteurs, Dieu merci, commencent à faire nombre. L'*Alliance*, à ses débuts, est allée beaucoup trop vite ; on a voulu tout improviser, on a confié à des plumes sans expérience ou trop pressées les tâches les plus délicates. Aujourd'hui et depuis surtout que M. Ragon a pris une part prépondérante dans les conseils de l'enseignement libre, l'*Alliance* ne saurait craindre aucune rivalité. Successivement elle écoule celles de ses éditions qui paraissaient plus faibles, et les remplace par des publications excellentes : témoin cet *Horace* que nous venons d'annoncer et qui laisse loin derrière lui toutes les autres éditions. Témoin encore tout ce qui est signé de M. Ragon. M. Ragon est un helléniste dont l'Université même apprécie hautement la valeur : ajoutez à cela une longue pratique de l'enseignement, dans les classes élémentaires d'abord, et depuis près de vingt ans à l'Institut catholique de Paris. Il s'est voué à la restauration des études grecques en France ; et si celles-ci ne reprennent pas vie, c'est que décidément l'horreur du grec sera irrémédiable chez nos enfants, à moins encore que ce ne soit la routine qui ait exercé des ravages incurables chez certains membres du personnel enseignant. Voyez encore ses annotations à quelques chants d'Homère ou à l'*Homélie* de saint Jean Chrysostome *sur le retour de Flavien...* Nous commencions cet article par quelques réserves de vieux professeur sur les imperfections de l'*Alliance.* Avec M. Ragon, vous voyez qu'un peu plus nous tournerions au dithyrambe. *Pour l'amour du grec, embrassons-nous, Monsieur.*

Nouvelle Grammaire latine pratique EN TABLEAUX SYNOPTIQUES propres à faciliter l'étude du latin, par Et. Terraillon. Première partie. Eléments. — Deuxième édition. — 36 pages in-4, 1 fr. 25. — S'adresser à M. Et. Terraillon, 4, montée Saint-Barthélemy, Lyon.

L'auteur a réuni et systématisé, dans une série de tableaux très clairs, tout ce qui compose la première partie de la grammaire latine.

Ces tableaux n'ont pas pour but de remplacer la grammaire elle-même, mais de venir en aide à l'élève pour s'en rappeler et en retrouver rapidement les détails, comme aussi pour en concevoir et en retenir la synthèse.

Ils abrègent et facilitent son travail, tout en le rendant plus fructueux et les progrès plus rapides.

Cette première partie en est à sa deuxième édition. La seconde, qui contiendra la syntaxe, est en préparation ; nous souhaitons qu'elle paraisse bientôt et soit aussi parfaite que la première.

Traité complet de Médecine pratique, à l'usage des gens du monde, par le docteur H. Vigouroux. — 4 volumes in 8o ornés de nombreuses gravures, dont un grand nombre en plusieurs couleurs. — Paris, Letouzey et Ané, éditeurs, 17, rue du Vieux-Colombier. — Prix : 32 fr. franco gare.

La deuxième partie de cette intéressante publication vient de paraître. C'est un traité d'hygiène complet et clair, formant un gros volume de 600 pages, orné de 57 gravures. La lecture en est facile et attrayante, l'impression très soignée.

L'hygiène suppose une certaine connaissance de l'anatomie et de la physiologie humaines. L'auteur les a déjà exposées clairement dans le premier volume. Mais la santé n'est pas complètement assurée quand toutes les fonctions biologiques trouvent les conditions favorables à leur développement ; il faut tenir compte encore des dangers que présentent les microorganismes pathogènes, détruire leur foyer, empêcher leur propagation. Grâce aux belles découvertes de M. Pasteur et de ses élèves, l'hygiène a pu bénéficier de données nouvelles, qui l'ont complètement modifiée. Aussi a-t-on vite compris que l'art de prévenir les maladies avait sa place à côté de l'art de guérir ; que son domaine était plus vaste, parce qu'il s'adressait aux masses, et que son action était plus puissante parce qu'il est plus facile d'empêcher mille personnes de tomber malades que d'en guérir une seule.

Malheureusement, on se préoccupe bien peu de l'hygiène dans les villes et surtout dans les campagnes. Aussi ne saurions-nous trop conseiller à nos lecteurs, à ceux surtout qui ont la responsabilité d'une agglomération quelconque, de lire et de mettre en pratique les excellents conseils que leur donne le docteur Vigouroux.

Ce second volume mérite de tout point les éloges que nous avons adressés déjà au premier.

Dictionnaire-manuel-illustré des sciences usuelles, par E. Bouant, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, agrégé des sciences physiques, professeur au lycée Charlemagne.

Astronomie, Mécanique, Art militaire, Physique, Météorologie, Chimie, Biologie, Anatomie, Physiologie, Zoologie, Botanique, Géologie, Minéralogie, Microbiologie, Médecine, Hygiène, Agriculture, Industrie.

Un fort volume in-18 jésus de 800 pages, avec 2500 gravures, relié toile, tranches rouges, 6 fr. — Armand Colin, Paris.

Dictionnaire-manuel-illustré des connaissances pratiques, par E. Bouant.

Hygiène, Médecine pratique, Economie domestique, Economie rurale, Jardinage, Chasse, Pêche, Cuisine, Recettes pratiques, Jeux, Sport, Villes d'eaux et de Bains de mer, Savoir-vivre, Législation usuelle, Administration, Finances, Assurances, Instruction, Ecoles spéciales, Professions et Métiers.

Un fort volume in-18 jésus de 750 pages, avec 1600 gravures, relié toile, tranches rouges, 6 fr. — Armand Colin, Paris.

« Ce dernier volume, dit l'auteur, conçu et rédigé dans le même esprit que notre DICTIONNAIRE-MANUEL-ILLUSTRÉ DES SCIENCES USUELLES, peut en être considéré comme le complément nécessaire.

« Le premier dictionnaire était destiné à fournir, sur les différentes sciences usuelles, les renseignements *théoriques* rapides dont on a constamment besoin. Dans le second nous entrons dans la *pratique* de tous les jours en utilisant, quand il est nécessaire, les notions théoriques précédemment exposées.

« De la sorte les deux ouvrages se complètent l'un l'autre.

« Les notions les plus simples, les plus essentielles, contenues dans les livres spéciaux de législation, de médecine, de pêche, de chasse, de cuisine, de sport, de jeux,... sont abrégées et classées dans l'ordre alphabétique si commode pour les recherches. Un fort grand nombre de recettes d'une application facile, répondant à une foule de besoins de la vie pratique, s'ajoutent à ces notions variées.

« A côté de la législation usuelle, nous avons placé des renseignements précis sur les carrières que peuvent embrasser les jeunes gens, sur les connaissances exigées à l'entrée de ces carrières, sur les écoles spéciales qui y conduisent, sur les chances d'avenir qu'on y rencontre.

« De nombreuses figures viennent égayer et éclaircir le texte.

« Le *Dictionnaire-manuel-illustré* peut être mis sans danger entre les mains de toutes les personnes de la famille. »

C'est un livre fort intéressant, très utile, et qui doit figurer parmi les livres qu'un prêtre doit pouvoir consulter à chaque instant pour se tenir au courant d'une foule de choses de la vie pratique.

On nous a plusieurs fois demandé le rétablissement du *Courrier de l'utile:* on le trouvera là, mieux que nous ne pourrions le donner.

Signalons à l'auteur deux erreurs et une omission géographiques, que nous avons pu constater *de visu*.

Il s'agit des villes d'eaux Contrexéville et Vittel, qui sont aujourd'hui desservies directement par le chemin de fer de Chalindrey à Mirecourt, et qui ont chacune leur gare, avec des trains directs de et pour Paris, sans transbordement : voilà pour les erreurs. Voici l'omission : il est, sur la même ligne, un autre établissement d'eau minérale qui, à cause de son importance croissante et de sa gracieuse installation, peut demander une courte notice ; nous voulons parler de Martigny-les-Bains (Vosges).

— Quant au *Dictionnaire des sciences usuelles,* nous croyons volontiers aux assertions purement scientifiques de l'auteur, car sa position et le soin qu'il a pris de recourir à des maîtres nous sont garants qu'il nous a donné sur chaque sujet ce que l'on a de plus certain. Mais, dit-il lui-même, « quelque soin que l'on ait mis à la rédaction de ce petit livre et au choix des matières qu'il renferme, il s'y trouve certainement des omissions et peut-être des erreurs. L'auteur sera reconnaissant au lecteur qui voudra bien les lui signaler. » Usant de la permission, nous présenterons quelques observations de détail, que nous croyons nécessaires si l'auteur veut être accepté avec faveur par le clergé et les congrégations religieuses. Nous citons :

DARWINISME. « La doctrine du naturaliste Darwin, actuellement admise par un grand nombre de savants, consiste à soutenir que tous les êtres organisés actuellement vivants proviennent d'un petit nombre de formes primitives. »

C'est faire beaucoup d'honneur à Darwin que d'appeler son système bizarre une *doctrine,* quand des savants l'appellent « une pure hypothèse, conduisant souvent à des conséquences tout à fait invraisemblables et même à de flagrantes impossibilités [1] ». D'ailleurs ce système, pris dans sa crudité native, est hérétique, parce qu'il ne tient pas compte de la création du monde telle que la décrit la Genèse.

EXTASE. « Accès nerveux caractérisé par l'immobilité des muscles, la fixité de la face, une attitude du corps indiquant une grande exaltation ; la sensibilité est suspendue ; parfois des taches de sang apparaissent sur le corps. Les personnes extatiques, c'est-à-dire sujettes aux attaques d'extase, ont une intelligence, une imagination, une volonté absolument troublées ; on les traite par les ferrugineux, les remèdes agissant sur les nerfs, et surtout par le calme intellectuel, quand on peut le leur procurer. »

Nous aurions voulu un mot de plus : c'est l'adjectif *naturelle*, afin de bien distinguer l'*extase naturelle*, qui est une *maladie*, de l'*extase surnaturelle*, admise par l'Eglise comme une des manifestations les plus remarquables de la mystique divine.

MANNE. «... On s'est demandé ce qu'était la manne des Hébreux. C'est peut-être le suc qui s'écoule du tamarin, mélange de sucre et de dextrine, que l'on mange encore en guise de miel ; cette opinion est d'autant plus vraisemblable que le tamarin croît en abondance dans les contrées traversées par les Juifs dans leur passage de l'Egypte en Palestine. Mais peut-être aussi est-ce une substance toute différente qui, à plusieurs reprises depuis le commencement de ce siècle, est tombée en pluie en Asie-Mineure, substance dont les habitants se sont servis pour faire du pain. Cette dernière substance est un lichen dont la croissance est extrêmement rapide ; il peut se faire qu'il soit arraché, par le vent, des steppes dans lesquelles il pousse et porté avec la pluie à une grande distance ; il est plus probable que la pluie en apporte seulement les germes et qu'il se développe ensuite avec une grande rapidité. »

C'est le résumé de la thèse soutenue par M. Berthelot dans un Mémoire adressé à l'Académie des sciences en 1861.

Comme ces conclusions sont directement opposées à l'enseignement de l'Eglise, l'auteur fera bien de les supprimer. Il le peut d'ailleurs sans froisser les susceptibilités scientifiques, puisque M. Léon de Laborde, un savant aussi, a démontré que « rien n'est moins exact que cette ressemblance entre les deux faits, et rien n'est plus puéril que la conséquence qu'on en voudrait tirer [2] ».

De fait, comment concilier cette précision mathématique de la chute de la manne des Hébreux, avec les accidents divers que présente l'apparition de lichens dont les germes auraient été apportés par le vent ou la pluie ? Chez les Hébreux, tout est régulier avec des effets parfois tout opposés. Ainsi la manne paraît et disparaît toujours à la même heure, sauf le jour du sabbat. Ordinairement elle ne se conserve que vingt-quatre heures sans se corrompre ; mais par exception celle recueillie le sixième jour dure quarante-huit heures, parce qu'il n'y a pas de chute le jour du sabbat. On conviendra que tout cela est bien intelligent pour un phénomène naturel.

Les Juifs devant l'Eglise et l'histoire, par le P. Constant, O. P. — 1 vol. in-8° de 380 pp. — Paris, Gaume. — Pr.: 3 fr.

En France, la Révolution a fait entrer les Juifs dans le droit commun. Aujourd'hui l'opinion publique soulevée par leurs excès demanderait volontiers contre eux des représailles sanglantes. Où est la justice ? Comment se résoudra le problème ?

Le P. Constant l'étudie au triple point de vue historique, politique et religieux. Il s'attache à mettre en lumière, et sur bonnes preuves, la conduite de l'Eglise à l'égard des enfants d'Israël et n'a point de peine à montrer que seule elle a trouvé et sagement mis en pratique la réponse vraie qu'appelle « la question juive ».

Après l'*Antisémitisme de saint Thomas d'Aquin* de l'abbé Gayraud, aucun livre catholique n'a été publié

[1] *Le Darwinisme*, par l'abbé A. Lecomte, docteur ès-sciences naturelles, p. 372.

[2] *Commentaire géog. sur l'Exode*, p. 95.

sur ce périlleux sujet, qui soit plus lumineux dans ses déductions, plus décisif dans ses conclusions.

Le P. Constant a entendu faire œuvre de doctrine et non de polémique pamphlétaire. L'actualité brûlante et sensationnelle n'est point son affaire. Il se tient dans la sphère des principes et des faits, laissant au lecteur le soin de déterminer à son choix les applications pratiques. Mais si le savant auteur évite sagement le terrain des personnalités contemporaines, son enseignement n'en est ni moins solide, ni moins persuasif. Le travail qu'il vient de publier est digne de ses précédents ouvrages, dont nous rappelons volontiers les titres, puisque l'occasion s'en présente : *La foi et les vertus militaires, La Révolution et la liberté, Le Pape et la liberté.*

Voici le sommaire des principales questions traitées dans le livre du P. Constant :

1. La nation juive.
2. La richesse juive.
3. La loi juive.
4. Le pape et le juif.
5. Législation de l'Eglise concernant le juif (la vie individuelle du juif ; sa vie domestique, civile, religieuse).
6. Pièces justificatives.

Portraits et souvenirs, par Gabriel Monod. — Un vol. in 12 de VIII 362 p., 3 fr. 50. — Paris, Calmann Lévy.

M. Gabriel Monod n'est point des nôtres. Il est une des personnalités les plus marquantes du calvinisme français. Il a fait toute sa carrière dans l'Université ; et dans l'Université il s'est voué à l'étude de l'histoire, où il a conquis l'un des premiers rangs. C'est à ce titre qu'il mérite d'être présenté à nos lecteurs.

Historien avant tout, l'histoire a été pour lui une sorte d'apostolat. Pendant ses séjours en Allemagne et pendant la guerre de 1870, il avait été frappé du rôle qu'a joué l'enseignement de l'histoire d'Allemagne dans l'éducation de l'esprit allemand et la création de l'unité allemande. Avec M. Lavisse et quelques autres, il entreprit de retremper l'âme française aux sources de l'histoire de France et des études sérieuses. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'ils n'ont pas complètement échoué. Sans doute ils n'ont pas été entendus de la France frivole, celle des romanciers et des policitiens. Mais ils ont réveillé dans la jeunesse des Facultés le goût de la précision en histoire. Et l'Eglise a tout à y gagner. Le temps est passé pour jamais, espérons-le, où la jeune Université ne jurait que par les déclamations d'un Michelet ou d'un Quinet. On poursuit des enquêtes minutieuses ; on publie des documents ; on redresse des textes ; on n'arrive pas toujours à des conclusions bien certaines : mais chemin faisant, on a relevé bien des erreurs de détail, rectifié bien des préjugés. Surtout l'on a préparé les matériaux, des matériaux solides, pour les historiens de l'avenir. Ambition modeste, semble-t-il, mais à coup sûr la plus profitable de toutes.

C'est cette ambition qui a rempli la vie de M. Monod. C'est elle qui nous a donné en 1872, ses premières *Etudes mérovingiennes*, point de départ de tant de savants Mémoires, sa *Bibliographie* de l'histoire de France, ses Lettres sur les réformes de l'enseignement[1].

Né en 1844, M. Monod fut brillant élève de l'Ecole normale. En sortant de l'Ecole, il s'aperçut, comme tous les garçons d'avenir et d'esprit, qu'il ne savait rien. Il entreprit une série de voyages d'études, à Oxford, à Florence, puis aux Universités de Gœttingue et de Berlin. Quand il rentra, c'était le moment où Duruy réveillait l'Université par la création de l'Ecole des Hautes-Etudes. M. Monod y fut, dès le début, nommé répétiteur d'histoire.

Il n'en est pas, depuis, sorti. Il y a récemment succédé à M. Gaston Paris dans la présidence de la section d'histoire.

Depuis 1880, il professe en outre à l'Ecole normale, et il a beaucoup contribué à y développer le goût des études précises. Il a été longtemps l'un des directeurs de la *Revue critique*. Il a fondé en 1876 et dirige encore la *Revue historique*, fortement teintée du vieil esprit sectaire à ses débuts, puis peu à peu devenue, comme toutes les grandes Revues, plus impartiale et accessible à « l'esprit nouveau », hospitalière aujourd'hui aux travaux des savants catholiques. Il a créé en 1882 la Société historique et le Cercle Saint-Simon. On le trouve au Comité des travaux historiques, à la Commission des archives diplomatiques, aux Archives de la guerre, partout où il y quelqu'un à s'occuper d'histoire. Sa carrière ferait un chapitre intéressant de l'histoire de l'invasion protestante dans le domaine de l'enseignement.

Elle nous donnerait aussi d'utiles leçons. Les enfants du siècle sont plus industrieux que les enfants de lumière. Les amis de M. Monod mettent son influence au compte de son talent et de son dévouement, de son amour de la jeunesse. Du dévouement, en manquons-nous? et du talent, nos Congrès scientifiques triennaux n'en révèlent-ils pas à tous les yeux avec tout l'éclat désirable? Aux yeux tout au moins des adversaires ; car parmi nous il en est qui veulent tenir obstinément les yeux fermés aux travaux de notre grande école catholique d'histoire.

Nous annoncions, au commencement de cet article, un recueil de *Portraits et souvenirs* (Victor Hugo, Michelet, Vinet, Fustel de Coulanges, Duruy, Bayreuth, Oberammergau, etc.). Ce sont morceaux parus dans les vingt-cinq dernières années en toutes sortes de Revues. Ce n'est pas ce recueil évidemment qui consacrera la gloire de M. Monod. Il est intéressant, cela va de soi, d'une lecture agréable aussi, moins pourtant que les recueils similaires des grands historiens catholiques dont nous pleurons la perte récente, Léon Gautier et Lecoy de la Marche.

L'empire libéral, études, récits, souvenirs, par Emile Ollivier. — Tome II : Louis-Napoléon et le Coup d'Etat. — Un vol. in 12 de 554 p., 3 fr. 50. — Paris, Garnier frères.

« Quand Priam s'est assis devant cet Achille dont les mains terribles, dont les mains meurtrières avaient versé le sang d'Hector et de la plupart de ses enfants, il commence à le considérer : il est étonné de le voir si beau, si grand, si plein de majesté. Achille, de son côté, quoique le cœur encore plein du désespoir de son Patrocle perdu, n'est pas moins frappé de la haute mine et de l'air de grandeur qui éclatent sur toute la personne de Priam et de la sagesse de ses propos. Les hommes de véritable vaillance jugent de même ceux contre lesquels ils ont le plus âprement combattu, auxquels ils ont donné et desquels ils ont reçu des blessures. Qu'ils réussissent ou non à les vaincre, ils ne les outragent pas, et même dans l'emportement de la mêlée, ils ne méconnaissent ni leur majesté, ni leur grandeur, ni leur sagesse. Combien nous sommes éloignés de cette longanimité équitable ! »

C'est par cette page que s'ouvre le nouveau volume de M. Emile Ollivier. On savait, en l'ouvrant, que l'on avait affaire à un avocat ; on n'est pas déçu. Si vous n'avez nulle idée de ces plaidoiries redondantes dont c'était encore la mode il y a vingt ou trente ans, le présent volume aura pour vous la valeur d'une curiosité littéraire et vous fournira un spécimen réussi d'un genre, Dieu merci, suranné. Spécimen réussi à ce point que, si l'on ne connaissait M. Em. Ollivier, on se surprendrait par instants à se demander s'il s'agit d'une apologie sincère ou si l'on n'a plutôt affaire à un ironiste splendidement cruel.

L'objet de ce volume est de nous dire les idées, les sentiments et les actes du prince Louis-Napoléon jusqu'au coup d'Etat. Vous croyez peut-être les connaître, ces idées ? Pas le moins du monde ; et c'est à un vrai voyage de découvertes que vous convie M. Ollivier. Vous y apprendrez, par exemple, que Louis-Napoléon a subi le coup d'Etat plus qu'il ne l'a fait ; qu'il ne s'y est résolu que sous le coup d'une inéluctable nécessité, créée par ses adversaires eux-mêmes ; qu'il ne songeait nullement à renverser la République, ni par conséquent à rétablir l'Empire ; qu'il ne prit son parti du coup d'Etat qu'à la fin de juillet 1851, etc. L'énumération serait plaisante à poursuivre, si l'on ne se souvenait qu'il faut savoir se modérer dans son plaisir.

[1] *Etudes critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne*, 1re partie, Vieweg, 1872 ; 2e partie, Vieweg, 1885 ; — *Histoire critique des règnes de Childerich et de Chlodovech*, Vieweg, 1879 ; — *Bibliographie de l'histoire de France*, Hachette, 1888 ; — *De la possibilité d'une réforme de l'enseignement supérieur*, Leroux, 1876 ; etc.

« Les deux qualités, dit M. Ollivier, les deux qualités de l'intelligence indispensables à écrire dignement et utilement l'histoire sont la souplesse et la bienveillance. » La bienveillance change de nom quand elle atteint ces proportions ; et quant à la souplesse, l'homme « au cœur léger » en a donné des preuves tristement inoubliables.

La Coopération de production dans l'agriculture, *Syndicats et Sociétés coopératives agricoles*, par M. le Comte de Rocquigny. — Un vol. gr. in-8 de xvi-210 p., 4 fr. — Paris, Guillaumin, rue Richelieu, 14.

« Le prêtre doit entrer dans la vie sociale », dit Mgr Radini-Tedeschi ; et pour nous initier au fonctionnement des syndicats agricoles, le présent livre sera le meilleur des manuels.

Vous vous rappelez peut-être par quel hasard le bénéfice de la loi du 21 mars 1884 sur les associations professionnelles fut étendu aux agriculteurs. C'était au Sénat, le jour où le projet venait en seconde lecture. M. Oudet, sénateur du Doubs, regagnait sa place, lorsqu'il entendit lire la phrase suivante (article 3) : « Les syndicats ont exclusivement pour objet l'étude et la défense des intérêts économiques, industriels et commerciaux... — Pourquoi pas *agricoles* ? cria-t-il de son banc. — En effet, répéta-t-on autour de lui, pourquoi pas agricoles ? » — Et le mot fut ajouté, sans qu'on y attribuât d'importance. La concession, pensait-on, ne pouvait être que platonique : ne savait-on pas à quel point les populations des campagnes sont réfractaires à l'esprit d'association enfoncées dans le préjugé individualiste et dans la routine des traditions locales ?

Or, depuis treize ans que la loi fonctionne, il est évident qu'elle a tourné dans un sens précisément contraire à celui qu'on supposait.

On supposait qu'elle porterait fruit surtout dans les milieux ouvriers. Mais les syndicats ouvriers, qui s'étaient multipliés d'abord avec une effrayante rapidité, se sont arrêtés ensuite, et ne comptent guère, depuis trois ans, que quatre cent mille membres, répartis en des associations trop souvent modifiées, dissoutes et reformées, pour donner l'idée d'une solide organisation.

Tandis que les syndicats agricoles, au contraire, après d'humbles débuts, ont pris un développement rapide, régulier et systématique. Ils comptaient, au 1er juillet 1895, 537,966 membres ; et pour le moment présent, l'évaluation la plus probable, celle de M. de Rocquigny, reconnait environ 1700 syndicats et 680,000 syndiqués.

Deux causes ont concouru à stériliser le mouvement ouvrier. C'est que premièrement les syndicats ouvriers sont devenus, en fait, une machine de guerre contre le patron. L'on a avivé l'antagonisme là où il eût fallu créer ou resserrer la solidarité des intérêts. — En second lieu, l'essor d'association qui était né d'une situation identique sur tous les points du domaine industriel, n'a point su trouver son unité. La loi de 1884 (c'est là le principal grief des socialistes) n'autorise la formation de syndicats qu'entre personnes appartenant à la même profession (art. 3). D'où un obstacle à la coordination des forces ouvrières, qui ne peut jamais être qu'indirecte et superficielle, puisque chaque métier reste nécessairement isolé des autres quant aux services propres qu'il demande à l'association.

Tous les cultivateurs, au contraire, exercent « la même profession », et peuvent prolonger à leur gré le lien syndical. Là où les nécessités pratiques obligent les intéressés à limiter l'étendue du syndicat proprement dit (qui comprend ou le département, ou l'arrondissement, ou le canton, ou simplement la commune), ils peuvent former des groupes de second degré, des « Unions de syndicats » pourvues de droits équivalents (sauf le droit de « posséder aucun immeuble et d'ester en justice », art. 5).

La même faculté est bien nominalement laissée aux syndicats ouvriers. Mais combien il est plus difficile d'associer à des œuvres communes des groupes de métiers divers ! Il ne reste guère, pour les rapprocher, que les vagues revendications du travail contre le capital, qui aboutissent rarement à des améliorations positives.

On n'a pas vu non plus, dans les milieux agricoles, se produire l'antagonisme de classes qui a paralysé le mouvement ouvrier. Propriétaires fonciers et travailleurs de la terre sont tellement confondus qu'on ne les distingue guère que par abstraction. Les propriétaires fonciers qui ne font pas valoir, ou qui, en dehors de la gestion directe, ne participent en aucune façon aux charges et risques de l'exploitation, sont l'infime minorité. Minorité aussi, ou plutôt exception, à l'autre bout de l'échelle, l'ouvrier des champs qui n'est qu'ouvrier, qui ne possède pas même un lopin de terre à lui, ou qui n'est pas associé, par fermage ou métayage, au sort de la culture. On ne se jalouse pas, on ne se hait pas, on ne déclame pas ; on cherche simplement à s'unir, à se solidariser pour vaincre la mauvaise fortune générale. On ne fait pas de politique ; on attire à peine l'attention des économistes et des sociologues, tournée plutôt vers les bruyants conflits du monde industriel. On fait, sans bruit, de bonne besogne.

Cette bonne besogne, il faut que nous, prêtres des campagnes, nous n'y restions pas étrangers ; il faut que nous l'encouragions, au moins de loin et indirectement. Le livre de M. de Rocquigny nous éclairera sur les avantages de la coopération, sur son fonctionnement, sur ses multiples aspects : coopération dans l'exploitation du sol, coopération dans la préservation des récoltes, coopération dans l'élevage des animaux, coopération dans la transformation industrielle des produits agricoles, coopération dans la vente des produits agricoles, etc. Ce sont des documents, des chiffres, des faits.

Et nous ne serons pas loin d'admettre la conclusion de M. Léopold Mabilleau (*Revue de Paris*, 8 juillet 1897) :

« Si le mot de *révolution* ne semblait impliquer une idée de violence et de lutte, je dirais volontiers... que le paysan de France est en train de faire, à son tour, sa révolution, et que celle-ci ne sera ni moins profonde ni moins grave que l'autre, celle où le bourgeois et l'ouvrier usent depuis cent ans leurs forces. »

Olga Nylander, *Simple Vie*, par Alix Aylicson. — Un vol. in 12 de xii-348 p., 2 fr. 50. — Paris, Bloud et Barral.

Touchante esquisse d'une vie de jeune fille (1875-1896). A douze ans, au fond de la Suède, Notre-Seigneur la distingue et l'appelle. Elle vient en France, se convertit au catholicisme ; et à peine a-t-elle eu le loisir d'en connaître les devoirs et les consolations, qu'une seconde fois l'appel divin retentit : elle remonte au ciel.

Est-ce assez pour intéresser le public ? L'amie qui a écrit ces lignes ne s'est pas posé la question. Elle a vu une merveille de la grâce et du travail divin de la grâce ; et elle nous dit, simplement et purement, ce qu'elle a vu.

Simple Vie ! Quelle rare et belle chose qu'une vie simple !

Le Petit Ramoneur, par la vicomtesse de Pitray, née de Ségur. — Un vol. in-12 de 280 p., 3 fr., *franco* 3 fr. 50. — Paris, Haton.

Simple histoire d'un instituteur sous la troisième République, par Bernard Steller. — Un vol. in-12 de 224 p., 2 fr. 50. — Paris, Téqui.

Ce sont livres pour Bibliothèques paroissiales. Nous n'avons pas coutume de parler longuement ici des œuvres d'imagination. Mais l'auteur nous dit que le fond du *Petit Ramoneur* est vrai. En tout cas, c'est exquis. Larmes et sourires, douleurs sacrées et joies pures, émotions poignantes et contentements ineffables : jamais Mme de Pitray n'avait été aussi bien inspirée. Elle a le pressentiment que c'est « son chant du cygne », prions pour que ce n'en soit que le prélude lointain.

Simple histoire ne nous raconte pas une chose si simple que cela : ce n'est ni plus ni moins que la conversion d'un instituteur « laïque », tout ce qu'il y a de plus laïque. De vous dire comment la chose est arrivée, ce serait long ; ouvrez plutôt le volume. Vous le trouverez très édifiant, ce qui ne l'empêche pas d'être amusant. Très pratique aussi : il faut bien convertir nos « laïques », si nous ne pouvons pas nous en débarrasser. Ils sortent d'une officine maudite, ils ont un terrible péché d'origine, oui : mais le péché originel n'est pas le péché contre le Saint-Esprit.

La Chartreuse de N.-D.-sous-Ombre, par l'abbé Crozat. — 1 vol. in-8 de 444 pages. 3 fr. 50. — Grenoble, Vallier Edouard ; et au Touvet (Isère), chez l'auteur.

Ce volume n'est pas une étude historique sur quelqu'un de ces bénis sanctuaires où s'abritent ensemble la vertu sans tache et la pénitence héroïque. C'est un roman, un roman catholique.

Le roman débute par le suicide du héros, matérialiste athée, qui a perverti sa femme, auparavant bonne chrétienne, et se trouve si malheureux qu'il ne peut supporter l'existence. Heureusement le suicide a laissé vivre sa victime, qui se convertit, gagnée par le dévouement d'une sœur. Débarrassé de ses premiers liens, il contracte une nouvelle union qui devrait lui apporter le bonheur ; mais la mort vient à la traverse et lui enlève sa vertueuse épouse. Il finit par mourir moine à la chartreuse de N.-D.-sous-Ombre, mais non sans avoir subi jusque-là les rudes assauts de l'enfer.

Sur cette trame, très simple et sans intrigue, se détachent de beaux enseignements concernant la vie présente et la future. Tous peuvent lire ce roman et en tirer quelque profit pour eux-mêmes. Qui n'a des épreuves à supporter et à sanctifier ?

Jean Christophe et **Suzanne**, par Paul Deschamps. — Deux volumes in-12. — Langres, Maitrier et Courtot. — Prix : 3 f. chacun, *franco*[1].

I. — Il parait que Louis Veuillot avait conçu le projet d'écrire un *Frère Christophe*. Est-ce en souvenir de lui que l'auteur distingué, caché sous le pseudonyme de Paul Deschamps, fit paraitre, il y a trois ans, *Jean Christophe* en feuilleton dans l'*Univers?* On l'affirme. Louis Veuillot rêvait le roman chrétien que d'aucuns déclarent impossible ; un de ses disciples, longtemps vaillant lutteur dans la presse quotidienne, a eu foi dans son idée et il a tenté pour son compte un heureux essai. Tous ceux qui liront ces deux volumes l'en féliciteront, croyons-nous, et l'en remercieront, comme d'un service à la bonne cause.

Il faut avoir vécu longtemps au village pour connaître aussi à fond les mœurs de nos campagnes et il faut s'être bien frotté de littérature à la ville pour les décrire d'une plume aussi alerte, aussi exacte, aussi naturelle. Ces paysans et ces paysannes ne sont pas des êtres d'imagination, mais ils ne sont pas non plus les personnages répugnants et faux du roman naturaliste. Dans leurs vices comme dans leurs vertus, ils sont dépeints sous des couleurs vives et justes, non point crues et repoussantes.

Jean Christophe est le laboureur honnête et chrétien, « un cœur fier, une âme secourable dans un corps de géant ». Un soir, durant l'été de 1870, il s'attardait aux champs, travaillant comme deux, et fauchant les seigles qui tombaient drus sous sa faux, quand son père lui apprend que la guerre est déclarée à la Prusse. Le père pleurait. « Jean Christophe reprit sa faux, avec plus de vigueur encore, creusant des tranchées énormes à travers les épis pressés qui tombaient docilement sous les coups plus secs. Il s'imaginait faucher des rangs de Prussiens, et il allait, il allait, accélérant ses coups et ses pas. Malheur à ceux qui lui tomberaient ainsi sous la main ! » (p. 62.) Il part, le brave garçon, et avec lui nous suivons la campagne de la Loire, puis celle de l'armée de l'Est. Les politiciens de cabinet et les stratégistes de bureau qui dirigeaient alors les opérations militaires, cassant les généraux et leur imposant des plans chimériques, ne sont pas ménagés par l'auteur, pas assez peut-être, car parmi eux il y eut quelques patriotes sincères et ardents ; mais l'intérêt du récit est dans la description des épreuves de nos petits soldats, des simples et des humbles qui souffrent et se dévouent, sans rien demander, sans rien refuser. Il est surtout dans le récit du dévouement de Suzanne, la sœur de Jean Christophe, qui a voulu revoir son frère à l'armée. Elle est partie avec la voiture de la ferme, attelée de Brunon la bonne trotteuse. Une première fois elle l'a retrouvé à Chagny, guéri de sa blessure de Coulmiers et fier des galons de sergent ; une seconde fois, près de La Cluse, lors de l'entrée de Clinchant en Suisse. Les péripéties de ce voyage, la rencontre des Garibaldiens, les batailles de Villersexel et d'Héricourt, sont des pages poignantes, du plus touchant et du plus dramatique intérêt. La mort de Suzanne, qui a ramassé Jean Christophe blessé et l'a sauvé, couronne ce récit à la fois patriotique et chrétien, par la peinture des gloires du sacrifice.

II. — *Suzanne*, ainsi appelée en souvenir de sa tante, l'héroïne de 1870, est la fille de Jean Christophe. Les cérémonies de la paroisse, l'école des Sœurs, la vie de famille au foyer rural, tous les tableaux de l'existence champêtre dans un village d'aujourd'hui, se déroulent tour à tour. On y voit reparaitre Albert Benoit, l'ami de Christophe et le compagnon de ses campagnes. Mais à côté de ces pures figures, quels vilains types ! Phébus Raget, fils de l'instituteur laïque, encanaille le pays, et ne pouvant séduire Suzanne, il essaie de la calomnier. Il comptait sans le vieux Dodo et le brave Fanouche !

Tout ce monde se meut dans un cadre bien connu, mais nulle part aussi finement détaillé : celui de la commune actuelle qui désaffecte l'église, laïcise l'école, persécute le curé, décroche les crucifix et fait la guerre aux honnêtes gens. Les funestes effets de l'éducation dans les lycées et dans les écoles neutres y sont montrés dans leur vrai jour.

Lisez ces livres et faites-les lire ; mettez-les dans les bibliothèques paroissiales ; donnez-les en prix. Ce sont des œuvres littéraires et des armes de bon combat.

[1] Paul Deschamps est le pseudonyme d'un de nos plus goûtés collaborateurs, celui auquel nos lecteurs doivent les pages si émouvantes sur Lamennais et Montalembert, et qui va, l'année prochaine, leur présenter Lacordaire et Mme Swetchine. Pour « se reposer », il a écrit *Jean Christophe* et *Suzanne*. Crainte d'une accusation de partialité, nous avons emprunté aux *Etudes* (n° du 5 juillet) l'article biographique que nous reproduisons. Il est dû à la plume du P. Chérot, et nous tenons à lui en exprimer ici toute notre gratitude.

LITURGIE

Q. — Le nouveau Bréviaire de Malines, édit. 1895, in-4°. 4 vol., pour la fête de saint Martin, évêque, 11 novembre, indique aux Matines les psaumes du commun des Confesseurs Pontifes. Y a-t-il une erreur, ou bien une modification approuvée ?

R. — L'édition de Malines n'est pas reconnue comme édition typique. Il faut donc s'en rapporter à l'édition de Ratisbonne, qui ne mentionne pas ce changement.

Q. — 1° Peut-on célébrer comme messes votives la messe des fêtes du supplément *pro aliquibus locis ?*

2° Peut-on célébrer comme messes votives la messe d'un Bienheureux du supplément *pro aliquibus locis ?*

Exemples : dans notre diocèse comme dans beaucoup d'autres, nous célébrons le 11 février la fête de l'Apparition de N.-D. de Lourdes, fête insérée par indult dans le calendrier diocésain, double-majeur, avec l'office et la messe propre comme à Lourdes. Pendant l'année, les jours où les messes votives sont permises, peut-on célébrer cette messe comme votive, comme on peut célébrer la messe de l'Immaculée Conception ? — Le 11 mai nous célébrons la fête du Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, double, inséré par indult dans le calendrier diocésain, avec office et messe propre, comme dans l'ordre des Frères. Peut-on pendant l'année célébrer comme votive la messe du bienheureux Jean-Baptiste de la Salle ? — Peut-on aussi célébrer comme votive la messe de la fête de la Manifestation de la Médaille Miraculeuse du supplément *pro aliquibus locis*, au 27 novembre ?

R. — Ad I. Oui, lorsqu'elles ne sont pas attachées d'une manière spéciale à un jour, de manière à ce que leur célébration n'aurait aucun sens ou un sens tout différent à une autre époque, v. g. *Expectatio partus B. M. V.* le 17 décembre. La règle